





MONSIEUR NICOLAS

TOME V

MONSIEUR
NICOLAS

OU

LE CŒUR HUMAIN DÉVOILÉ

Mémoires intimes

DE

RESTIF DE LA BRETONNE

Réimprimé sur l'édition unique et rarissime
publiée par lui-même en 1796

TOME V



PARIS
Isidore LISEUX, Éditeur
Quai Malaquais, n° 5
1883



MONSIEUR NICOLAS

QUATRIÈME ÉPOQUE

(Suite).



Je pris des leçons de danse pendant six mois, c'est-à-dire jusqu'en Juillet 1754. J'appris le *Menuet*, le *Passepied*, la *Bretagne*, l'*ancienne Allemande*, la *Matelote*, la *Sabotière*, l'*Aimable Vainqueur*, espèce de danse aux beaux bras, dans le genre de celle de *Vestris*, de *Gardel*. Le Passepied est une sorte de menuet de mauvais goût; mais le pas dit *passepied* existe encore dans toutes les danses de l'Opéra... La Bretagne est moitié menuet, moitié pas de rigodon, battues, chassés, entrechats et passepied : c'est une préparation aux contredanses, à l'ancienne Alle-

mande, et à toutes les autres danses de caractère. L'ancienne Allemande est maussade, comparée à la nouvelle, qui n'était pas alors connue. La Matelote et la Sabotière sont encore en usage. L'Aimable Vainqueur est très composée : elle est dans cet ancien genre majestueusement et savamment ennuyeux, que dansait Vestris père encore masqué; cette danse était une sorte de pantomime, où l'amant supplie d'abord, pour obtenir des faveurs... Il les obtient enfin; et alors la danse devient voluptueuse, indécente même, dans le goût de celles des Nègres. La victoire remportée, le Vainqueur exprime son triomphe, par une danse du genre de celle de Dauberval, vive et gaie... Ma légèreté naturelle, qui m'avait fait réussir dans toutes ces danses, était ce qui avait engagé le Hollandais à me les montrer; il n'avait pas voulu les prostituer à mes pesants compatriotes, qui les eussent déshonorées. Il était transporté de joie d'avoir trouvé un sujet unique, et tel qu'il n'en avait jamais vu. Dans les derniers mois, et pendant qu'il me formait à l'Aimable Vainqueur, il me conduisait orgueilleusement chez les trois autres maîtres de la ville, Mme *Mâris,* MM. *Calais* et *Fiévé;* il me faisait danser seul, ou à deux (ordinairement Mme Pernon, qu'il avait formée avec moi), et il leur disait : — « Je suis étranger, et vous me méprisez; mais faites des écoliers comme ça ! »

Mme Mâris dit un jour à mon maître de danse Hollandais : — « Si je l'avais formé, il aurait plus » de grâces; je ne lui aurais pas fait prendre cet

» air faraud-soldat que vous lui avez donné; il » aurait un air plus décent, plus bourgeois. — Ha! » il a l'air qu'il faut pour les duchesses de Paris, s'il » n'a pas celui qu'il faut aux bourgeoises, » répondit mon maître en riant. En effet, j'avais pris, mais à la salle seulement, un air et des manières qui me rendaient méconnaissable à mes anciens familiers... Malgré la critique de la Mâris, qui (à tort) ne fut pas approuvée de tout le monde, mon petit talent me faisait accueillir et rechercher par les belles danseuses; j'étais le héros de la salle où j'allais ordinairement; il se faisait un mouvement lorsque j'entrais; une fille était flattée quand je la priais; ma danseuse allongeait le menuet; mais les autres danses étaient réglées. Les jeunes filles qui n'excellaient pas ne m'en témoignaient que plus de considération; si je n'avais pas été dans la position où j'étais, j'aurais dû le cœur et la main de l'une ou l'autre des deux plus riches et plus jolies bouchères, aux grâces faraudes et à la légèreté de ma danse.

Dans un intervalle de près de quatorze mois, mes Cahiers ne sont remplis que de mes prouesses *chorégraphiques*... Cependant je continuais mes FASTES, où je n'insérais aucune de ces bagatelles, qui ne se retrouvent que dans mes notes Latines. Ce fut au comble de la futilité que j'éprouvai une vérité qui n'est pas inutile au penseur : c'est que la passion pour les femmes est beaucoup moins religieuse lorsqu'on voit beaucoup de monde; de sorte que les Chartreux sont, de tous les moines, ceux qui doivent

les désirer plus ardemment, et souffrir davantage de leur privation. Mais si la dissipation diminue la religion envers le sexe, elle augmente l'audace... Je fuyais alors Mme Parangon; j'en avais acquis la force, quoique ma passion pour elle fût la même qu'autrefois. Elle paraissait en être charmée; sans doute parce qu'une autre conduite de ma part lui eût attiré des chagrins; elle la regardait d'ailleurs comme un effet de ses ordres; car dans certaines occasions, elle avait toujours des preuves convaincantes que je l'adorais. Le tête-à-tête avec elle était moins saisissant, depuis que je me trouvais journellement avec de jolies filles, comme Mlle Ferrand l'aînée, Mlle Dhall, Mlle Léger, et surtout Mlle Douy; je divinisais moins le sexe, depuis que je voyais tant de filles inférieures à Madelon, à Manon Prudhot, à Edmée Servigné, et surtout à la céleste Colette... Et tout cela cependant m'acheminait vers la grande catastrophe, qui acheva, par ses suites éloignées, de décider à jamais de mon sort, de ma fortune et de ma vie.....

Comme je m'étais enfin mis au courant dans mon poéme des FASTES, j'attendais le point de vue de l'évènement consommé, pour l'y inscrire. J'eus ainsi beaucoup de temps de reste, que je donnai à la composition d'un autre poéme, dans le genre de celui du Latin Lucrèce (que cependant je ne connaissais pas encore). Une chose étonnante (à moins qu'elle ne soit très commune), que j'ai remarquée souvent par la suite, c'est que je me suis trouvé une multitude de conformités, non seu-

lement dans les idées, mais dans la conduite, avec des philosophes de l'Antiquité, que je ne connaissais pas, tels que Socrate, Épicure, Lucrèce, etc.

Mon poëme DE LA NATURE DES CHOSES avait été commencé le 14 Octobre 1753. Voici le titre Latin que je lui avais d'abord donné : *De iis Rebus quas reputat esse veras de Deo, Essentia Boni et Mali, Religione, etc.* GALLICUM POEMA *Nicolai Annæ Edmundi Augustini Restifii Saxiacensis - Bretonnæi, inceptum 14 Octobris 1753...*

A cette première date, je n'en fis pas plus de quatre vers: les idées me manquaient, ou plutôt les lumières pour les exprimer; ce n'était qu'une effervescence aveugle, qui me guidait vers la vérité. 1754
Mais enivré par les passions, ma tête n'était pas assez libre pour s'occuper de métaphysique. Je voulus reprendre mon sujet dans le temps de ma frénésie pour la danse ; je n'allai que jusqu'au trente-sixième vers, et je l'abandonnai entièrement, pour ne le reprendre qu'après l'arrivée de mon ami Loiseau (*a*). Ce fut le 3 janvier 1755, que mettant à profit les lumières que je venais de puiser, soit dans les entretiens de Gaudet d'Arras, trop au-dessus de ma portée, avant que Loiseau m'eût donné des principes, soit dans mes conversations journalières avec ce dernier, soit dans les différents ouvrages dont tous deux, sans être de concert, m'avaient procuré la

(*a*) Le 15 Juillet 1754. *(N. de l'Éd.)*

lecture, je repris mon poème, qui fut achevé le 4 Mars suivant, à sept heures *ante cœnam*.

Toi, l'Être souverain, germe de la Nature,
Pure Essence, féconde en toute créature,
Qui, dans les temps fixés aux développements,
A su te modifier en tous les éléments;
Productive Vertu, qui de ton sein fis naître
Et l'Olympe, et la Terre, ainsi que tout autre être;
Toi, dont je suis formé, que diverses erreurs
Ont caché jusqu'ici sous des voiles menteurs,
Quand j'ai de te chanter l'audacieuse envie,
Ce n'est que pour montrer d'où nous tirons la vie.
Vérité par toi-même, on ne te plut jamais
En voulant te donner d'imaginaires traits :
Car sous ce voile épais qui te couvre à nos yeux,
Sans pouvoir t'expliquer, notre cœur te sent mieux.
De toi seul nous tirons et la vie et notre être;
C'est en nous connaissant, que l'on peut te connaître :
Tous sont sortis de toi, tu n'es, dans ta substance,
Qu'un Être plus parfait, l'Être par excellence...
En sortant de toi, l'Homme en sortit à son tour;
Avant lui tous ses biens avaient reçu le jour :
Et c'est ainsi qu'on voit, à la saison nouvelle,
L'œuf éclos cheniller, papillon en venelle,
Ramper en dévorant les arbres verdoyants,
Que pour le substanter boutonna le printemps.
Tel qu'un ferment fécond, le chef de la Nature
Animait de sa vie, et donnait la figure
A l'Olympe, à la Terre, aux Animaux divers,
Qui dans son étendue emplissent l'Univers.
Dans son germe d'abord leur substance enfermée
Se sentit, dans le temps, par degrés échauffée,

Et ce germe divin en se développant,
Ne fit, sans rien créer, que devenir plus grand;
Car il comprenait tout, ce Dieu, ce grand principe,
Tout est sorti de lui, de lui tout participe;
Le chêne est dans le gland, le poulet est dans l'œuf,
(Tel l'Univers en Dieu; car rien n'est fait à neuf),
L'os, la plume, la chair, les nerfs et la substance
De l'oiseau qui paraît y puiser l'existence.
Mais, las! que l'Homme aveugle a tard connu le vrai
Et s'est fait de sa source un étrange portrait!
Viens l'apprendre, Mortel, ton Dieu n'est que toi-même;
L'Homme est l'écoulement de cet Être suprême
Faisant, produisant tout; toi, portion de lui,
Tu l'aimes en t'aimant, te nuisant, tu lui nui'.
Comprends donc le respect que tu dois à ton être.....
L'Homme à se tourmenter toujours ingénieux,
Pour crime fit passer d'adorer deux beaux yeux :
Insensé qu'il était, l'Homme ignorait encore
Qu'en aimant ces objets, c'est son Dieu qu'il adore.
Heureux, s'il avait su faire couler ses jours
Au sein de l'innocence, en de pures amours!...
Mais le vice qui trouble et semble renverser
Un ordre si charmant, qu'on n'aille pas penser
Que s'il était banni, l'ordre serait meilleur;
Tout est bien, et ce mal sait réchauffer l'ardeur,
Les désirs pour ce bien, qu'on possède en tremblant,
Et qui, plus sûr, serait beaucoup moins séduisant.
Qu'on ne se cabre pas à doctrine pareille;
Un sens droit l'applaudit, s'elle blesse l'oreille.
L'Homme est un ruisseau, qui par un long circuit
Revient enfin au centre ondeux qui l'a produit :
Inquiet jusque-là, jamais il n'est tranquille,
Que quand la mort, qu'il craint, vient lui servir d'asile.

C'en est assez pour donner une idée de ma poésie. J'en continuerai tout à l'heure l'analyse, après avoir exprimé mon étonnement des idées à moi qui se trouvent dans ce poème ; à moi, sans secours, sans lumières, qui ne respirais que par et pour les femmes ! Ces vers ont trente ans aujourd'hui 20 Février 1784, et quarante aujourd'hui 17 Mars 1794 (27 Ventôse an II). Le système que j'avais imaginé, avant même de parler à Gaudet d'Arras, ressemblait à celui de *Spinosa*. Mais alors je ne connaissais ni Spinosa, ni Épicure ; la Nature seule parlait en moi ; mon intelligence, en se développant, cherchait la vérité, la trouvait, la reconnaissait, s'y attachait. On verra bientôt quels délicieux plaisirs la vérité m'a quelquefois donnés !...

Après le dernier vers, expressif, quoique dur, lequel dénote que j'ai consulté Gaudet d'Arras, et que Loiseau est arrivé, je dis que : « *Tout est bien, parce que les éternelles lois sont également bonnes, qu'elles produisent le mal ou le bien. La constance deviendrait monotone, si la constance était inaltérable ; les désirs cessent pour un bien qu'on possède ; ils sont brûlants pour le bien auquel on ne peut atteindre... L'Homme, sorti de Dieu, tend à s'y réunir, dès qu'il est né : de là son inquiétude, sa vaine recherche du bonheur ; les idées folles et contradictoires qu'il se forme de la Nature et de la Divinité, dont il ne peut saisir la simple mais sublime idée. Il se sent imparfait, lui qui sort de la Perfection ; il cherche la Perfection et le Bonheur. Il les retrouve enfin à la mort.... Tout est donc*

pour le mieux, et la mort même. O Mortels! ne croyez pas que Dieu soit d'une autre nature que l'Homme, et toute autre créature. Ne croyez pas que nous sommes ses sujets, et qu'il faut l'adorer en esclaves abjects! C'est une erreur funeste; elle a perdu le monde, et le fanatisme, qui sur elle se fonde, en a profité pour courber nos têtes sous le joug de la surperstition; c'est amour, et non crainte qu'est la Religion... Ne saurons-nous jamais qu'il est ce que nous sommes, le germe des métaux, des bêtes et des hommes?... » Du physique je passe au moral : « *Que dirai-je des lois, dont le style d'oracles aux crimes des humains forge des obstacles? Bénissons-les : c'est par elles que nos biens et nos vies sont assurés. Par elles, l'homme jouit de ses travaux, que des brigands lui raviraient. Tout est permis d'ailleurs, et le mal n'est que relatif; mais le crime n'en est pas moins réel entre les membres d'une société, ni moins punissable par ses lois*. (Hé! plût à Dieu que cette vérité retînt nos jeunes et stupides athées!)... *mais le crime est nul aux yeux de Dieu!... Vérité dangereuse, si la vérité pouvait l'être. Mais le mensonge seul est dangereux... Que d'abus cependant je vois dans ces bienfaisantes lois! Aucune qui ne porte, à côté de l'utile, gêne, privation, épouvante servile... Non, l'Homme jamais au lieu de rien créer, pour le bien et le mal ne fait que déplacer. Et des législateurs des nations diverses, qui voulant réformer leurs coutumes perverses, publièrent des lois créatrices des mœurs, combien ont épaissi leurs stupides erreurs?... De Moïse et de Lycurgue en admirant la gloire, je laisse à juger d'eux par ce qu'en dit*

l'histoire. L'un aux yeux de son peuple a soin de se cacher; sous la peine de mort, il défend d'approcher des lieux où l'Éternel dévoile ses mystères; il sait choisir le temps où grondent les tonnerres, afin de faire croire au Juif étonné, que parmi les éclairs Dieu lui-même a parlé. Le second par ses lois fit un peuple farouche; il flatte son orgueil; aux biens des grands s'il touche, s'il met tout en commun, en fer bat la monnaie, c'est..... pour empêcher le riche, en son bonheur perfide, de porter sur l'État une main trop avide. Injuste cependant, ce vil tyran d'Élos, à des Grecs comme lui faisait courber le dos, anéantit en eux le titre et le nom d'homme, des Ilotes vaincus fit des bêtes de somme... Mais que vois-je, Mortels? c'est un plus sage humain qui va donner aux lois une dernière main : qui peut, sans l'admirer, de Christ *voir l'Évangile? Il sait tourner le cœur, et le rendre docile. Mieux qui jamais dompta les passions, et de les subjuguer donna les notions? Il fut au but d'abord; pour arrêter le crime, contre un mauvais désir il veut que l'on s'escrime; que souffrant du prochain, les hommes patients répondissent au mal par des soins bienfaisants. Certes, en suivant cette loi de sagesse, l'homme tranquillement voit venir la vieillesse : mais aussi paresseux, indifférent aux arts, l'homme sans industrie, espérant aux hasards, s'en va dégénérer..... Donc c'est nécessité que la concupiscence; elle réveille l'homme, et seule fait qu'il pense... Enfin nous empêcher d'être ce que nous sommes, est ce que voulut Christ, en réformant les hommes. On ne l'a point suivi; mais nous avons eu l'art d'arborer hautement son divin*

étendard, de changer ou d'outrer son austère morale, en tout point démentie avec affreux scandale... Qu'en est-il arrivé? Le Chrétien corrompu s'est masqué seulement sans prendre la vertu; gâtant par l'intérêt le fond de la doctrine, il fait qu'à mille abus cette loi se termine..... Que l'homme désormais, devenu naturel, à la seule Raison se montre donc fidèle; qu'il suive ses lois, jamais ne l'abandonne; que dans ses sentiments il ne gêne personne. Ayons en apparence une Religion dans l'ombrageux pays de Superstition. Soyons doux, tolérants, d'une morale saine, car de la vérité c'est la marque certaine. » Enfin, je pérore en ces termes à peu près : « *Pour moi qui vais suivant Nature pas à pas, sous ce guide assuré je ne m'égare pas... Cependant si quelqu'un pense autrement que moi, je ne le blâme point, je respecte sa foi. Tout dogme qui conduit vers le bonheur suprême, par cela seulement est la vérité même. Par des chemins divers tendant au même but, si le Vice y menait, il serait la Vertu; la seule différence à voir dans le voyage, c'est que là les plaisirs accompagnent le sage. Évitons donc le mal, à cause du désordre : le bonheur est manqué quand la loi peut nous mordre. Nous vivons sous des lois; à leur autorité qui voudra se soustraire, n'aura que le malheur, la honte pour salaire. Mais ne l'eussions-nous pas, aux autres vous nuisez, ils vous nuiront de même. En tout il n'est de vrai qu'un unique système : la morale est le point seul à considérer; dogmes, opinions, fatras à mépriser. L'intérêt personnel, en ses diverses phases, de la moralité donna toujours les bases... Tout est bien, tout est bon,*

et c'est soin superflu, de vouloir réformer ce qui n'est point abus. »

Telle est la doctrine que je m'étais faite, au milieu du tumulte des passions. Je n'en devais le fond qu'à moi-même. Lorsque j'avais commencé mon poème, Gaudet d'Arras ne m'avait encore donné que des conseils relatifs aux femmes; mais après que je lui eus montré mon exorde, me trouvant des idées philosophiques, il les fortifia, en jetant en moi les bases de la physique, que j'ai placée dans le *Paysan-Paysanne*, et qui sera bien plus lucide dans l'article intitulé : MA PHYSIQUE, qu'on doit trouver à la fin de cet ouvrage. C'est pourquoi je n'y insiste pas ici. Loiseau, qui vit ensuite mes vers, ne les désapprouva pas. Il me fit lire l'*Essai sur l'homme*, où le versificateur *Pope* a rassemblé les idées du philosophe *Bolingbrocke;* il me procura *Cyrano Bergerac*, et d'autres ouvrages. Ce fut à la lecture de Cyrano qu'il me trouva fondant en larmes. Surpris, il me demanda ce que cette lecture avait de si touchant ? — Ha ! » lui répondis-je, « j'ai trouvé seul la vérité, que » je retrouve chez les autres ! c'est donc la vérité ! » Loiseau sourit et, depuis il ne me parla plus que de morale et de saine philosophie ; il m'initia en peu de temps dans cette dernière science. Il ne m'y rendit pas fort savant : j'avais les passions trop vives ; mais il m'en donna le goût, ou bien il me fit apercevoir de celui que j'avais naturellement... Si Buisson avait encore été à la ville, il aurait bien goûté mon poème, puisqu'il fit sur Gaudet le clerc une

si forte impression, qu'il me dit sérieusement un jour à cette occasion : — « Fais-toi chef de » secte, et je suis ton premier disciple. » Je répondis à ce vigoureux garçon : — « Ami, végète, prolifie, » et ne pense pas... » Observons encore ici, que mes vers sont durs, mais pleins de choses; leur dureté vient de la rusticité de mon éducation et de celle des jeunes gens de ma société, même à la ville; comment aurais-je eu la grâce et la douceur de l'expression, dans un pays où, comme à Lyon (aujourd'hui Ville-affranchie), l'affectation du grossier était de bon ton, même pour les femmes?... Revenons maintenant à la date de la reprise de mon poëme, c'est-à-dire au 30 Janvier 1754... Nous en sommes aux événements les plus importants de ma jeunesse, puisqu'ils ont influé sur tout le reste de ma vie.

Il y eut une très belle partie de masques au carnaval de cette année; mais je ne sais pas si elle fut innocente. Voici quel était le drame-canevas, ou le sujet :

Une jolie femme de la ville, Mme Villetard, la même que connaissait Toinette, avait, dit-on, donné un soufflet à son mari, qui lui reprochait un peu trop crûment quelque galanterie. Or, c'est une bassesse impardonnable, dans nos campagnes, et même dans nos villes de province, à un mari, de recevoir un soufflet de sa femme, la corrigeât-il ensuite : on lui suppose, par cela seul, une incapacité réelle d'être chef de la maison, et à toute sa conduite une plati-

tude qui l'a rendu méprisable. En conséquence, pour effrayer les autres époux, on en fait justice le mardi-gras, en le promenant par la ville (supposé qu'on puisse l'appréhender au corps), dans une espèce de char à la Thespis; sinon quelqu'un le représente, habillé comme le joué a coutume de l'être, avec un masque ressemblant. Son épouse, qui est toujours représentée par un jeune homme, comme l'étaient toutes les femmes dans l'ancienne comédie, sous les habits et dans le costume qu'elle avait le jour de sa félonie, est également ressemblante par le masque, la taille, le maintien, et jusqu'aux manières; on n'épargne rien pour cela, parce que cette comédie à l'Aristophane était représentée par les premiers de la ville. La scène se joue fidèlement : les deux acteurs, exposés sur le char, emploient les mêmes termes, se disent les mêmes injures, et le soufflet part... Alors les huées de la populace ressemblent beaucoup mieux aux *bravo* de nos salles actuelles de spectacle, qu'aux battements réguliers des plaudi-teurs aux théâtres des Anciens, après une représentation. La farce achevée dans un quartier, la troupe va dans un autre. On tint toute la ville pour Mme Villetard, qui fut supérieurement jouée par le beau Pierrefitte et Dupile, accompagnés de Blonde, frère de Maîne, Desfourneaux, Champmartin, Merme, Chardon, etc. La beauté de Pierrefitte faisait illusion, et le genre de coiffure le rendait ressemblant à s'y tromper. Le soufflet fut suivi de l'exposition de toute la mascarade, qu'un ami de la maison

(Blonde) rendit avec des lazzis extrêmement comiques. Les autres amis faisaient aussi fort bien leur rôle; surtout un certain Richebourg, qui faisait la contre-scène avec une femme de chambre, le petit Champmartin. On ne finit le jeu qu'à la nuit. Ces mascarades étaient ordinairement suivies d'un procès intenté aux joueurs par les joués, et cette seconde farce amusait autant la ville que la première.

Je suivis, comme tout le monde, la troupe des masques pantomimes, une partie de l'après-dînée, conduisant les cinq demoiselles Morillon sœurs et cousines, la veuve Pernon, et Mlle Douy : aussi tous ceux qui nous rencontraient m'appelaient-ils *le Coq-aux-sept-Poules*. Nous fûmes séparés, au moment de l'obscurité, par un combat sanglant entre les représentants et les parents ou amis des représentés. — « Ha! drôles! » s'écrièrent ceux-ci, en tombant à l'improviste sur les masques. Mais la partie n'était pas égale : les assaillants furent culbutés, rossés; et comme ils étaient les agresseurs, ils eurent encore, dans la suite, le désagrément de perdre le procès qu'ils intentèrent...

Vers les cinq heures, j'étais dans la rue de Paris, vis-à-vis Notre-Dame là-d'hors, lorsque j'entrevis Edmée, Catherine, avec des filles de leur quartier, précédées d'un vigneron, qui battait du tambour. Je les abordai; Catherine me prit un bras : — « Vous » viendrez faire carême-prenant avec nous ?... » Edmée me prit l'autre, et nous nous acheminâmes du côté de leur demeure. Vis-à-vis la rue *des Jésuites*,

un vigneron... (fut-ce le même qu'à Vaux?) me donna sur le bras un coup violent. Je me retourne, et j'en vois cinq à six leurs petits bâtons levés sur moi. Edmée fit un cri! Catherine me quitta, et en deux tours de main, elle en souffleta trois ou quatre. Pour moi, je suivais des yeux le brutal qui m'avait frappé. Je ne faisais pas le moindre mouvement; de sorte qu'Edmée me laissa quitter sa main, sans défiance, un instant après. Je m'élançai sur le vigneron, qui était à vingt pas de moi, d'une telle force, qu'il tomba du choc, et qu'il me servit de traîneau sur la neige foulée. Les deux sœurs m'empêchèrent de profiter de mon avantage. Le vigneron se releva, et borna sa lâche vengeance à me jeter des pierres, de sur le rempart, où il se sauva. Je voulais quitter les deux sœurs, après les avoir remises chez elles; mais elles me retinrent à souper avec leur père, qui me fit un accueil pareil à celui du Puitsdebond.

Ce fut ce soir-là que je parlai sérieusement de mes deux cousins-germains, fils de la sœur de ma mère. Catherine loua leur air séant, et rougit, parce qu'elle avait le cœur pur; elle devint comme une cerise de la mi-Juin. Je repris la parole pour ajouter que les deux frères étaient mes bons amis, et de plus, si bons sujets tous deux, que je n'en connaissais pas de plus méritants dans le monde : — « Avec » cela, » continuai-je, « ils sortent des plus hon» nêtes gens du canton, par leur père, et d'une » famille noble par leur mère... » (On ne saurait

croire combien cette frivolité fit d'impression sur ces bons vignerons, père et filles!) Je m'étendis sur les belles qualités de feu mon grand-père Nicolas Ferlet, et ce que j'en dis plut si fort à l'honnête vieillard Servigné, qu'il s'attendrit : — « Ha! que » je regrette de ne pouvoir pas voir un si digne » homme! » s'écria-t-il. Je lui dis que mon père en était le digne pendant, et que s'il permettait que je lui présentasse mes cousins, mon père leur servirait d'introducteur. Le vieillard répondit que je lui ferais beaucoup d'honneur, et qu'il verrait mes cousins avec plaisir. C'est qu'il présumait que j'étais d'accord avec ses filles. Je n'étais réellement d'accord qu'avec Catherine. Quant à Edmée, j'avais bien le dessein d'en faire ma cousine, plutôt que ma femme, mais je ne l'avais encore exprimé à personne, à cause de certaines vues en dessous que j'avais et que l'on connaîtra bientôt.

J'avais perdu Madelon. Le projet de me donner Mlle Fanchette était repris par Mme Parangon, sans doute par un des motifs qui me faisaient chercher à donner Edmée à Bertrand Mairat, le cadet de mes cousins. Elle me fuyait par vertu; je l'évitais par dépit, par dissipation, et par la crainte de m'interdire l'espérance d'obtenir sa sœur, dont j'étais amoureux bien plus pour ma mère et mon père, qui l'idolâtraient, que pour moi-même... Mon goût pour la danse, devenu passion, en m'éloignant de l'étude, me déconcentrait, et en me tirant de la maison, éloignait les occasions de voir Colette en par-

ticulier. Je l'aimais toujours avec autant de passion; mais j'étais plus distrait. Cependant les actions libres que j'avais journellement sous les yeux aux salles de danse, diminuaient ma délicatesse : j'y voyais prendre d'indécentes libertés; j'y entendais cent discours gazés, sans en être moins obscènes; j'y rencontrais le soir des filles presque publiques, comme les deux sœurs Guigner, Tonton Lenclos, la petite Bouzon, sœur d'un homme de rivière, Greluche Pointd'âme, sœur de Moutré, dit Pointd'âme, Goton Chôvot, les couturières Chapotin, et jusqu'à Mlle Brochart, fille du bourreau, que les compagnons de métier étrangers ne dédaignaient pas. Toutes ces filles, surtout les Guignères et Tonton, me faisaient plutôt des agaceries, que je ne leur marquais de l'empressement : mais enfin, les sens étaient émus. La jolie Manon Léger avait l'ensemble le plus voluptueux; je la trouvais très désirable; elle me prévenait en tout, et je m'émancipais... J'aurais même été plus loin avec elle, si j'avais été réellement libertin, ou sans le bref et vif attachement que m'inspira Colombe : enfin, sans le goût de préférence que je sentais pour Ferrand l'aînée, pour la jolie Dhall, et pour Mlle Douy. C'était la pluralité qui m'empêchait de me livrer à un goût; l'impression ne creusait jamais assez profondément. Je n'allais jamais chez ces jeunes filles; je ne les voyais qu'aux salles de danses, ou aux environs, et sur les promenades publiques.

Ce fut dans ce temps-là que Gonnet réalisa la par-

tie qu'il m'avait proposée, avec la petite Marianne Lagneau et Tonton Lenclos. Comme la première, qui était femme de chambre de sa marraine, avait de grandes précautions à garder, et que j'en avais aussi, la partie se fit dans un endroit écarté. Gonnet avait sa Tonton; moi j'eus la Marianne, petite brunette qui paraissait naturellement sage, mais que la libertine Tonton avait su tromper. Ce qui n'est pas étonnant : la marraine de la petite demeurait derrière les *Consuls*, et comme dans un autre monde, où la mauvaise réputation de Tonton n'avait pas encore percé. C'était d'ailleurs un quartier désert, où l'on ne voyait jamais les deux jeunes filles ensemble... La débauche fut complète. Après avoir goûté, nous attendîmes le soir pour revenir. Tonton, qui ne voulut pas céder à Gonnet, que son amie ne l'imitât avec moi, fit plus que moi-même pour me procurer les faveurs de Marianne; elle la gronda, la caressa, la tapota : — « Tu fais la bégueule, je crois, petite » gaupe? » lui disait-elle. Ensuite : — « Ma chère » amie! ma bonne amie! tu n'en seras pas fâchée : » c'est un joli garçon, qui ne te compromettra pas... » non, en aucune façon... Tiens?... » Elle lui dit une chose qui ne peut s'écrire. Mais ce fut ce soir-là que j'appris de Gonnet et de Tonton une précaution criminelle (qui adoucit Marianne, un peu échauffée de vin, Tonton ayant substitué du vin blanc à l'eau qu'elle feignait de mettre dans son vin rouge). Quant à la précaution, que je n'employai cependant pas,

jamais je ne l'ai mise en usage, pas même avec Toinette!... *(a)*.

Le coup porté à mes mœurs, au jour où nous en sommes, ne saurait être plus funeste. C'était le 12 Mars, l'un des premiers beaux jours de printemps, et le dimanche anniversaire de Madelon. (Je ne fis cette réflexion qu'après, et je versai des larmes de repentir, autant que de regret, de n'avoir pas célébré la commémoration de ma première épouse; au contraire, j'avais insulté à sa mémoire de la manière la plus criminelle!)... Je ne possédai Marianne qu'avec de grandes difficultés de la part de cette jeune fille, du moins la première fois : mais ensuite, encouragée par Tonton, qui lui disait : — « Ne t'avise » pas de faire la petite bouche, pour parler mal de » moi! » par Gonnet, Avignonnais extrêmement lubrique, et par le plaisir, elle se livra tout entière. Dans certains instants, j'avais été prêt à me retirer, touché des larmes de Marianne. Alors je voyais Tonton disposée à m'arracher les yeux; elle venait à nous, nous tarabustait, nous émoustillait, et forçait nos organes au libertinage : c'était une diablesse, qui ne voulait pas qu'aucune créature humaine conservât l'innocence... Gonnet riait stupidement à tout cela. La petite brune, entièrement apprivoisée, se réconcilia enfin avec Tonton, qu'elle embrassa la

---

(*a*) Quelle était donc cette « *précaution criminelle* »? C'était bien le cas d'user du Latin.

(N. de l'Éd.)

première. La blonde Lenclos était déjà si corrompue, qu'elle fouetta Marianne en jouant : ce qui nous donna, pendant un demi quart-d'heure, les plus provocantes attitudes... Les désirs revinrent. Alors elle me dit à l'oreille de proposer le changement à Gonnet? J'eus horreur de cet excès de libertinage! Mais je fis seulement observer à Tonton qu'elle allait perdre par là toute espérance d'épouser son amoureux, un bon garçon, étranger, peu susceptible. Elle goûta cette raison. Elle retourna vers son partenaire; je repris Marianne... Enfin, nous rentrâmes, à l'obscurité.

Dans la semaine suivante, il fit très doux. Un soir, n'ayant pas trouvé, aux quatre salles, de danseuses qui me convinssent, il me prit envie d'aller me promener seul. Je passais par la rue *de la Cloche-Bleue*, lorsque je rencontrai Lenclos, frère de Tonton. Nous ne nous étions jamais parlé. Il m'aborda cependant d'une manière polie, et me demanda si je voulais qu'il fît un tour avec moi?... Malgré ma répugnance, je n'eus pas le courage de le refuser. J'aurais préféré d'être seul; mais comment dire à un homme poli : — « Je ne veux pas de votre compa- » gnie?... » Nous prîmes par le dessus du rempart, qui va de la *Porte-de-Paris* à celle d'*Égléný;* c'est-à-dire par le côté opposé à celui sur lequel donne la maison du père Servigné; celui que nous suivions renferme le *Grandcaire,* autre quartier peuplé de vignerons. Lenclos me parla de sa sœur, me vanta ses charmes, sa sagesse, et me déclara qu'elle m'ai-

mait. Il ajouta qu'elle était cousine de M. Parangon, et que, si je l'épousais, cela me ferait une protection... Je ne lui avais pas encore répondu, lorsqu'en passant devant une sorte de bastion en ruines, nous y entendîmes parler. Lenclos voulut aller voir ce que c'était... Il revint à moi, et me dit à l'oreille : — « C'est une fille, avec un homme ; nous sommes » deux ; il est seul ; il la faut avoir ! » Je lui répondis : — « Pourquoi troubler les plaisirs d'autrui ? » Ce sont peut-être deux amants prêts à s'epouser, » ou qui veulent obliger leurs parents à y consentir ? Passons. — Non, non ! Voyons au moins qui » c'est ? Parbleu ! cela nous divertira !... » Par étourderie de jeunesse, je secondai Lenclos. Nous entrâmes dans le bastion en jurant !... — « Retirez- » vous, » nous dit une voix d'homme, qui ne m'était pas inconnue ; « il n'appartient qu'à des gens » sans éducation, de déranger un homme qui est » avec une femme. » Ces paroles me firent rentrer en moi-même. — « Allons-nous-en ! » répétais-je à Lenclos ; « celui qui nous parle a raison. Laissons » tranquille les gens qui ont besoin de tranquillité. » — Je le veux, » répondit-il ; « mais à condition » que je connaîtrai la fille, ou sinon je vais ameuter » ici tout le *Grandcaire*. » Et il commença de parler si haut, que la fille dit à l'homme : — « Mon » Dieu ! je suis perdue !... » Lenclos était sans pitié. Au même instant, nous entendîmes venir à nous cinq à six personnes. — « Paix donc ! paix donc ! » disais-je à Lenclos. Mais il riait de mes remon-

trances. Les personnes que nous entendions nous abordèrent. C'étaient Edmée, Catherine, avec leur père, qui venaient de souper dans le *Grandcaire* chez un riche vigneron, leur parent, nommé le père Mailhot, lequel les reconduisait avec ses deux gendres, le bossu Lesseré, chirurgien, et Chindé, tonnelier. Catherine me reconnut : — « Que faites-» vous donc là ? » me dit-elle. — « Nous nous pro-» menons, Monsieur et moi » (montrant Lenclos). — « Oui, » dit ce dernier, et je fais grand cas de » Monsieur Nicolas... Mais je vous dirai qu'il y a » là-dedans une fille de moyenne vertu, avec un » homme, et je voudrais savoir qui c'est ? — Lais-» sez ! laissez ! » dit Catherine ; « qui fait mal, » trouvera mal. » Mais les deux gendres du père Mailhot pensant comme Lenclos, ils entrèrent tous trois dans le bastion, saisirent par la main une jeune fille qui cherchait à se cacher, et l'apportèrent comme un oiseau, auprès de la lanterne que tenait Catherine... C'était la sœur de Lenclos !... Les malheureux à qui Persée montrait la tête de Méduse, ne furent pas aussi pétrifiés que cet imprudent jeune homme ! Il suffoquait d'indignation, de surprise, de douleur, de rage... « Quel mal faisions-nous ? » dit un homme, en sortant du bastion ; et cet homme, c'était M. Parangon ! « Nous étions là, ma petite » cousine et moi ; nous avons entendu venir quel-» qu'un ; nous n'avons pas voulu qu'on nous ren-» contrât ensemble, à pareille heure, et nous nous » sommes détournés. Nous avons malheureusement

» parlé, un curieux impertinent nous a entendus : » voilà tout... » J'assurai que ce ne pouvait être que la vérité; Catherine en dit autant, et fit en arrière un signe aux maris de ses deux cousines. Lenclos s'épuisa en excuses envers son cousin Parangon, que nous laissâmes continuer sa promenade avec Mademoiselle sa cousine, et nous nous retirâmes avec la famille Servigné, que nous reconduisîmes en rebroussant chemin. Lenclos, quoique d'une très jolie figure, ne prit pas auprès des deux sœurs, qu'il courtisa fort; encore moins auprès du père Servigné : ils savaient sur son compte une anecdote, qui devait donner pour lui le plus grand éloignement! Ce fut Catherine qui m'en toucha quelque chose un jour : car pour Edmée, jamais une pareille confidence n'aurait passé ses lèvres : *Credebatur mater ejus, nati pulchritudine capta, concubitum illius appetiisse.* Ce que je crois une calomnie : mais ce bruit, qui était fort répandu, contribua sans doute en partie à me conserver les deux sœurs, pour l'exécution de mon plan favori : car je ne doute pas que Lenclos, plus pur, et n'ayant pas la tache de sa sœur, n'eût, quand il fut devenu éperdument amoureux d'Edmée, obtenu la préférence sur le plus jeune de mes cousins, qu'on n'avait pas encore vu.

En m'en revenant, après avoir quitté Lenclos, que je n'avais eu garde de railler, je réfléchis à l'aventure de M. Parangon : j'y joignis ce que Gonnet et Tourangeot lui-même m'avaient dit au

sujet de Mme Yeury; ce que j'avais vu de son goût pour Reine II, cette laide chambrière, mais bien faite; ce qu'il avait fait à la Marie qu'il destinait à son Tourangeot; son entreprise sur Tiennette; l'état où il avait renvoyé Manon la frotteuse, et la velléité qu'il avait eue de m'en faire le honteux présent, velléité que l'impossibilité seule dérangea; certaine circonstance, où je lui avais vu glisser la main sous la jupe de la jeune Corhaux : je conclus de tous ces faits, fort mal à la vérité! que Madame Parangon pouvait être infidèle, et qu'un peu d'audace de ma part, pour y contribuer, n'attirerait sur le gros Parangon qu'une peine justement méritée. Je m'érigeais ainsi en *punisseur*, moi qui étais déjà presque aussi coupable que lui... De ce moment, je guettai l'occasion de me trouver seul avec Colette; et cette occasion funeste se trouva enfin...

Le samedi 25 Mars, je me couchai dans la résolution de pousser ma pointe. La nuit, j'eus un songe dont le charme ajouta beaucoup à mon ivresse. Il n'est pas versifié dans mon quatrième Cahier; je réservais ma verve pour mes FASTES, ou pour mon POÈME DE LA NATURE DES CHOSES. Le récit que j'en fais commence par une exclamation : « *O Songe trois fois heureux! D'abord, tu m'avais donné de l'argent* (dont j'avais grandement besoin, étant devenu faraud, et dépensant, depuis que je fréquentais les salles de danse); *ensuite, tu as mis dans mes bras cette jolie fille, qui demeure chez M. Borne le procureur (Naturelle Borne,* qui était ainsi la sœur naturelle de Borne *aux*

Remords, de Pierrefitte, de Desfourneaux, et par conséquent nièce de Mme L3n1rd); *enfin, tu m'as procuré la dernière faveur d'Annette Bourdeaux. Ce n'est pas tout : tu m'as approché de Colette; je lui parlais; elle m'écoutait*; *sa main avait déjà pressé la mienne... O Songe! pourquoi ne tiens-tu pas plus fortement au Sommeil? D'où vient n'écartes-tu pas le Réveil, qui t'a chassé, comme elle me pressait la main?... O d'Arras! pourquoi viens-tu, avec ta Réalité, me ravir au doux Mensonge? Tant que ta nymphe amoureuse n'a fait que préluder, je me suis cru avec la chaste Colette*; *le plaisir trop réel donné par ta Mélanie* (la brune L... en accès hystérique), *a épouvanté sa divine image*; *elle a fui! elle a disparu comme un léger nuage qu'emportent les autans de l'automne inégale.* » J'ajoute eusuite : « *Heram deamo, et potiri nimis differo!* (1)... »

---

(1) Deux observations sont à faire ici. Dans ma jeunesse j'avais le sommeil très profond, et j'étais presque somnambule : surpris dans un songe par la réalité, j'étais longtemps à me désabuser : ou si je m'éveillais naturellement, le réveil ne détruisait pas tout d'un coup l'illusion. Mais ces réalités dont j'ai parlé, procurées par Gaudet d'Arras, quel était leur motif, et pourquoi les procurait-il? Par amitié d'abord. Il ne savait pas toutes mes ressources en femmes, et il redoutait pour moi le vice destructeur de la masturbation. Il n'était pas jaloux de moi, et lorsqu'il était surchargé de faveurs, il me faisait agréer à sa place, avec l'assurance qu'on ne serait pas reconnue : la discrétion éprouvée de mon caractère modeste, lui donnait la hardiesse d'en user ainsi. D'Arras voulait me rassasier de femmes, pour m'ôter la manie des profondes amours, qu'il croyait devoir me perdre. Il m'aurait, pour remplir ce but, donné jusqu'à la jouissance de sa Manon, s'il n'en avait pas eu d'autres. Il m'aimait pour moi-même. Tant

C'était le dimanche au matin, 26, que j'écrivais. Je sortis pour aller à la grand'messe : je voulais prendre Gaudet. Ne le trouvant pas à Saint-Renobert, je m'ennuyai; j'allai entendre la musique à la cathédrale. Dans les intervalles du chant, je me mis à lire les épitaphes. Cette lecture me fit tomber dans une rêverie profonde. Je m'assis sur le rebord du pourtour qui règne derrière le chœur. Là, je réfléchis, mes idées s'éclaircirent. En ce moment, je me retournai : justement derrière moi était écrit en Gothique un nom parfaitement bien conservé, *Guillain*, 1540. La pensée fut ici plus vive; je réfléchis sur tous ceux qui avaient écrit là leurs noms, et qui n'étaient plus; je vis, je sentis le néant de la mort et

---

que j'eus Madelon (ce qu'il découvrit, au moyen de sa clef de la tremperie), il ne fit rien pour moi dans ce genre : mais dès qu'il me crut isolé, j'eus, par ses soins, tantôt la belle brune des Remords, tantôt Goton Hollier, tantôt la femme de chambre Nannette Prévôt, ou celle de Mme L3nIrd, Marianne Geolin, sœur de la maîtresse à Lelong, et deux ou trois autres que je n'ai pas reconnues... Cette conduite est cependant très extraordinaire ! et sans doute il y entrait beaucoup de libertinage de la part de Gaudet d'Arras : il était moine, et, par conséquent, il outrait toutes les licences. Si, dans le PAYSAN-PAYSANNE, je n'ai pas chargé mon Cordelier de tous ces faits, c'est que la vérité n'y est pas vraisemblable. Ici, je dois et ne dois dire que la vérité, fût-elle impertinente. Là je ne devais que l'esprit d'un corrupteur singulier, athée par rage contre le monachisme, bon ami cependant, mais qui voulant porter jusqu'où ils pouvaient aller, deux êtres énergiques et beaux, s'en servait comme de sujets soumis à une expérience : voilà le d'Arras du PAYSAN. Ici, au contraire, je ne dois donner que ses faits. Cet ouvrage, achevé, sera unique.

de la vie, cette mélancolie douce, semblable à celle que les Romains excitaient dans leurs festins avant de se livrer à la débauche : « *Puisque la vie est si courte,* » dit Trimalcion, en montrant un squelette à ses convives, « *il faut se hâter de jouir !...* » J'étais dans cette situation d'esprit en sortant de l'église. Je descendis sur le bord de la rivière; la Nature renaissait; on voyait des fleurs épanouies, et des boutons demi-ouverts aux arbres tardifs; un charme puissant m'environna. Je revins dîner dans une sorte d'ivresse.

Au sortir de table, je vis tout le monde se préparer à la promenade. Je montai à l'imprimerie; je pris mon cahier de traductions, qu'un accident a détruit (je l'avais prêté à mon ami Deschamps, avec le second volume de *Rabelais;* il tomba dans l'Yonne, et manqua de se noyer : mon cahier, de mauvais papier, fut réduit en bouillie dans sa poche, et le volume de Rabelais presque entièrement gâté). Je fus excité au travail par une Note du mois de Juin précédent : « *Traduire les deux comédies de Térence qui me manquent...* » avec une Notule du 9 Novembre suivant : « *Adhuc non feci.* » — « Parbleu ! je le ferai, » pensai-je; « car je vais commencer aujourd'hui. » Je me mis donc à travailler... J'avais traduit le prologue et la première scène du *Phormion,* lorsque j'entendis ouvrir la porte de l'imprimerie. Je levai la tête : c'était Toinette, qui ne m'apercevait pas. Je toussai. — « Vous êtes là, » Monsieur Nicolas? — Oui, ma fille. — Votre

» fille? je suis trop grande. — Ne suis-je pas votre » maître?» (je lui avais montré à lire, et je lui montrais à écrire). — « Oui, oui, et un bon maître... » Sortez-vous? — Non, ma fille. — Ho! j'ai bien » envie de sortir. Voudriez-vous venir écrire dans » la salle? — Volontiers, si cela vous oblige. » Pour la première fois depuis que cette belle grande fille, qui tournait la tête au *bourgeois* (mot technique), au prote et à tous les ouvriers, habitait la même maison, j'eus envie de la caresser. Jamais je n'en avais été tenté, quoique je l'eusse tous les jours tête-à-tête, et qu'à la première vue, lors son entrée dans la maison, elle m'eût fait tressaillir. Je lui pris la taille, et je la penchai dans mes bras. Elle se défendait en riant. Je la pressai. Jamais il n'y eut de fille aussi électrisable que la jolie Toinette. Je vis ses beaux yeux se ternir... Elle soupira... Ému, animé comme toute la nature rajeunie, j'allais... — « Ho » Monsieur Nicolas! » me dit-elle, « vous, le seul » homme dont je ne me défie pas!... » Je lui pris un baiser sur les lèvres, et je lui dis : — « Non, ma » chère écolière. » Et je la laissai... J'avais encore des sentiments d'honneur!... c'est peut-être le dernier jour de ma vie que j'eus des sentiments d'honneur... Elle sortit. Je la suivis dans la salle avec mon cahier, mon *Térence*, et mon dictionnaire. Je m'établis au secrétaire, tandis qu'elle achevait de s'arranger. J'avais une des plus anciennes et des plus belles éditions Italiques de Terence, avec des notes : je la regrette encore; j'en possède une autre

Aujourd'hui 24 Mars 1794, j'apprends que Jeannette Rousseau est morte depuis quelques années.

aujourd'hui en Italique, mais elle est sans notes... Toinette passa. Elle s'appuya un moment sur ma chaise, et me dit : — « Mon maître! vous ne sau-» riez croire combien je vous ai d'obligation! Si » vous l'aviez voulu, j'étais perdue! Je n'ai pas de » force contre vous. Je ne le dirais pas à un autre; » je vous le dis à vous, parce que je suis sûre que » c'est un moyen de plus pour me conserver... » Songez aussi, mon cher maître, que vous devez » avoir une bien jolie femme, qui mérite qu'on ne » lui donne pas le reste des autres? » En achevant ces mots, prononcés du ton de candeur naturel à cette aimable fille, elle partit légèrement : son habit à la Morvandaise faisait paraître dans tout son svelte la taille la mieux prise; je crus voir sortir une nymphe. J'eus un petit regret d'avoir été honnête... (Infortuné! c'était la première fois que je ne me félitais pas d'avoir réprimé le penchant à mal faire! Si je n'avais pas aimé l'occupation comme je l'aimais, je serais devenu un scélérat!)... Je me remis à traduire, après un moment de distraction. Je mis en Français la longue scène, *Si quis me quæret Rufus ;* et j'arrivai à ces derniers mots de la troisième : *Timeo, miser, quam nunc mihi hic rem nuntiet!* Je m'applaudissais. — « L'ouvrage va vite! » pensais-je; « il me semble que j'acquiers de la fa-» cilité! *Optume!.....* » (Cet ouvrage, qui allait si vite, il va s'interrompre aujourd'hui pour jamais!)...

Je commençais la quatrième scène, lorsque j'en-

tendis ouvrir la porte coupée. C'était Madame Parangon!... Mon cœur palpita. — « Quoi! vous êtes » ici, par ce temps-là? — Vous voyez, Madame; » je traduis mon *Térence*. — Voyons... votre ou- » vrage d'aujourd'hui?... — Le voilà. — Oui, » l'écriture en est fraîche. » Colette était mise d'un goût... elle était adorable!... Le temps était si beau! Personne ne reviendrait... — « Où est Toi- » nette? — Elle est sortie; elle m'a prié de des- » cendre. — Vous êtes bien bon de la laisser aller » promener, tandis... — Elle ne m'a pas la moindre » obligation, je vous assure, Madame. Je m'étais » proposé de travailler là-haut. » Elle s'assit à côté de la table où j'étais. Puis, se levant tout d'un coup : — « Ha! mon Dieu! j'ai du fil que la poussière » mange! voilà trois jours que j'oublie de le serrer, » et Toinette n'a pas été plus soigneuse. » Elle monta sur-le-champ à la chambre haute. Je la dévorais des yeux... Au bout d'un moment, je m'entendis appeler : — « Monsieur Nicolas? venez me » tendre le fil? » Je volai. Colette était déjà sur une chaise : je pris les paquets de fil, et je les lui donnai les uns après les autres... Elle les rangeait au plus haut rayon de l'armoire. Mon œil ardent se fixait sur sa jambe fine, sur son soulier de droguet blanc, dont le talon mince, élevé, donnait encore plus de délicatesse à son pied mignon, le mieux fait que j'aie vu de ma vie. A chaque fois qu'elle posait un paquet de fil, elle me tournait le dos, et tendait une

jambe en arrière; son pied me touchait : c'était une mèche brûlante

Sur le salpêtre en poudre préparé.

Tous mes sens étaient en désordre : leur tumulte était si grand qu'il me semble encore l'éprouver. Dans certains moments, j'étais tenté de l'enlever de sur la chaise, de la jeter sur le lit qui était vis-à-vis de nous, et de lui dire : « Vous posséder... ou!... » D'autres fois, ma main audacieuse... touchait le bas de sa jupe... Enfin, je lui tends le dernier paquet. Elle fut plus longtemps à l'arranger que les autres. J'osai toucher son pied; j'osai baiser la partie de son vêtement qui couvrait des appas... Je résolus de périr ou de triompher de cette femme si longtemps et si violemment désirée.....

Cette résolution était à son comble, lorsque Colette se retourna pour descendre (1)... Elle s'appuya sur mon épaule. Je me retourne en face. Je posai une main de la manière convenable à mon dessein, et de l'autre, j'enveloppai sa taille. Elle fut sans effroi d'abord (2)... Mais comme la main téméraire soulevait la jupe, et que je me dirigeais vers le lit, elle parut se troubler. — « Posez-moi! » me dit-

---

(1) Voyez le DRAME DE LA VIE, p. 91, 92 et suivantes.

(2) Voyez les 28e, 41e et 43e Estampes du *Paysan-Paysanne pervertis,* qui préparent à celle-ci (*a*).

(a) C'est-à-dire à l'Estampe projetée (voir à la fin du volume, no XXXVIII, L'ATTENTAT.) (*N. de l'Éd.*)

elle. — « Non! » répondis-je. Et, nouveau Cacus, je sentis mes forces centuplées par l'attouchement de ma Divinité... Je la renversai... — « Ha mon » Dieu!... Monsieur Nicolas! Monsieur Nicolas!... » Que voulez-vous? que faites-vous! » disait-elle rapidement. « Vous... posséder... ou... périr... » Vous, moi; nous mourrons ensemble.... — Grand » Dieu!... Ha!... Hé quoi? vous abusez... N'espé- » rez pas... Ha! malheureux!... je meurs... » Je ne sais plus ce qu'elle dit... mais elle nomma son pére et le mien... Je ne l'écoutais pas... J'étais... un héros... devenu frénétique par la plus violente des passions... Je la meurtrissais au lieu de la caresser... Dés le moment de la chute sur le lit, je l'avais mise, en la renversant, dans une situation où la défense était presque impossible. Elle ne pouvait en changer, malgré ses efforts, ensevelie qu'elle était, par un effet de la bonté du coucher... La fureur érotique qui m'animait semblait suspendre la molle éruption des sens, pour n'être que de la vigueur. Ainsi rien ne précipitait cette explosion, qui fait quelquefois échouer la témérité... Elle s'épuisa en vains efforts, qui, loin de m'éloigner, irritaient mes désirs et me faisaient multiplier les attentats... Elle en vint aux priéres... Ce fut un nouvel aiguillon... Les débris sanglants de la pudeur, déjà trois fois immolée, m'embrasaient au lieu de m'assouvir. Alors, elle crut que j'en voulais à sa vie, à la mienne, et que je projetais, aprés m'être assouvi, de nous détruire tous deux... Les femmes

craignent vivement la mort! c'est un excès de leur extrême sensibilité... Elle entreprit de me fléchir. Je ne sais ce qu'elle me dit; mais je crois que je la vis sourire, et qu'elle m'offrit un baiser... Peut-être est-ce une erreur... Je le pris sur ses lèvres, et mon âme s'exhala tout entière... Colette émit un soupir, et tous ses nerfs se crispèrent. Nous restâmes anéantis... Un autre soupir la rendit à la vie. — « Ha! » mon ami! » me dit-elle, « que vous nous prépa- » rez de remords!... » J'étais adouci, depuis le baiser : s'il avait été donné d'abord, peut être n'aurais-je pas triomphé... Je me laissai glisser à genoux devant Colette...

Ma furieuse passion n'était pas diminuée; mais elle était adoucie. Je contemplai ma victime, non avec une exaltation barbare, mais avec un sentiment d'adoration... Elle était mourante; son visage était décoloré... Ses mains froides... s'abandonnaient de chaque côté... Je poussai un cri douloureux!... Je la secourus. — « Épargnez-moi! » me dit-elle en reprenant ses esprits... « Ne me tuez pas! » Je n'étais plus dans la frénésie : ce mot glaça mes sens! — « Hé! me prenez-vous donc pour un » assassin? » J'étais encore à genoux; je lui baisais les mains; je les trempais de mes larmes... Elle sourit (ce qui marquait une sorte de délire) : — « Vous ne me tuerez pas? — Moi? je donnerais ma » vie pour prolonger la vôtre d'un seul jour! » Elle pleura : — « Ha! c'est vous! qui... attentez à mon » honneur! — Non, non! » lui repondis-je machi-

nalement; « l'état d'où vous sortez m'a trop épou-
» vanté! » Elle me regarda, comme pour voir si je disais la vérité. Ma situation respectueuse parut l'en convaincre... — « Descendons, » me dit-elle en s'efforçant de sourire; car elle me craignait encore. Que j'étais puni! Elle voulut se lever et n'en eut pas la force. Je la pris dans mes bras, pour la porter. — « Ha! » me dit-elle effrayée, « qu'allez-vous
» faire? — Vous descendre. » Elle voulut marcher, mais d'autres obstacles que la faiblesse l'en empêchaient. Je la descendis avec une légèreté qui l'étonna! — « Quoi? si fort?... » Je la posai sur une bergère; j'ouvris aussitôt la porte de la rue; elle vit, put être vue des passants. Alors elle tomba dans une méditation, dont elle ne sortit que par un profond soupir. Elle me regarda :

— « Qui l'aurait pensé, » me dit-elle, « que le
» fils de tant d'honnêtes gens commettrait une
» action... ou du moins la voudrait commettre?...
» Si elle avait été consommée... je n'y survivrais
» pas! — Madame! écoutez-moi! — Ha! vous
» pouvez parler! je n'aurai pas la force de vous
» interrompre! » Ses larmes coulèrent. J'étais à côté d'elle. — « Pardonnez-moi! » lui dis-je, par-
» donnez à l'excès... J'ai résolu de mourir ou d'ob-
» tenir mon pardon... Je vous aime... je vous
» adore... Que n'ai-je pas fait pour vous éloigner
» de ma pensée?... J'ai livré mon cœur... j'ai
» cherché l'insipide amusement de la danse... Mais
» rien n'a pu... jamais affaiblir l'impérieux senti-

» ment que vous m'aviez donné... Je vous adorais
» en silence... et le silence même augmenta le feu
» qui me brûle, me dévore, me consume!... Vous
» parlez à mon cœur, à mes yeux, à tous mes sens,
» avec une inconcevable violence... Je n'ai pas été
» maître de moi-même... Dites un mot! dites que
» vous ne pouvez me pardonner? que vous m'ab-
» horrez? et... j'aurai vécu! — Ha! je m'accuse
» autant que vous-même! » me dit-elle. « N'attentez
» pas à votre vie... puisque je suis aussi coupable
» que vous... et... qu'un second crime n'effacerait
» pas le premier. Mais il est un Dieu que vous avez
» offensé... et je suis votre complice... N'augmentez
» pas ma faute en doublant la vôtre. » Elle me
regarda fixement. — « Infortuné! tu n'as pas voulu
» du bonheur!... Ha! savais-tu ce que je voulais
» faire pour toi... bientôt... dans quelques jours?...
» Il n'y faut plus penser... » En ce moment, je
la vis frémir. Elle se tut assez longtemps... Ensuite
elle mit sa main sur la mienne : — « Ha! sais-tu...
» à quoi, peut-être, je vais être exposée? » Je frémis
à mon tour, sans savoir pourquoi. Je poussai du
pied la porte de toile, et je tombai à genoux, fondant
en larmes : — « Ange céleste! je t'ai souillée!
» Je suis un monstre! Je devais t'adorer en si-
» lence... Je ne me pardonnerai jamais mon crime...
» — Je vous le pardonne! Ensevelissons cette
» horreur entre nous deux; je vous dis ceci du fond
» de mon cœur... — O femme-déesse! que vous
» augmentez mes remords! — Le Ciel me punit

» par vous, » reprit-elle, « c'est une leçon terrible!
» — Ha! peut-être, Madame, opérera-t-elle un
» bien? Je me sens changé... Ho, que je suis
» puni!... — Hé! tu ne seras pas mon frère!... je
» suis plus punie que toi! » Elle prononça ce mot avec un élan, qui m'a toujours convaincu depuis qu'elle l'avait dit involontairement. J'en sentis moi-même toute la force, et ce coup me fut bien sensible!

Depuis la mort de Madelon, l'espoir d'avoir Mlle Fanchette m'inspirait une sorte de fierté avec les autres femmes. En ce moment, je sentis un anéantissement complet, une dégradation de mon être que je n'avais pas encore éprouvée, et que je sentirai par la suite douze années entières. J'eus, pour la première fois, du mépris pour moi-même : — « Ha! je me suis perdu, » m'écriai-je; « je
» le sens! — Trop tard! — Hélas! oui, Madame,
» trop tard! — Vous, que j'ai aimé si tendrement!..
» Ingrat!... — Ho! ce mot-là est trop dur! ne
» le dites pas, Madame, je vous en supplie! ne
» le dites plus!... il me déchire! — Il a donc
» encore une âme!... je croyais qu'il n'en avait
» plus!... — Ha! j'ai une âme pour sentir que
» je vous ai offensée irrémissiblement; que je suis un
» monstre, et que je ne dois plus lever les yeux sur
» vous!... Je vous ai vue pour la dernière fois!... »
Je me levai. Elle me saisit la main; et d'un ton... ha! qu'il fut pénétrant! — « Où allez-vous? — Où
» je mérite d'être, loin de vous! — Je vous ai par-

» donné... — Grand Dieu! » m'écriai-je... Et me prosternant à ses pieds, mes larmes, mes sanglots me coupèrent la parole, Mais de temps en temps je prononçais : — « J'ai outragé... la Divinité dans » sa plus parfaite image!... Je ne saurais plus... je » ne mérite plus de vivre... — Restez auprès de » moi... Votre vue m'est devenue nécessaire... » Notre vue mutuelle entretiendra nos remords... » Il faut me le promettre?... Ma vie, cruel jeune » homme!... dépend de la tienne!... ose à présent » en disposer?... Je verrai si tu as l'âme que je t'avais » supposée?... » Je lui avais pris la main; j'y avais appliqué mes lèvres brûlantes, pendant ce discours. Lorsqu'elle eut cessé de parler, je la regardai; j'osai lui dire, avec une fermeté apparente qui n'était pas dans mon cœur : — « Je répondrai à votre con» fiance; je vous rendrai le jeune homme innocent, » estimable que vous avez connu; je vous le dois; » je vous le rendrai. J'en jure par vous et par Dieu » même... Vous verrez ma conduite; peut-être » vous prouvera-t-elle qu'avec mes passions vives » et fougueuses, je suis encore l'homme qui vous » honore le plus, l'homme qui sent le mieux votre » prix, qui vous rend l'hommage le plus pur, le plus » ardent, le plus dévoué! Vous verrez si je res» semble aux autres hommes... Je me voue au » respect; quant à l'amour, je ne saurais l'ôter de » mon cœur; celui que je sens pour vous fait » partie de la substance de mon âme; il est l'effet » nécessaire de votre mérite, autant que de votre

» beauté; je ne puis l'ôter de mon cœur!.... Mais
» le respect maîtrisera l'amour; mais l'amour ne
» paraîtra plus que par le respect... Tout autre sen-
» timent cédera. Voilà ma promesse, mon vœu, mon
» serment, que jamais je ne violerai... Je suis indigne
» de votre sœur; je ne la demande plus; j'y renonce
» à jamais. Aussi bien, même en étant à elle, c'est
» vous, vous seule que j'eusse adorée; c'était par
» l'espoir de vous adorer comme sœur, que son
» alliance me flattait : vous êtes tout pour moi!...
» Ha! je me trompais, quand j'ai cru aimer, dé-
» sirer!... Dans toutes les femmes je ne vois que
» votre image! cette image céleste que j'adorais en
» elles!... Infidèle, moi!... Je l'ai cru; je me calom-
» niais moi-même!... Je vous adorais avant que de
» vous connaître; vous étiez pour moi le prototype
» de la beauté; oui, c'est vous que j'adorais dans
» tout ce que j'ai vu d'aimable. Mon cœur me l'a
» dit, en vous voyant pour la première fois. Il m'a
» dit : *La voilà! Voilà celle que tu cherches. La voilà :*
» *adore-la*... Heureux ou malheureux, mon sort est
» d'être à vous, et j'y suis, et j'y serai, tant que
» j'aurai un souffle de vie... O Colette! je ne suis
» plus coupable; je ne m'en veux plus! Pardonne
» à la moitié de toi-même qui a fait violence à
» l'autre!... Pardonne, chère moitié de moi-même,
» non par la crainte, comme tout à l'heure, que je
» n'attentasse à ma vie, mais par attachement, par
» amitié!... Ha! que dis-je, pardonne? Tu m'as
» pardonné! tu ne pouvais t'en empêcher!... C'est

» un pouvoir plus fort que toi-même, qui t'a fait
» me pardonner! Tu te pardonnais, dans ma per-
» sonne, l'attentat que tu as commis par tes irrésis-
» tibles charmes!... Et ne crois pas que je dérai-
» sonne, ou que je m'abuse?... Non, ma Colette,
» non! je suis ce que je dis; mon cœur me le crie!
» et mon cœur ne m'a jamais trompé!... O déses-
» poir! Ce que j'adore, la moitié de mon existence,
» la seule femme que le Ciel eût faite pour moi,
» est entre les bras d'un autre!... » A ce mot (je
crois la voir encore), elle se leva; son teint était
animé : — « Elle n'y sera jamais! — Et elle vivra? »
m'écriai-je. — « Oui, elle vivra. » Nous ne parlâmes
plus, ni l'un, ni l'autre. Nos larmes coulèrent
comme deux fontaines; les sanglots nous étouffaient.
Après un long silence de douleur, elle me dit : —
« Ne nous tourmentons pas l'un l'autre; vivons
» dans l'innocence!... Nous le pouvons peut-être
» encore... Ne commettez aucune imprudence qui
» puisse me déshonorer, donner du chagrin à la
» vieillesse respectable de mon père, à vos honnêtes
» parents, et vous perdre!... — Je vous le jure, Ma-
» dame. — Dites-moi la funeste vérité?... Vous
» entendez ce que je veux dire?... Je veux la
» savoir? — Je vous la dis... » Je baissai la tête; je
me jetai sur une de ses mains. Un sanglot expliqua
ma réponse. Elle s'assit et pleura, sans parler... Je
me remis à ses genoux, et je lui dis : — « N'attirez
» pas sur moi la céleste vengeance, par vos larmes!...
» En souffrant trop, vous aggravez mon crime, et

» le rendez impardonnable!... J'atteste le Ciel, un
» pouvoir au-dessus de moi m'a rendu coupable...
» J'atteste le Ciel que je réparerai mon crime
» envers vous, par le dévouement sans bornes que
» je vous ai juré! Parlez, Madame; il est un homme
» dans le monde que le Ciel vous a donné bien plus
» que l'esclave n'est à son maître; car il est à vous
» par le cœur; il est à vous par la volonté; il trou-
» vera son plaisir... le seul plaisir qu'il puisse goûter
» désormais... dans son dévouement pour vous.....
» O femme que j'ai tant honorée! je serais un
» monstre, et je me punirais moi-même, si mon
» respect, même dans mon crime, avait souffert la
» moindre altération!... C'est la Nature qui me l'a
» fait commettre, ce crime; la Nature est mon
» complice... C'est notre Mère commune qui t'a
» mise dans mes bras, ô Colette!... et qui m'a livré
» tes trésors... Mais ne crois pas que je m'applau-
» disse! Non! j'ai des remords, puisque tu souf-
» fres!... » Je me tus, étonné moi-même de ce que je disais, surpris de la liberté de mon langage... Il était produit par la même exaltation qui m'avait rendu coupable; j'étais un autre homme, en agissant, en parlant; car jamais je n'avais eu les idées que j'exprimais. Ce qui le prouve, ce sont mes disparates. Je restai anéanti aux pieds de Colette; je pleurai comme elle...

Il se faisait tard; elle craignit qu'il ne vînt du monde: — « Je vous en prie! » me dit-elle, en me faisant lever, « ressouvenez-vous de mon père et vos parents! —

« Et de ce que je vous dois de respect, Madame! » Tant que je vivrai, et tant que vous vivrez, vos » intérêts seront les miens; ma fortune est la vôtre; » mon sang est à vous; je vous dois tout. Telle est » la loi de la Nature: quand un homme a joui d'une » femme malgré elle, il s'est rendu son esclave, » et je suis le vôtre; vous verrez si je vous enlève » votre propriété!... Si j'ose vous parler comme je » le fais, c'est pour vous apprendre l'étendue de » vos droits sur moi; je n'ai pas d'autre motif. » Usez donc de votre empire absolu, ne fût-ce que » par pitié!... pour adoucir mes remords... » Je fondais en larmes, en achevant ces mots.

— « Je ne croyais pas, » dit-elle, en paraissant se parler à elle-même, « qu'après... il lui eût été pos- » sible de regagner mon estime! » (Se tournant vers moi, de cet air noble, qui lui était naturel, mais qu'elle n'avait pas encore repris depuis mon attentat): « Vos discours me font connaître vos sentiments; » je crois voir votre cœur à nu : vous n'êtes pas » méprisable!... Quelle consolation pour moi, » dans mon malheur!... Séparons-nous : on peut » rentrer... »

A ce mot, *séparons-nous,* je m'inclinai; je sortis sans répliquer, et je remontai à l'imprimerie, bien différent de ce que j'étais, en descendant à la salle, trois ou quatre heures auparavant!... .

Un instant après, elle me sonna; je volai; j'étais auprès d'elle avant qu'elle songeât à ce qu'elle avait à me dire. — « Vous m'avez quitté si vite... —

» Mon retour est encore plus prompt. — Votre » air... me paraît calme? — Oui, grâce au respect, » au dévouement que j'ai pour vous, Madame. — » Vous me consolez! » me dit-elle; et cependant ses larmes coulèrent... « N'avoir pour consolation » que celui qui cause notre douleur! »... Je lui baisai la main, en lui disant : — « Quel charme ont » vos sentiments et vos paroles! il me semble que » vous me rendez mon innocence!... Comme je » suis différent de ce que j'étais!... Oui, l'antidote » à vos charmes tout puissants, ce sont vos senti- » ments, exprimés de cet air et de ce ton qui » me pénètrent l'âme... O ma Déesse!... car vous » êtes ma Déesse à jamais!... mon cœur brûlera » pour vous, mais comme il convient qu'il brûle » pour une Déesse... — Voyez si quelqu'un vient, » dit-elle en m'interrompant. Je courus à la porte de la rue; je sortis et je regardai du côté de l'Hôtel-de-Ville, par-dessous l'Horloge et par la Cour du Palais. J'entrevis Bourgoin au haut de la rue *de la Fricauderie*. Je vins dire : — « Je vois M. Bourgoin, » qui revient. » Colette retoucha un peu à sa coiffure, et monta pour se déshabiller.

Toinette arriva... Je courus aussitôt dire à Madame Parangon : — « Toinette est rentrée; je vais » vous l'envoyer? — Non, » dit-elle; « voyez... » (elle était en larmes); « je la sonnerai. — Si... vous » étiez... trop longtemps à la sonner... permettez » que je vienne voir... — Hé bien, envoyez-la dans » cinq à six minutes. » Ce fut ce que je fis. Je crai-

gnais que sa douleur, renouvelée dans la solitude, ne lui causât un évanouissement pendant lequel elle resterait sans secours.

Tout le monde rentra enfin. Madame Parangon ne descendit pas pour souper; elle se mit au lit. On fut très inquiet dans la maison. L'on exigea qu'elle prît quelque chose, et ce fut par moi que son mari l'envoya. J'étais dans l'escalier, lorsque j'entendis qu'il disait : — « C'est son compatriote, le fils de » l'ami de son père; je me suis aperçu qu'elle » prend volontiers de sa main quand elle est ma- » lade. » En effet, dans deux occasions, dont je n'ai rien dit, parce que mon Cahier déchiré m'a privé de mes dates, c'était moi qui l'avais servie, et peut-être fut-ce depuis ce moment qu'elle m'aima d'une manière plus indulgente qu'auparavant... Je présentai un bouillon à ma chère malade, en lui répétant modestement ce que je venais d'entendre. — « Il ne faut donc pas diminuer cette idée! » me répondit-elle... Je la soulevai. Elle prit lentement, et presque dans mes bras. J'avais besoin de ce délicieux moment! Ha! quelle différence des plaisirs innocents et purs, au coupable emportement du crime!... Colette m'aimait, je le voyais, je le sentais, je ne pouvais en douter; mais je voyais que c'était malgré elle. Je l'en aimais, je l'en respectais davantage... Si j'avais su auparavant être aimé, comme je le savais depuis mon attentat, jamais il n'aurait été commis; on n'emploie pas la violence avec ce que l'on aime et dont on est aimé; l'on a bien

d'autres moyens!... Mes remords croissaient à chaque instant, parce qu'à chaque instant j'étais plus convaincu que j'étais chéri... comme on l'est de toute femme honnête, dans qui l'on a ouvert la route de l'amour auparavant fermée. C'est ainsi que, dans les temps hérciques, les Briséïs, les Clytemnestre, les Hélène, aimaient les Héros qui les avaient violentées... Ma violence avait été l'effet du désir : mes remords étaient l'effet de la tendresse inexprimable que venaient de m'inspirer la vertu douce et céleste, la pure amitié, l'incompréhensible attachement de la vertueuse Colette... Ha! j'étais encore honnête!..... Infortuné! plus j'ai vécu et plus j'ai perdu de mon innocence, de ma bonté natives... J'étais sorti bon des mains de la Nature et de mon père; j'avais été formé bon dans le flanc de ma digne et bonne mère; je sortis de ma source et je me corrompis, tel que le ruisseau qui lave les ordures et les immondices des rues!... Lorsque Colette eut fini, je l'arrangeai moi-même; je l'avais fait vingt fois sans qu'elle y prît garde. Elle me dit : — « Allez, allez. » — Ma vue vous fait-elle de la peine? — Non! » non!... Allez, allez, je vous en prie. — Je sors, » mais je vais vous envoyer Toinette. — Non! per- » sonne! Dites que je repose. » Je m'éloignai doucement, l'oreille attentive. Lorsque je fus dans l'escalier, j'ouïs ces mots distinctement : « *J'ai » peine à retenir l'élan de mon cœur!... O cruel jeune » homme!* »

Je descendis, sans me faire entendre, et je dis en

rentrant dans la salle : — « Elle s'endort. — A-t-elle
» pris? » me demanda-t-on. — « Oui, mais elle ne
» veut personne. — Bon... Toinette? avant de
» vous coucher, vous irez voir comment se trouve
» votre maîtresse ». Toinette, guidée par sa propre inquiétude et par la mienne, ne manqua pas de monter, mais sans bruit. Je l'attendis, caché dans la cuisine, avec une impatience brûlante.

Elle revint au bout de très peu de temps.

— « Madame dort, » me dit-elle; « mais elle
» rêve; elle parle haut. Je n'ai pas fait de bruit; je
» suis redescendue. — Ma chère Toinette! vous
» savez comme je m'intéresse à sa santé : ne
» serait-ce pas la fièvre, le délire? — Je ne crois
» pas; elle dort. — Permettez que je m'en assure?
» Mais que personne ne le sache!... Conduisez-moi,
» pour répondre, si M. Parangon s'éveille. — Lui?
» on emporterait la maison.. — En ce cas, j'y vais
» seul. Si elle dort, je suis ici dans un instant; si
» elle est en délire, je resterai un peu plus, et je
» viendrai vous dire ce qu'il faudra faire. » Toinette me promit le secret; et j'y pouvais compter; j'avais le bonheur d'être aimé de la chambrière autant que de la maîtresse... Je montai doucement, et je parvins auprès du lit. Colette ne dormait pas; la nature, affaissée par le développement tardif d'une faculté nouvelle, était chez elle dans une sorte d'anéantissement; elle délirait :

— « *Oui, je t'aime... Que me veux-tu? Toinette?... Non! ne me l'envoie pas. Que tu sois le dernier à qui*

j'aurai parlé ce soir... Que je m'endorme... en parlant... avec toi... Tu m'as offensée... ha! offensée cruellement!... Tu m'as appris que j'étais coupable, en t'aimant... Mais... je te pardonne... va, je te pardonne... Ha! je t'aime... Tu m'aimes? Je t'aime aussi... Sans expérience, je n'ai pas su me défendre... mais je n'ai pas consenti... Non, je n'ai pas consenti... Celle que tu aimes... que seul tu as rendue femme... sera toujours digne d'être aimée, estimée... honorée... Jamais elle ne perdra... volontairement la vertu... Tu ne pourrais plus l'aimer... Mon esclave, toi?... ha! tu seras mon ami... mon tendre ami... Je n'aurai plus de consolation... que par toi... oui, par toi seul... C'est par toi seul que je me consolerai... Je ne veux plus te nommer... Non, je ne prononcerai plus ton nom... Je ne te nommerai plus... Je n'ai plus de nom pour toi... Celui que tu portais restera dans mon cœur;... il y restera, ce nom chéri... et... ne passera plus mes lèvres... Je te pardonne... puisque je te donne... ce baiser...» A ce mot, je m'élevai jusqu'à elle (je n'en fus pas le maître), et ma bouche se colla sur ses lèvres, qui pressèrent vivement les miennes. Ce mouvement la ranima sans doute à demi; elle cessa de parler, et se retourna... Convaincu par là qu'elle allait dormir réellement; craignant d'inquiéter Toinette, et qu'elle ne montât, je retournai la trouver. — « Elle dort, » lui dis-je; « mais elle est dans une si grande agita-» tion, qu'il m'a fallu quelque temps pour m'en assurer. — « Ha! tant mieux, si elle dort, » dit la bonne Toinette; « ce serait ma mère que je n'aurais pas

» autant d'inquiétude!... Elle m'est si bonne! » Nous nous entretînmes quelque temps de sa bonté. J'allais me retirer, lorsque la sonnette se fit entendre. Je frissonnai. Toinette courut auprès de sa maîtresse; j'osai la suivre timidement. Colette était entièrement éveillée, ce qui fit que je me présentai. Elle me sourit, à cause de Toinette, en disant : — « Vous êtes encore debout? — Oui, Madame; Toi-» nette était venue auprès de vous; elle vous avait » trouvé agitée, mais endormie; j'attendais qu'elle » vous eût revue encore une fois, pour me retirer » plus tranquille. — Oui; je rêvais... mais bien » vivement!... » Et ses yeux se fixèrent sur moi. Je l'entendais mieux qu'elle ne le pensait; je fus pénétré de ce regard!... Toinette lui proposa un peu de confitures, avec un doigt de vin d'Espagne. J'insistai vivement, elle fut obligée de nous céder. Mais elle ne put manger que deux bouchées, et me donna le reste, que je serrai précieusement. Tandis que Toinette l'arrangeait et préparait un bain, je m'emparai des souliers mignons qui avaient contribué à ma frénésie. Nous sortîmes; car elle ne voulut pas que sa jeune chambrière la vît mettre au bain, malgré les vives prières de cette excellente fille; j'en compris la raison, et j'emmenai Toinette. Elle nous dit à tous deux : — « Allez, mes enfants; » je suis bien sensible à la manière dont vous » m'aimez! J'ai toujours désiré d'être aimée, et » puisque je le suis... il ne faut pas me plaindre... » de mon sort... Allez vous reposer... Toinette,

» viens... » Elle l'embrassa (ce qui peut-être n'était jamais arrivé), et lui dit un mot tout bas. La sensible Toinette était si émue, si touchée, que je fus obligée de la soutenir. Je baisai la main de la malade, qui me dit : — « Plaignez-vous d'être homme ! » je vous traiterais comme elle. » Nous partîmes. J'entraînai Toinette... Cette fille avait la plus belle âme, après sa maîtresse, dans un corps charmant; elle était presque aussi belle que Colette elle-même.

Remonté dans mon cabinet à coucher, je mangeai respectueusement les restes de confitures que Colette avait mordues en deux endroits. J'observai ensuite ce qui se passait. Toinette retourna auprès de sa maîtresse, sans doute pour l'aider à sortir du bain; car je l'entendis jeter l'eau; puis elle vint se coucher... Je serrai ensuite dans ma cassette la jolie chaussure de Colette, dont je m'étais emparé, après l'avoir enveloppée de plusieurs doubles de papier blanc et bleu. Je l'ai toujours conservée, et je veux qu'on la mette dans mon tombeau. Elle a cependant reçu, depuis, une seule fois, un autre pied : c'est celui de Zéphire. Mais il ne l'a pas profanée; il a plutôt renouvelé sa consécration, qui est double aujourd'hui : il a porté deux chefs-d'œuvre !

Elle est donc finie, cette terrible journée du 26 Mars ! elle est finie ! elle roule dans le fleuve immense des temps... mais je la vois... je la vois encore... O souvenir ! faculté divine, qui fais ressembler l'homme à Dieu même, que tu me la retraces vivement, au bout de quarante années !

[Jeudi 3 Avril 1794, à ma casse]. Elle m'est présente!..., je vois Colette..., Colette, l'âme de ma vie !...

Le lendemain, en m'éveillant, ma première pensée fut à Colette. Je sautai du lit; il était l'heure de se lever. J'avais dormi! j'en fus dans l'étonnement!... Je m'habillai; je me hâtai de descendre. Toinette dormait encore; je l'éveillai. Mais ne pouvant commander à mon inquiétude, j'entrai dans la salle. M. Parangon, éveillé contre mon attente, demanda : — « Qui est-ce? — Je viens d'éveiller Toinette, » lui dis-je..., « la santé de Madame m'inquiète. — » Ha! vous avez bien fait! Montez-y... » Je pris l'escalier, le cœur palpitant, marchant sur la pointe du pied. J'entrai, en retenant mon haleine : — « Est-ce vous, Toinette? — C'est moi, Madame — » Ha! » Il y eut comme un peu de frayeur dans ce mot. — « Votre santé nous inquiète, » repris-je; « et M. Parangon, à qui j'ai dit que je venais d'é- » veiller Toinette, m'a fait signe de monter... » Je m'approchai, après cette préparation, et j'entrouvris le rideau. Madame Parangon (comme toutes les femmes qui ont de beaux yeux) était peut-être plus belle, coiffée de nuit, qu'avec la plus élégante parure. Je tressaillis! Elle me tendit une main, que je pressai de mes lèvres. — « Je suis mieux, » me dit-elle; allez, et envoyez-moi Toinette. » Je sortais. « Écoutez, » reprit-elle, d'un ton plein de douceur : « Songez à me conserver un ami vertueux, dont » jamais je ne doive rougir... Me le promettez-

» vous? » Je tombai à genoux; je levai les deux mains au ciel, puis je les croisai sur ma poitrine. — « A ma douceur envers vous, » reprit-elle, « un » autre me jugerait mal : vous me jugez bien, j'en » suis sûre? — Oui! oui! — Allez, mon ami!... » Appelez-moi *Mon amie*, et partez. — *Ma divine* » *amie!* — Dites simplement : *Adieu, mon amie!* — » *A... tantôt, mon amie!* — Oui, *à tantôt*... — » Ajoutez le mot chéri de mon cœur? — *A tantôt,* » *mon ami*... » Je m'élançai hors de l'appartement. Je trouvai la jeune chambrière habillée. Je lui dis : — « Ma chère Toinette, M. Parangon m'a dit de » monter... Elle va mieux : mais, ne négligez rien. » — Ho! je vous en réponds. — L'intérêt que je » prends à elle ne doit pas vous paraître... extraor- » dinaire? — Non! non!... Ne sais-je pas que vous » devez être son beau-frère? — Qui vous l'a dit? » — Ho! je l'ai entendu... Mais soyez sûr de ma » discrétion! — J'y compte, ma chère Toinette. — » Je vous l'ai déjà dit hier, et vous n'avez pas du » tout paru étonné? — C'est qu'hier, je ne vous » ai pas bien comprise... »

Au fond, je ne fus pas fâché que Toinette fût instruite : cette jeune fille était à portée de découvrir mille choses, que la connaissance des anciens projets de Madame Parangon rendrait innocentes à ses yeux. Je me promis d'en instruire Colette, en lui faisant entrevoir l'usage que nous pouvions tirer de ce moyen, pour prévenir les interprétations malignes. Ce fut dans ces idées, que j'allai me

mettre au travail. J'y fus concentré, silencieux, comme dans mes plus violents chagrins : quand on me parlait, je m'efforçais de répondre, de sourire; mais je retombais aussitôt. Bourgoin, dont le caractère était excellent, me dit, en revenant du déjeuner : — « Vous êtes bien affecté!... Madame va » bien... Cependant je vous approuve dans votre » sensibilité : vous avez en elle une si bonne et si » digne amie! — Je le crois, » répondis-je vivement; « et jamais je ne fus ingrat. — Et l'on ne » saurait croire combien cela vous fait aimer! » M. d'Arras, par exemple, prêche vos louanges » partout!... Je vous dirai que nous allons avoir un » nouvel apprenti : ce ne sera pas un polisson, » comme Bardet, mais un ami pour vous; c'est un » camarade de mon cousin *Lalande* le chirurgien, » qui a épousé ma cousine Bourgoin l'aînée. Il se » nomme *Loiseau;* c'est un garçon instruit, qui a » déjà fait deux éducations : celle des jeunes d'An» geliers, fils d'un gentilhomme de Puisaye; et » celle des fils d'un président. Vous serez bien » ensemble... » Cette nouvelle me fit plaisir; mais comme je ne connaissais pas le trésor qu'elle m'annonçait, j'en attendis l'événement sans impatience.

A midi, je descendis pour dîner. Je trouvai Madame Parangon dans la salle. Elle était coiffée en bonnet rond, avec un large ruban bleu et rose tendre; elle était pâle; mais je ne crois pas que jamais elle eût été aussi intéressante!... Je la saluai

respectueusement. Me voyant seul un instant auprès d'elle, sans pouvoir être entendu de personne, je lui dis : — « *Mon amie* est si touchante, que je » sens mon cœur s'ouvrir, pour recevoir sa chère » image ! » Elle ne me répondit rien ; mais elle me fit signe de lui avancer un siège. C'était en quelque sorte mon droit, depuis longtemps, que d'avancer son siège : jusque-là qu'un jour un convive se l'étant arrogé, M. Parangon le recula, en disant : — « A » chacun son office ! » et je le plaçai, comme j'avais coutume... C'est que Madame Parangon, lorsque je n'avais pas avancé son siège, n'était pas à son aise ; il l'était trop ou pas assez : moi, j'avais le coup d'œil juste ; faculté qui m'eût rendu le premier tireur de l'Europe, si j'avais aimé la chasse, et qui cent fois m'a sauvé la vie dans les rues de Paris, lorsque mon impatience naturelle me faisait braver les carrosses ; je les juge dans leur course rapide, et m'élançant aussi juste que le *Sauteur du tonneau* chez le funambule *Nicolet,* je passe lestement entre les essieux prêts à se joindre : les fiacres seuls sont dangereux pour moi, parce que leur allure est incertaine et lente... Colette mangea peu. J'affectais de l'appétit et de la gaîté ; mais je ne pouvais avaler ; mon cœur était si gros, qu'il remplissait tout. Au sortir de table, on se dispersa, et je revins de la porte coupée, où j'avais été. — « Nous causerons » ce soir, » me dit-elle, « et... tous les autres » soirs ;... à moins que je ne sois obligée de sortir. » Je pouvais être vu ; je ne répondis que par une

inclination. Je fus aussi pensif, aussi concentré au travail, que le matin. Bourgoin me dit en riant : — « Il y a quelque chose... Vous avez eu quelque » chagrin secret, et Madame Parangon le partage... » Mais je ne vous le demande pas. — J'ai quelques » inquiétudes, » répondis-je, « sur la santé de ma » mère » (ce qui était vrai) : « si je la perdais, ce » serait un grand malheur !... » Le prote se tut.

A huit heures je vins souper. Comme on se mettait à table, arriva le frère aîné de Madame Parangon. Je compris que je n'aurais pas mon cher entretien... Les larmes m'en vinrent presque aux yeux, et elles auraient coulé, si je ne les eusse retenues. Colette me regarda. Je baissai la vue : une larme s'échappa... Je quittai la table, sans affectation ; je rentrai dans la cour, et je sortis par la porte de la tremperie. Je me trouvai enfin livré à moi-même, à mon trouble, et à ma douleur...

— « *A sa douleur ?* » dira quelqu'un. Honnête Lecteur, qui en es à ce passage, c'est à toi que je m'adresse. Tu sais que le crime et la vertu ne sont pas de vains mots : j'avais commis un crime ; je l'avais commis sur une femme adorée, respectée, autant que chérie de ma famille ; sur une femme, ma protectrice, ma bienfaitrice, celle qui devait me donner une épouse, un état, me faire un sort enfin ! C'était une seconde mère pour moi. Si les gens sans mœurs de la capitale, qui, d'après tout ce que j'ai dit, regardent Madame Parangon comme une femme très contente de mon audace, veulent croire

que ma douleur était déplacée, cette opinion est digne d'eux; ils n'ont aucune idée de morale, ni de convenance. Mais moi, qui en avais alors; qui savais, et qui suis sûr encore que Madame Parangon, malgré son amour, aimait cependant plus la vertu que moi, j'avais de la douleur, une douleur vive, amère, de repentir, de remords de l'avoir outragée... Je te le proteste ici, honnête Lecteur, la douceur de Colette était un effet de la sublimité de sa vertu (et tu en auras la preuve par sa conduite future); je proteste que sa douceur, ses charmes admirés à midi, sa réponse consolante, son amour enfin, dont j'étais sûr, autant qu'homme peut l'être, ne diminuèrent ni ma douleur, ni mon repentir, ni mes remords, qui en devinrent plus violents!... Loin d'aller m'applaudir de mon triomphe sur mon île, comme je me l'étais autrefois promis, je sentis un regret déchirant d'avoir profané ma bienfaitrice, par un acte qui dénaturait l'essence de nos rapports et en détruisait l'innocence... Et ce n'était pas le regret de manquer la main de Mlle Fanchette: je ne l'aimais pas encore; elle n'avait pas séjourné à la maison. D'ailleurs, je n'envisageais pas comme absolue la renonciation que j'avais faite (et j'avais raison, puisque Madame Parangon reviendra, un peu tard, il est vrai, à ses premières idées): ce fut mon crime seul, comme offense faite à ma Divinité protectrice, qui causa mes cris, mes sanglots, mon évanouissement, et qui m'eût causé la mort, sans le secours de deux jeunes gens...

En cessant de voir Madame Parangon, je retombai au fond de mon cœur coupable, et tous mes motifs de consolation se dissipèrent. La vue de ma Déesse, le travail, la présence de mes confrères, l'accablement du sommeil, qui avait succédé à la plus intéressante des découvertes, m'avaient éloigné de moi-même : seul, dans une obscurité profonde, je me retrouvai, et je me vis avec horreur !... Je m'avançai, sans savoir où j'allais. Je pris la rue *Saint-Simon*, je tournai par-dessus la promenade du rempart en dehors de la porte *de Paris*. Là, je levai les yeux au ciel; je vis briller les étoiles; je crus que chacune était un œil de la Divinité : un sentiment profond de terreur s'empara de mon âme. Je me rappelai mon attentat, après ma terreur commencée, et il lui servit de base. Je fus d'abord concentré : je marchais à pas lents, le cœur serré; je poussai un cri, explosion terrible de mes réflexions douloureuses : — « Ha! j'ai commis le plus affreux des forfaits! et je » ne saurais plus me dire, que je ne crains pas les » lois vengeresses des crimes!... Les lois allument » un bûcher, pour le crime que j'ai commis! Juste » Dieu! vous l'avez vu, et ne l'avez pas puni!... » Je ne saurais exprimer la terreur qui s'empara de mes sens! Je me représentai un bourreau, mon supplice apprêté... Mon imagination, toujours si vive, redoubla de force et d'énergie. Je frémis ; je tombai sur mes genoux... Je ne pouvais me relever. Je ne craignais pas les hommes; ils ignoraient mon crime; mais je voyais un Dieu vengeur : je le voyais,

juge sévère, me citer par un geste, par un *st!* terrible, effrayant! Je poussai un cri douloureux!... Je me relevai. Plein d'effroi, je me mis à courir, comme un homme poursuivi : je passai la porte d'*Égléný*, celle *du Temple,* et je parvins à celle *de Champinot :* j'étais à nage : — « Pardonnez-moi, grand Dieu! » m'écriai-je, « j'ai violé la loi de la nature : elle ne » permet pas qu'on arrache les faveurs... de la » femme... qui doit être libre de refuser... Je suis » donc coupable contre les lois éternelles! » dis-je avec un accablement profond... En ce moment, il me sembla qu'on me mettait la main sur le cou... Je frissonnai... Mes genoux défaillirent, je tombai... (J'étais alors vis-à-vis les *Bénédictines* de *Saint-Julien*). Je m'évanouis de douleur, d'angoisse et de frayeur... Je restai quelque temps dans cet état. Deux jeunes gens, qui se promenaient sur le rempart, avec leurs sœurs, leurs maîtresses, et quelques connaissances, avaient entendu ma voix, ou plutôt mes mugissements : ils laissèrent les jeunes personnes, descendirent, et vinrent sur la promenade. Ils trouvèrent un homme étendu à terre, privé de sentiment. Leurs secours rappelèrent mes esprits; je reconnus Dhall, et Baras-Dallis. — « Qu'as-tu? » me dirent-ils; « quelqu'un t'a-t-il maltraité! Courons à la ven» geance! — Non! non! » leur dis-je; « c'est une » perte que j'ai faite, qui me désole. — Une perte? » tu es donc bien sensible à l'intérêt? » dit Baras-Dallis. — « Oui, oui. — Ha! c'est une maîtresse! » s'écria Dhall; « Nicolas a trop d'âme pour regret-

» ter de l'argent par des cris. — Il est vrai, » dit Baras-Dallis; « mais c'est vieux!... C'était une jolie » fille, ma foi! les accords étaient faits; c'était » Madelon Baron. — Madelon Baron! » s'écria Dhall (1); « il n'a pas tort de la regretter... Ha! » mon ami! pleure-la : car les larmes données à » une jolie fille morte, honorent le cœur d'un » jeune homme, et la vertu de la fille. Tu l'aimais » bien; elle t'aimait bien : ça reprend comme ça au » bout de six mois, un an, et on se désole comme » le premier jour!... Ha! je sais ce que c'est!... » Est-ce que ça ne m'est pas arrivé, à moi, pour » Mademoiselle Douy l'aînée?... Tu sais bien, » Dallis, que nous étions promis?... C'était la plus » jolie fille de la ville, et du pays... Tiens, je ne » saurais me tenir d'en pleurer!... La voilà qu'elle » va faire un baptême, pour sa tante, qui est sage-» femme : un maudit faraud de boucher avait un » fusil pour tirer par honneur; le chignon de » m'am'selle Douy était superbe : — « I'faut que je » brûle le joli chignon de c'te b.....sse-là! » (a) dit

---

(1) Dhall était un des plus jolis garçons de la ville; il ressemblait beaucoup à Laloge. Ses sœurs étaient deux charmantes filles, dont l'aînée avait dix-sept ans, était extrêmement réservée, et ne paraissait jamais aux salles de danse; sa beauté était du genre de celle de Mlle Laloge; elle était blonde et délicate. La cadette avait cinq ans de moins. Elles font chacune un rôle dans la *nouvelle* intitulée LA MAIRESSE, CCXXXIIme CONTEMPORAINE, XXXVIIme vol. Mlle Dhall l'aînée est la première des *assesseuses*.

(a) De c'te bougresse-là *(N. de l'Éd.)*.

» le brutal de boucher... Il tire. Il y avait malheureu-
» sement un clou dans son fusil, et il lui fait sauter
» la cervelle... C'est là un malheur, pour un amou-
» reux!... Le boucher s'est enfui. Mais ma pauvre
» maîtresse est morte... Hum! si je l'avais tenu!...
» Il m'prend quelquefois des rages... et puis quel-
» quefois des désespoirs... tout comme ceux de
» Nicolas, que voilà... » En faisant ce récit, les deux jeunes gens m'emmenaient par-dessous les bras. Ils voulurent me faire prendre un peu d'eau de vie; mais j'ai toujours abhorré cette liqueur! Je demandai à respirer du vinaigre: ce qui me fit revenir un peu. Ils me ramenèrent à la maison. Je rentrai pâle, défait. Madame Parangon était encore avec son frère; je la vis pâlir, lorsque les deux jeunes gens me rentrèrent; car ils me conduisirent jusqu'à la cuisine. Je saluai, en tâchant de marcher seul et de sourire; mais mon air défait était trop apparent. Madame Parangon me laissa passer; puis elle sonna Toinette, et lui parla de moi. Cette jeune fille vint me recevoir des mains de mes conducteurs, qu'elle remercia; je n'y songeais pas. — « Vous êtes malade? » me dit-elle. — « Oui, un
» peu. — Vous n'avez pas mangé? — Je n'avais pas
» faim. — Mettez-vous dans mon lit : je vous
» veillerai... Mon cher maître! vous étiez si gai,
» hier? — Ha Toinette! le rire couvre quelquefois
» le deuil et les pleurs! — Vous m'effrayez! —
» Aidez-moi seulement à monter, chère fille; il ne
» serait pas décent que je restasse ici. — Non, non;

» restez, mon cher maître! restez! je vous en » prie!... Ha! vous me faites sentir qu'il est quelque » chose, que je crains plus que les discours! c'est » le mal qui pourrait vous arriver : je le rachèterais » aux dépens... de ma vie..., de... mon honneur, » s'il le fallait. » Je me levai, et sentant que je pouvais me soutenir, je lui demandai un verre de vin, dont je ne buvais presque jamais. Elle me le donna, avec beaucoup de sucre. J'en bus un grand verre pur, et je montai, soutenu par Toinette... Cette jeune fille m'aida, comme une bonne sœur, à me mettre au lit. Lorsque j'y fus, elle redescendit auprès de sa maîtresse. Mais bientôt elle revint, avec des cordiaux, qu'elle me força de prendre. Elle resta au chevet de mon lit, jusqu'à ce que le sommeil eut clos ma paupière... Je ne dois jamais oublier ses soins obligeants : Colette en était la source, mais Toinette me les rendait par inclination... Excellente fille! jolie Toinette! ton âme pure était la candeur même! Avec les sens les plus inflammables, tu étais sage!... Tu étais belle, grande et forte; tu jouissais d'une santé florissante; tu étais pauvre, et tu refusas plus d'une fois un haut prix mis à tes faveurs!... O jolie Toinette! si Colette est l'honneur de toute sa province, tu es l'honneur de Toury : ce hameau doit être glorieux de t'avoir vue naître! Tu réunissais la beauté, la bonté, la candeur, l'innocence, la naïveté, la pudeur, la probité, l'économie, le goût du travail, la promptitude, la propreté, la sagesse et la générosité!... O bonne et

jolie fille! tu es bien plus à mes yeux, qu'une duchesse, qu'une souveraine, qui manquerait d'une seule de tes vertus! Que ton nom honoré aille à jamais à côté de celui de Colette!...

Le matin, à mon réveil, je vis Toinette, qui l'attendait. Elle me fit prendre un bouillon : — « Re-
» posez-vous; Madame me l'a dit... Madame m'a
» chargée de lui rendre compte de votre santé, à
» toutes les heures; n'ayez pas peur que j'oublie
» une commission qui me fait plaisir! — Dites à
» Madame Parangon, que je suis confus de ses
» bontés... Et je vous remercie des vôtres, ma
» chère Toinon... — Ne me remerciez pas. Je suis
» fâchée que vous soyez malade, bien fâchée! mais
» si vous saviez combien j'aimerai à vous soigner! »
... Je m'attendris, au souvenir du ton pénétré de cette bonne fille!... Ho! que j'ai connu, parmi mes semblables, des êtres bons, obligeants, aimables! Mon cher Loiseau, le plus vertueux, le plus tendre des amis; Boudard, Renaud, ô chers camarades, que j'ai tant nommés dans mes ouvrages!... O femmes que j'ai adorées, et dont j'ai éte aimé! que je vous ai trouvé de bonté, d'amabilité, de vertus!... Et moi-même, ô mon Ami-Lecteur! j'ai été bon, obligeant, aimable, et je ne le suis plus! Les hommes m'ont rendu méchant, haineux, indignataire, comme un autre *Timon!*

Dès que Toinette fut partie, me sentant fortifié, je me levai, pour aller au travail. La compagnie des ouvriers, et les récits plaisants de leurs parties de la

veille, que je ne pouvais m'empêcher d'entendre, me firent plus de bien que le lit. Au bout d'une demi-heure, je vis tout le monde tourner la tête vers la porte : c'était Toinette qui l'entr'ouvrait. Elle avait été à mon cabinet, et l'ayant trouvé vide, elle venait voir si j'étais à ma place. Elle n'osait presque entrer, à cause des propos grossièrement admiratifs des ouvriers; cependant, m'ayant aperçu, elle vint à moi très vivement. Elle entra jusqu'au fond de mon rang, et me dit à l'oreille : — « Voilà donc » comme vous répondez aux bontés qu'on a pour » vous? Allez, vous êtes un méchant! — Je vais » mieux, ma chère fille; dites à votre maîtresse que » je ne fais rien que je ne le puisse... Ajoutez » encore, que sa bonté m'ayant rendu la vie, j'en » profite pour son service... Allez, ma fille; si » jamais vous êtes aussi heureuse que je le désire, » vous le serez parfaitement! — Je m'en vais donc. » Mais descendez à déjeuner. Je le veux : car je ne » sais comment dire cela, moi? — Je vous obéirai; » car ce que vous dites est bien dit. » Elle s'en alla contente. Je descendis presque aussitôt, et je trouvai un déjeuner de malade qu'on veut bien mitonner. J'eus l'honneur de saluer Madame Parangon, qui me voyant un meilleur visage, me sourit agréablement : mais elle ne me parla pas, à cause du monde. D'ailleurs je déjeunais à la cuisine, sous les yeux de ma jolie garde-malade.

Je vis Madame Parangon à dîner, parce que je voulus aller à table comme tout le monde. L'intérêt

qu'elle prenait à moi perçait dans ses regards : sa vue, le son de sa voix, que j'entendais, ramenèrent le calme dans mon âme. Son frère s'en retourna, en sortant de table; je fus presque gai dans l'après-dînée. Prévoyais-je la scène qui devait m'arriver, et que je vais retracer, avec tous ses détails?

Le soir, à souper, elle dit, devant tout le monde : — « Je voudrais sortir ce soir, pour aller prendre » l'air; il me paraît qu'il fait doux? — Nous voilà, » dit son mari en riant, « choisissez (1)..... J'ai pour- » tant affaire! mais vous aurez la préférence. — » Non, je ne veux pas vous déranger. » Elle regarda Bourgoin, qui lui dit d'un air empressé : — « Ma- » dame! mon bras est à votre service. — Votre » cousine a besoin de vous ce soir; elle m'a prié » de vous en avertir. — Madame, » dit Bardet, « je » m'offrirais, si j'étais un cavalier digne de vous. — » Mon cher Bardet, vous n'êtes pas assez respec-

---

(1) Il ne faut pas croire que cet homme était sans bonnes qualités : il détestait surtout la médisance. Un soir, qu'il avait à sa table ses cousines *Godard* les marchandes de fer, *Debierne*, et Manon Gauthier, Manon Bourgoin, Madame Corhaux, etc., ces dames médisaient. M. Parangon, impatienté, mais n'osant les faire taire, se leva. — « Où allez- » vous? — Prendre l'air, Mesdames; je reviendrai, quand » vous aurez *dépecé.* » Manon Bourgoin, qui était au fait mieux que personne, dit aux autres : — « Allons, déchirons » vite ceux que nous avons à déchirer, et rappelons-le. — » C'est donc là ce qu'il veut dire?... Allons, allons, nous » parlerons d'autre chose. » On le rappela. — « Est-ce fait? » — Hé oui! On ne vous croyait pas si Chrétien. — Moi? » je suis homme. »

» table... Vous, » me dit-elle, « vous êtes malade? » — Je ne le suis plus, Madame. — J'allais vous » conseiller de le prendre, » dit M. Parangon; « aussi bien, quand vous êtes à parler de votre cher » pays, c'est un plaisir!... Allons, vous allez vous » en donner à cœur-joie, pendant deux heures! » ... Comme la vie est une perpétuelle alternative de bien et de mal! Ce moment fut un des plus heureux de la mienne; à pareille heure, la veille, je m'évanouissais de douleur.

Lorsque tout le monde fut parti, Madame Parangon mit son mantelet, ses gants. J'étais debout, immobile. — « Nous sortons, » me dit-elle. Je lui présentai le bras, en dehors, au moment où Toinette refermait la porte, en disant : — « Madame, » le temps est superbe! — Oui, les étoiles brillent » d'un éclat... — Par où faut-il prendre, Madame? » — Par où vous prîtes hier. — Hier? — Oui. — » Par ici, Madame. » Nous marchâmes en silence; je prenais jusqu'au même côté de la rue. Nous sortîmes par la Porte de Paris, sans nous être dit un mot. Vis-à-vis l'endroit où j'avais jeté les yeux au ciel, je lui pris la main, et je la pressai... — « Vous » êtes ému? » Je m'arrêtai : — « Hier, ici... ha!... » j'éprouvai un sentiment horrible!... Tous ces » astres » pensai-je, « sont les yeux de la Divinité » ouverts sur moi!... » J'avançai, sans rien ajouter, et sans qu'elle me répondît. A l'endroit où j'étais tombé pour la première fois sur mes genoux, je lui dis : — « Je suis ici tombé sur mes genoux. —

» Tombé ? — De douleur et de remords... J'ai » offensé, cruellement!... celle que j'adore, que je » révère!... J'ai souillé un corps, temple de la » vertu... J'ai fait une tache à sa vie... C'est un » crime, dont je ne me consolerai jamais!... Quelle » frénésie s'était donc emparée de moi?... » Nous continuâmes à marcher. Je lui tenais la main appuyée sur mon bras; et elle me la laissait. — « Ici, » lui dis-je enfin, « je suis tombé!... Je me » suis évanoui!... Dhall et Baras-Dallis m'ont » trouvé; ils m'ont relevé, reconduit... — Baras- » Dallis, » me dit-elle, « est cousin de M. Paran- » gon; il est venu tantôt s'informer de vous. J'étais » seule; il m'a raconté ce qu'il savait, et vous » venez, en peu de mots, de me dire ce qu'il » ignore... Vous voyez ma confiance dans un » homme... Comme je serais taxée d'imprudence, » si l'on savait la moitié!... Mais je suis également » sûre de vous et de moi... Je voulais, hier soir, » avoir un entretien avec vous, pour vous faire des » remontrances... bien fortes!... Elles sont inu- » tiles!... elles seraient nuisibles : votre conscience » vous a traité plus rudement que je n'aurais fait! » ... Vous ne me connaissez pas encore, mon ami, » ajouta-t-elle, après un silence; « vous ne vous con- » naissez pas vous-même; vous ne connaissez pas » le monde. Un jour vous me connaîtrez mieux. Il » sera trop tard pour moi : puisse-t-il n'être pas » trop tard pour vous!... Et quand vous me con- » naîtrez, au lieu du désespoir où je vous vois, vous

» me pleurerez tendrement; vous me regretterez,
» et vous direz : — Ho! que je fus coupable! et
» qu'elle fut généreuse!...

» La démarche que je fais aujourd'hui, n'a pour
» but que vous-même. Vous êtes jeune; vous pro-
» mettez : je veux vous conserver à mon pays, à
» vos honnêtes parents. Estimez-vous vous-même;
» ne vous abandonnez pas vous-même; c'est le seul
» sentiment qui soit dangereux pour vous!... Si une
» fois vous en veniez à vous mépriser, d'après
» quelques actions dignes de mépris ou d'indigna-
» tion, vous seriez perdu!... Vous avez une âme
» difficile à gouverner, parce que vous avez les
» organes faibles et sensibles à l'excès! la barque est
» à tout moment sur le point de faire naufrage; et
» je tremble qu'elle ne le fasse, avant le temps! Je
» crains pour vous tous les crimes... jusqu'au sui-
» cide; votre vie ne tient à rien, et celui qui la
» menace le plus, votre plus dangereux assassin,
» c'est vous-même. Craignez un sort aussi funeste,
» qui déshonore la plus belle vie, loin de faire
» excuser la vie criminelle, dont un suicidé sort en
» lâche qui n'a plus de ressource pour se relever,
» ou pour se repentir!... J'ai acquis le malheureux
» droit de vous parler avec franchise!... »

— « Lyre d'Orphée! « m'écriai-je, » parlez! vous
» suspendez les tourments de Sisyphe et de Tantale!
» — O jeune homme! » reprit-elle, avec une sorte
de ton prophétique, « que tu souffriras, dans le
» cours de ta vie... si elle est longue!... Tu connais

» la vertu, et tu l'aimes, et tu la préfères... et tu
» l'adores : mais tes passions t'emportent; tu ne
» peux les surmonter! Tremble, en aimant la vertu,
» d'être accablé du mépris qu'on doit aux vils scélé-
» rats!... Ton âme est droite, mais faible; et à
» chaque faiblesse, elle éprouvera le remords déchi-
» rant... Infortuné! en ce moment, c'est la compas-
» sion qui fait couler mes larmes!... Peut-être péri-
» ras-tu au fond d'un cachot, également épouvanté
» par l'horreur du supplice, et déchiré par tes
» remords! Tu ne seras jamais un scélérat; mais peut-
» être auras-tu le sort des scélérats... Non que je
» redoute pour toi l'échafaud... ha! tu ne l'attendrais
» pas! ton âme indignée abandonnerait ton corps,
» avant qu'on l'y forcât... Grand Dieu! détournez ce
» malheur, au prix de ma vie, s'il faut la donner!....
» Si tu n'as pas un sort aussi funeste, tu n'en seras
» guère moins malheureux!... Chaque jour, tes
» indomptables passions te feront commettre des
» imprudences; et la peine, l'inquiétude, le remords
» les suivront : ta vie ne sera qu'un cercle de chutes
» et de repentirs! tu seras à une torture continuelle...
» Ha! je ne demande pas de vivre, si je ne puis
» détourner tes malheurs; je sens que je serais plus
» infortunée que toi... »

Je suffoquais de sanglots; je me jetai à ses genoux :
— « Divinité terrible! » m'écriai-je, « arrête! tu
» me glaces et m'épouvantes! Le supplice que
» j'éprouve est au dessus de mes forces!... »

Elle ne dit plus rien : mais j'entendais ses san-

glots; je voyais ses larmes. Nous arrivâmes au pont. J'étais hors de moi vis-à-vis le pertuis, dont la chute bruyante retentissait dans le silence de la nuit. Je voulus quitter son bras : elle me retint; son âme devinait la mienne. — « Il faut noyer les monstres! » lui dis-je. — « Votre vie n'est pas à vous. — Je la » rends à Dieu. — Il ne vous la demande pas... Elle » est à vos parents... elle est... à moi... »

Ho! mon Ami-Lecteur! quel pouvoir eut ce mot!... Je te le dis, sans ce mot, ce jour était le dernier de mes jours. Le dessein de me précipiter se formait dans ma poitrine échauffée, et l'impulsion était déjà trop forte, pour que j'y résistasse; je voulais cesser d'être. Avec cette idée, qui me transportait, malgré ma douleur : *Elle est à moi!...* mon cœur s'attendrit... Mes larmes supendues, depuis que les siennes coulaient, s'échappèrent comme deux torrents... Je baisai sa main... — « O mon » cœur! mon pauvre cœur!... Ha! Colette! vous » ne savez pas... vous ne saurez jamais... — Je le » sais, » me dit-elle froidement; « et il faut vous » dire un mot de consolation. C'est qu'à présent » que je vous connais, j'aimerais mieux avoir à vous » conduire, qu'une âme froide... Mais je vous ai » connu deux jours trop tard!... Ha, mon ami, que » je trouve de différence entre vous et les brutes » que je vois tous les jours!... et... je le dis enfin... » elle est à votre avantage. »

Ce furent ses dernières paroles, en arrivant sur le port Saint-Nicolas, où il y avait beaucoup de monde.

Nous y trouvâmes des connaissances. Madame Parangon me quitta, pour causer avec les demoiselles Godard, ses parentes; et pour que je ne fusse pas seul, elle me donna une petite Parisienne, appelée Mlle *Fleury*, et sa compagne, une petite *Luce*, en me recommandant de ne pas les quitter. Nous rentrâmes peu de temps après, et nous remenâmes la petite Fleury et la jolie Luce chez Mme et Mlle de Bierne, leurs parentes, qui les avaient confiées aux demoiselles Godard. Je revins seul avec Madame Parangon environ deux cents pas, depuis les *Fontaines*, jusqu'à l'*Horloge*.

Elle me dit : — « N'oubliez pas notre entretien;
» n'en séparez pas les parties : le commencement
» n'en est pas plus important que le milieu, ni le
» milieu que la fin. Joignez-y le motif qui m'a fait
» parler... Ha! si vous le connaissiez tel qu'il est!
» — Je me souviendrai toute ma vie de cette
» soirée, » répondis-je, « et de ce que je vous dois.
» Mais ayez les yeux sur moi, je vous en con-
» jure!... Guidez-moi, femme adorée!... — Adorée?
» — Oui, adorée; c'est le mot. — Je ne le révoque
» pas en doute... Faut-il donc tenir du même...
» tout ce qui fait ma peine, et tout ce qui fait m... ! »

Elle s'arrêta. Nous approchions de la porte. Toinette y était. — « Est-on rentré? » lui dit Madame Parangon, de dix pas. — « Non, Madame. » A ce mot, je croyais qu'elle allait s'arrêter; au contraire, elle rentra vivement. — « Toinette? montons là-
» haut... Bonsoir, » me dit-elle; « je vous remercie

» de votre bras. » Elle monta. Je la regardais immobile. Elle était hors de ma vue, depuis longtemps, que j'étais encore debout, dans la même attitude.

Je n'avais pas songé à changer de situation, lorsque Toinette redescendit : — « Madame est » toute en larmes! » me confia-t-elle; « je ne sais » ce qu'elle a; car elle m'a dit qu'elle n'avait pas de » chagrin. Elle m'a renvoyée, de peur qu'on n'ar- » rive, sans qu'il y ait personne. — Respectons ses » secrets, ma chère Toinette : une femme comme » elle ne fait rien sans cause; et si elle ne la dit » pas, c'est qu'il ne nous est pas utile de la savoir... » Puisque vous restez, je vais me retirer... » J'étais prêt à laisser couler des pleurs; ce qui aurait paru singulier à Toinette! Ainsi, en sortant, je voulus faire le galant, et l'embrasser. Elle me tendit la joue. C'est, je crois, l'unique fois de ma vie que j'aie embrassé froidement une jolie fille... En ce moment, M. Parangon, entré sans bruit, ouvrit la porte de toile : — « Ne vous gênez pas, Monsieur! Le matois! » comme il embrasse les jeunes filles à la sourdine! » Je m'enfuis. Toinette, retenue par M. Parangon, se défendait. Je fus très fâché de mon action, qui cependant produisit un bien, en éloignant tous les soupçons. Heureusement que Bourgoin, Bardet et Tourangeot rentrèrent bruyamment presque aussitôt. M. Parangon laissa Toinette, qui fut ainsi délivrée. Je remontai tranquille. Ce fut alors que me rappelant ce qui venait de se passer avec Colette, je m'a-

tendris. Seul enfin, je jouissais de moi-même, et je me couchai profondément occupé des évènements de la journée (1).

Mon Lecteur, que pensez-vous de Colette?... Ha! prenez garde d'en penser légèrement, si vous ne voulez partager mes remords!... Vous l'avez peut-être déjà taxée d'imprudence, en la voyant aller seule avec moi, un troisième jour! Elle était plus éclairée que vous et moi! N'osez pas la juger!... Elle me connaissait, elle n'avait plus rien à craindre de moi, qu'après une corruption complète, qui était encore bien éloignée!... Voyez, comme tout en me disant qu'elle avait à me tenir un discours devenu inutile, elle me le tient cependant, quoique d'une manière un peu différente? Voyez quelle force elle a su donner à ses paroles?... Elle excite le désespoir; mais elle s'en aperçoit au seul battement de mes artères (car elle tient ma main pressée); et telle qu'une Déesse toute-puissante, elle sait le contenir; elle s'en rend maîtresse par un mot!... Cette femme... était la Vertu même; son désespoir de mon action allait... au delà de ce qu'on peut imaginer! mais elle le déguise; elle m'en fait le sacrifice... et tout cela ne sera pas douteux un jour. Vous serez forcé de dire comme moi : « Cette femme était une Divinité!... » Hélas! hélas! je l'ai perdue trop tôt, celle

---

(1) En achevant cette ÉPOQUE, lisez la Pièce composée sur l'évènement terrible que je viens de retracer; on la trouvera dans le DRAME DE LA VIE, p. 91-208.

qui pouvait soutenir ma jeunesse! tous mes appuis se sont affaissés; je suis resté seul,... et je suis tombé... Ho! je pleure sur moi, le plus infortuné de tous les êtres!... Comme j'aurais été heureux, si mes appuis avaient subsisté!... Mais je les ai tous perdus... et de tous mes biens, les plus précieux que l'homme puisse posséder, il ne m'est resté que le souvenir!

Après un entretien aussi affectueux, on s'attend que ma liaison avec Madame Parangon va devenir familière?... Non : plus je lui fus cher, plus elle m'évita. Elle ne bravait le danger, que lorsqu'il fallait prévenir un péril plus grand. Sa vertu était vraie comme Dieu même. Elle me laissa isolé, dès que ma vie ne fut plus exposée. Un jour cependant elle me dit, cette femme admirable en tout : « Ne » vous concentrez pas trop. Vous aimez la danse; » livrez-vous à cet amusement : il le faut; je vous » le demande,... je le veux. » Ce dernier mot, dans sa bouche, était une faveur (comme il l'est toujours pour les hommes délicats, de la part d'une femme)... J'obéis; je revis mes camarades de danse, filles et garçons, absolument abandonnés depuis plus d'un mois. Insensiblement je me dissipai trop. Mes vers m'occupaient moins que jamais : je n'en faisais plus pour toutes les Belles; mes Fastes, dont Colette était alors la seule héroïne, me concentraient dans cet unique Objet. J'y consignai tout ce que je viens de raconter; mais ce ne fut l'affaire que de quelques jours... douloureusement délicieux!... Je ne tradui-

sais plus, depuis la perte de mon cahier de *Térence*, qui était arrivée au mois de Juin; je lisais peu, et seulement des poètes, comme *La Fontaine, Chaulieu, La Suze, Grécourt, Vergier*, etc. Je crus que j'allais changer de caractère, par la dissipation, et surtout par la fréquentation de nouveaux amis, qui avaient formé Gaudet comme eux, aux plaisirs de la table et du vin. Je voyais Gaudet d'Arras; la cassation de ses vœux était décidée; il était regardé d'avance comme un séculier, quoiqu'il portât encore l'habit; il passait les journées chez Manon Bourgoin, qui ne lui laissait rien à désirer... Leur but était de me mettre sur le même pied avec Madame Parangon; ils y employèrent toute leur logique : l'un ouvertement et sans détour; Manon, avec plus d'adresse et de retenue. Gaudet d'Arras alla jusqu'à dire à la plus vertueuse des femmes (je le sais de lui), qu'elle était obligée, en conscience, d'être la fidéicommissaire de sa jeune sœur, pour lui ménager son mari, par des plaisirs qui conserveraient ses mœurs, en préservant sa santé. Il lui fit une peinture effrayante des désordres de l'*onanisme*, de la *masturbation;* il lui représenta le danger que je courais de faire un enfant à Toinette ou à quelque autre chambrière; ou bien à la fille jolie d'un teinturier (Chambonnet), d'un cordonnier (Léger), d'un perruquier (Gendot), d'un sellier (Maufront), d'un tonnelier (Piffou), d'un pâtissier (Tartre), etc. La petite fille de chambre, amie de Tonton Lenclos, était alors enceinte; et cette libertine Tonton, qui avait ses vues intéressées, qui

prétendait me garder pour elle, malgré ce que je savais, l'empêcha de me désigner. Je m'étais en outre confié à Gaudet d'Arras, qui me servait efficacement, en prenant soin de la mère et de l'enfant; et quand, dans la suite, je voulus l'en remercier, il me dit : — « J'ai travaillé pour moi. » En effet, j'ai su depuis qu'il entretenait la petite Marianne, quoiqu'il continuât à faire sa cour, pour le mariage, à Manon Bourgoin, qu'il avait réellement le dessein d'épouser : mais il employa ce trait d'inconduite de ma part, pour effrayer Madame Parangon, qui m'en parla. Je fus très honteux de ma faiblesse, et je ne lui déguisai rien. Elle me dit : — « Je ne suis pas » surprise, qu'ayant fait la partie, vous ayez suc- » combé; c'était la partie qu'il ne fallait pas faire. » Supposez que l'amie vicieuse de Marianne ne » l'eût pas intimidée; que Gaudet d'Arras, qui est » riche, ne vous eût pas servi; que vous soyez chez » des gens comme vos frères aînés, intéressés à » faire éclater vos fautes, où en seriez-vous aujour- » d'hui? Quel chagrin pour d'honnêtes parents, qui » voyant un enfant, se croiraient obligés de vous » faire épouser la mère, une fille sans mœurs et sans » fortune!... Ha! mon ami! sans vos alentours, » combien de fois déjà vos actions vous auraient » perdu sans ressource! » Je sentis fortement cette vérité, qui m'épouvanta... Marianne eut une fille, et j'ai l'éternelle obligation à Gaudet d'Arras d'en avoir pris soin, et de l'avoir établie honnêtement en 1772, en la mariant à un éperonnier de la rue

Honoré, à Paris. Elle a aujourd'hui, en 1784, une fille de onze ans (qui vient d'être mariée, en 1794, à un horloger de la même rue); elle ressemble à ma fille Marion trait pour trait. Je ne la vois qu'avec attendrissement; elle me rappelle des temps,... sinon heureux, du moins bien chers à mon souvenir, à cause des amis que j'avais alors, et que j'ai perdus!

J'ai dit que je me crus sur le point de changer de caractère, en prenant comme Gaudet le goût des plaisirs de la table. En effet, je commençais à me mettre des parties des compagnons imprimeurs les moins crapuleux. J'allais avec Gonnet chez ses maîtresses : car outre Tonton, il en avait deux ou trois autres : une demoiselle *Julien,* fille d'un pâtissier-traiteur, que la belle-mère de la fille ne voulait pas lui donner; une demoiselle *Trébuchet,* de Fontainebleau, qu'il a épousée; et une blanchisseuse en fin, de la paroisse *Saint-Loup,* appelée *Nannette Chapotin,* qu'il leurrait d'espérances, pour obtenir des faveurs : car c'était un Provençal, qui se fût très bien accommodé des mœurs Asiatiques. Une demoiselle *Duvet,* amie de Mlle Trébuchet, m'inspira un goût superficiel; ensuite la jeune *Agnès Morillon;* puis les jeunes Ferrand; Mlle Douy, cadette de celle qui avait été tuée par le boucher, et beaucoup d'autres. Enfin, je connus l'aimable *Colombe,* qui me donna de l'attachement, autant par ses mœurs que par sa beauté; elle aurait été même un parti avantageux; mais je ne pouvais songer à personne pour le mariage;

Colombe.

je comptais sur Mlle Fanchette, malgré ma renonciation, qui en effet ne tint pas, comme on le verra. Je m'étourdissais néanmoins, en voyant Colombe, grande fille, si belle, que je sentais pour elle une sorte d'admiration. J'avais auprès d'elle bien des rivaux! Ce fut encore ce qui me rendit assidu. Sans dessein déterminé, je voulais l'emporter. Mais enfin je me vis forcé de m'expliquer sans détour, en deux rencontres que je vais détailler.

Après avoir voltigé de l'aimable Léger à la brune Marianne Tartre; de celle-ci à la belle Maufront, à la provocante Douy, à la vive Laurent, à la piquante Aglaé Ferrand, etc., tous mes camarades de danse remarquèrent que je me fixais à la jeune Colombe, objet de leur ambition à tous, sans en excepter Dhall, que son mérite et sa figure devaient faire distinguer. Léger, frère de l'aimable fille de ce nom, était le plus tendre, le moins beau, le moins riche, et par conséquent le plus modeste de ses adorateurs; Lenclos était le plus ardent. Dhall comptait sur l'amitié qu'il avait prié sa sœur aînée de lier avec Mlle Colombe; Baras-Dallis, sur sa fortune, outre qu'il était assez joli garçon; mais Léger et Lenclos, qui ne comptaient que sur eux-mêmes, étaient bien plus actifs. Lorsque tout ce monde se fut aperçu que la belle Colombe me donnait une sorte de préférence, mes rivaux furent consternés! Je ne manquai pas de l'apprendre, et j'eus la vanité de m'en prévaloir. (O folie méprisable, que je t'ai payée cher! mais elle m'étourdissait sur mes remords, elle char-

mait l'attente où j'étais de la main de ma jolie fée). Ainsi, je ne pouvais penser au mariage avec Colombe; je n'avais pour elle qu'un goût... singulier; elle ne m'inspirait pas des désirs, comme Colette, ni même comme Madelon; ce n'était que l'orgueil d'en être bienvenu parce qu'elle était grande, belle et désirée. Colombe pensait bien différemment pour moi! Et certainement si j'avais pu lire dans l'avenir, il aurait été sage de répondre à ses vues; c'était une autre Madelon, comme épouse; mais, dans ma position, et mon ignorance du futur, que pouvais-je?... J'étais dans cette situation, flottant entre la vanité d'une part, et de l'autre l'honnêteté, qui me portait à répondre par une confidence amicale à une fille qui me faisait l'honneur de me préférer, lorsqu'un jour Léger m'aborda. Il me parla d'une manière polie, touchante même, et qui me donna de lui une excellente idée! — « Mon ami, » me dit-il, « tu vois » Mlle Colombe de *Joigny*, et je crois que tu ne lui » déplais pas. Il serait insolent et fou à moi de te » dire de ne plus la voir; ce n'est pas cela que je » prétends : mais tu es honnête garçon; la re- » cherches-tu pour le mariage?... C'est une aimable, » une respectable fille, à laquelle tu ne voudrais pas » faire tort? Parle-moi vrai, je t'en prie, mon cher » Nicolas. Je l'attends de tes sentiments nobles, » tels que je les ai toujours connus. » Je ne pus m'empêcher d'approuver ce langage et son motif. Le ton honnête que Léger avait pris avec moi, développa mes sentiments naturels de générosité :

— « Non, » répondis-je, « je ne songe pas au ma-
» riage. Ha! j'ai bien d'autres choses à penser! »
Mes yeux devinrent humides, mais je me retins. —
« En ce cas, » reprit Léger, « je puis donc croire
» que tu ne t'opposeras pas à ce que je fasse ma cour
» à Mlle Colombe? — Moi? pas du tout!... Hé! de
» quel droit? — Mais, si ça te fait de la peine que je
» la recherche, parle : car je te vois attendri? —
» A moi?... Ha! mon ami! je suis attendri, j'en
» conviens... mais ce que tu me dis ne cause pas
» mon attendrissement; il ne fait que m'en rappeler
» d'autres motifs! » Je songeais à Madelon.

Nous étions devant la porte à Léger : sa sœur, la jolie Manon, qui était à une fenêtre basse, nous avait entendus; elle vint auprès de nous, et me fit mille petites agaceries. Elle était charmante, et je l'avais toujours trouvée telle; souvent aux salles de danse, elle m'avait marqué des préférences flatteuses. Je restai avec elle une partie de l'après-dînée de ce dimanche, tandis que Léger alla me remplacer auprès de Colombe. Elle lui demanda s'il m'avait vu? où j'étais? — « Il est chez nous, avec mes » sœurs... » Ce mot blessa doublement Colombe; mais elle dissimula. Je ne parus pas aux salles de danse; je trouvais plus de plaisir avec Manon Léger; car nous étions tête-à-tête. Cette jeune fille était sage, à la vérité; cependant elle était si zélée pour son frère, qu'elle aurait, je crois, donné des faveurs, pour le délivrer d'un rival préféré. J'ai vu, dans ma province, beaucoup de ces familles, où les sœurs se

seraient sacrifiées pour leurs frères, porte-nom de leur père... Manon Léger, qui voulait me retenir, et m'engager à la revoir, employait beaucoup d'adresse pour que je fusse content d'elle... Mes sens émus prirent feu; leur effervescence suspendit les sentiments relatifs à Madame Parangon (ces sentiments devenus honnêtes, et si vertueux alors, qu'ils m'eussent rendu digne d'elle!) Je pris des libertés avec Manon; elle se défendit, sans se fâcher, en fille accoutumée à l'attaque, qui donne à moitié les choses non essentielles; en ne me faisant que des reproches obligeants, lorsque je venais de marquer la plus haute insolence... Je sortis presque libertin d'avec une fille sage.

Je rendis une petite visite le soir à Colombe. Elle était appuyée sur la porte coupée, le bas entr'ouvert : — « On ne vous a pas vu! » me dit-elle en souriant; « pourquoi priver de sa vue et de son en-» tretien les personnes à qui cela fait tant de plaisir! » et qui avaient cru... que leur vue et leur entre-» tien... vous en faisaient aussi? — Et c'est la » vérité! » lui dis-je, « aimable Colombe... Mais... » ajoutai-je réellement touché, « il faut vous dire ce » que j'ai dans l'âme; ne vous rien cacher de ma » position. Je vais vous parler comme à ma sœur; » car je vous aime comme telle, au delà de ce que » vous pouvez imaginer. » (A Paris, une fille n'aurait pas goûté cette tournure; avec une fille de province, au contraire, chez qui l'attachement de frère et de sœur est quelquefois plus doux que celui

d'amant et de maitresse, je ne pouvais en prendre une plus agréable : aussi Colombe parut-elle persuadée de ma véracité ; mon langage honnête la disposa favorablement). L'explication fut longue, et douloureuse pour elle; car je ne lui cachai rien de mes projets assurés d'établissement; je me représentai même comme déjà engagé avec ma future, qui était encore trop jeune pour la consommation. Ce qui fit un bon effet : Colombe, ne se trouvant pas de rivale réelle, après avoir craint l'humiliation de se voir préférer quelqu'une des jeunes personnes de sa connaissance (dont aucune ne la valait), me témoigna pareillement une amitié de sœur, en m'assurant que jámais elle ne m'oublierait, comme ami. Lorsque je la quittai cependant, elle me pria de cesser de la voir et de lui parler. Ce mot me fut si sensible, que je revins de quatre pas, pour lui dire :
— « Je suis à vous, belle Colombe; marions-nous;
» mais sans différer... — Je suis contente, » me répondit-elle, après un moment de réflexion, « et
» sans accepter votre offre... Nous nous reverrons;
» car je vois que vous avez réellement de l'attache-
» ment pour moi, et que vous n'êtes pas ingrat;
» mais que de bonnes raisons s'opposent. Cela me
» console; quoiqu'à vous dire vrai, je ne serai plus
» heureuse dans le mariage : je ne l'aurais été
» qu'avec vous... Et ne vous accusez pas! ne vous
» reprochez rien! J'avais cette idée avant que vous
» m'eussiez dit un mot; je l'ai avoué à Ferrand
» l'aînée, que nous ne nous étions pas encore

» parlé. Ainsi votre mérite, que j'ai connu depuis, » n'y a contribué en rien... Allez; vos projets, ou » ceux de votre famille, conviennent mieux, puis- » qu'il peut y avoir un établissement d'imprimerie, » qui est le seul état qui aille à vot e caractère et à » vos goûts. Je ne suis pourtant pas fâchée de vous » avoir connu; je ne saurais l'être : ainsi, je vous » parlerai toutes les fois que vous me ferez l'hon- » neur de m'aborder... » Je voulais la retenir : mais l'idée de Madame Parangon me revint, en cet instant; je courus à ma guérite, cacher ma honte et mon infidélité...

Colombe, d'après les dispositions qu'elle venait de me montrer, ne devait pas accueillir Léger. Il fut éconduit, et ne put s'en prendre à moi, puisqu'elle l'assura que *jamais elle ne me serait de rien*...

On sait comme les romans amènent les événements : il semble que leurs auteurs s'attachent à ne suivre que l'art, et jamais la nature. C'était un dimanche soir, que j'avais parlé à Colombe avec franchise. Je la vis cinq à six fois dans la semaine. Le 29 Juin, jour de Saint-Pierre, elle vint chez la *Mâris,* avec Aglaé Ferrand. J'allai prendre Colombe, et la gardai pour mes deux menuets; Aglaé, qui était venue avec elle, et à qui j'aurais manqué, en ne la prenant pas, me sut gré de ma conduite; d'ailleurs, elle était jolie et bonne danseuse, jamais elle ne manquait d'être priée. Son danseur de menuet, *Durand Fougères,* la retint pour les contredanses, comme je retins Colombe. En sortant de la salle,

Aglaé, qui aimait Fougères, et qui en était aimée, sans espérance (car dès lors on le destinait à sa cousine-germaine de Paris), s'en alla par le bas de la rue *du Champ,* seule, mais suivie de son amoureux. Colombe et moi nous ne voulûmes pas les troubler. Nous remontâmes; et comme la jeune personne avait au moins deux heures de liberté, nous prîmes par la Porte de Paris, nous suivîmes le sentier de la Maladière, et nous nous trouvâmes dans la vaux aux fraises, où l'année précédente j'en avais donné à Lalois et à Dugravier, et où j'avais ensuite été si heureux avec Émilie Laloge. C'était la même saison, et nous nous mîmes à en cueillir. Cet endroit m'enchantait par la réminiscence du passé, et par le charme du présent. Colombe se baissait; elle avait une jambe parfaite... Les désirs survinrent. Je les repoussai. Nous nous assîmes. J'étreignis la taille de ma belle compagne, et je pris un baiser. Je m'aperçus alors que cette jeune personne était comme Toinette : ses beaux yeux se vitrèrent. Je devins audacieux. Nous étions au fond d'un petit ravin, absolument couvert par la haie. Cependant je m'arrêtai. Colombe me regarda d'un air languissant. Encouragé par ce regard, je cherchai la victoire. On ne se défendit presque pas, et je triomphai... Je crus que Colombe allait être désolée!... Point du tout! et j'en fus flatté, imaginant qu'elle avait si bonne opinion de moi, qu'elle se croyait sûre. Je me trompais, à son désavantage. Cette fille... généreuse me dit : — « Ne me croyez ni fine, ni peu sage : je suis

» instruite par hasard, Madame Sautereau, chez
» laquelle mes parents me font apprendre le com-
» merce de la draperie, étant la compatriote et
» l'amie de Madame Parangon. Je sais les vues de
» cette femme respectable, vos sentiments pour
» elle, ses sentiments pour vous... Je vous laisse à
» vous-même... Ha ! puisse m'arriver, ce qu'une
» autre regarderait comme un malheur !... Puissé-je
» avoir... un fils !... J'ai une bonne et tendre mère...
» elle me préservera des peines ordinaires, et m'at-
» tachera celui que j'aime, sans l'ôter à celle qui
» seule peut le rendre heureux !... Non, vous ne le
» seriez pas avec moi... je le sens ; et c'est assez... »
Ce langage me pénétra. J'offris tout encore. Mais Colombe ne voulut que donner des faveurs... Le même jour, les deux intimes amies, Colombe et Aglaé, eurent le même sort, avec leurs amis, par les mêmes motifs... Nous ne rentrâmes dans la ville qu'à six heures et demie. Heureusement que personne n'était de retour chez M. Sautereau. La jeune épouse de ce marchand était une jolie personne élevée à Paris, mais née Bardet, et cousine de mon petit camarade, dont le père était le seul pauvre de sa famille...

Voilà donc encore un écart !... mais c'est un des plus excusables de ma vie. Je fus sans remords, sans honte. Je crois que si l'occasion s'en fût présentée, j'aurais avoué à Madame Parangon tout ce qui venait de se passer... Après le souper, j'allai causer avec Colombe sur la porte coupée. Nous étions

assis sur un petit banc de boutique : elle se pencha dans mes bras; elle me parla de ses motifs pour céder, et me dit que Ferrand l'aînée en était instruite... Nous nous oubliâmes jusqu'à dix heures. Mme Sautereau survint, et nous surprit : — « Ha! » trompeur! » me dit-elle, « vous endormez nos » filles, pendant que vous avez une femme? — Il » ne me trompe pas, Madame, » répondit Colombe; « c'est moi, qui me trompe moi-même... et ce ne » sera pas pour longtemps!... — Allez-vous en » vite, » me dit Mme Sautereau; « Madame Parangon » vient de rentrer. » Je saluai, et en deux bonds, je fus à la maison. Personne n'était arrivé. Je me tins devant la porte coupée, à réfléchir sur ma journée singulière... J'allai ensuite écrire sur mes *Memoranda : « 29 Jun. Columbam amicam dulce habui!... Dii boni! scitis quid egimus! 1754.* »

Lenclos, qui adorait Colombe, fit en sorte de lier une partie de promenade avec elle, Tonton et moi. La jeune fille de boutique drapière, n'étant pas de la ville, connaissait peu Tonton, qui, étant jolie, se tenait propre, et paraissait honorée du monde, surtout des hommes, qui avaient leurs raisons, mais qui ne l'auraient donnée pour compagne ni à leurs femmes, ni à leurs filles : elle accepta la partie proposée par sa jeune voisine, sans savoir que deux jeunes gens devaient en être. Léger avait répandu que j'avais rompu avec Colombe; ainsi Lenclos, qui n'en doutait pas, espéra que je parlerais pour lui. Sa sœur avait des vues encore plus étendues; car,

quoique vicieuse, elle aimait autant son frère que Manon Léger aimait le sien; elle espérait de me faire mordre à l'hameçon de ses faveurs. Comme elle n'était pas à sa première aventure, elle n'avait pas les craintes et la timidité de Manon Léger; elle devait tout abandonner : elle comptait ensuite paraître si bien avec moi, que Colombe éteignît jusqu'au plus petit sentiment d'attachement à mon égard. Ce fut ce qu'elle exécuta en partie, grâce à ma faiblesse, et à l'irritabilité de ma passion pour les femmes...

A un endroit convenu, nous nous trouvâmes sur la promenade, Lenclos et moi. Ce dernier courut à sa sœur, et salua Colombe. Tonton lui dit : — « Ho! il faut venir avec nous... tiens, à Sainte-» Geneviève? Nous goûterons... Avec qui es-tu là? » — C'est avec mon bon ami. — Ha! bon, bon! va » le prendre, et l'amène... Ma chère Colombe, » nous ne sommes ici vues de personne; c'est un » bon garçon que Monsieur Nicolas; allons à Sainte-» Geneviève... Je vous en prie! allons-y! je me » meurs d'envie d'y aller! » Colombe hésitait : mais enfin, comme elle était bonne, que nous étions amis, et que peut-être elle n'était pas fâchée de renouveler notre dernier entretien, elle se laissa persuader. Lenclos m'amenait cependant. Je saluai respectueusement Colombe, qui me le rendit froidement. Tonton s'empara de mon bras. Colombe n'en fut pas jalouse; elle pensa que si on nous voyait, cet arrangement la ferait paraître moins

familière avec moi. Tonton m'entraînait devant, en me disant : — « Allons goûter à Sainte-Geneviève! » allons! allons!... » Cette Tonton était une petite blonde charmante! Quoique je la connusse, je trouvais du plaisir à ses prévenances, et, le dirai-je? l'espoir d'une jouissance facile flatta mon cœur déjà vicié... Nous précédions, parce que Tonton me faisait courir. Dans les détours d'un chemin tortueux, garni de haies, nous nous perdions souvent de vue; et Tonton alors m'embrassait la première, de la façon la plus savoureuse; elle portait dans mes sens une impétueuse ivresse; j'oubliais, et Colombe, et tout l'Univers... Arrivés au lieu du goûter, Tonton demanda du fromage à la crême et du vin blanc. Le couvert était mis, et tout se trouvait prêt, lorsque Colombe et Lenclos arrivèrent. Mais dans l'intervalle, Mlle Lenclos m'avait donné un échantillon de ce qu'elle désirait.

En goûtant, cette singulière fille paraissait folle de joie; elle but beaucoup. Je buvais peu; Colombe était sobre et décente; elle me prit un instant à part pour me dire à l'oreille : — « Mademoiselle » Lenclos n'est pas une compagnie pour moi... Je » ne sais en vérité comment cela s'est engagé!... » Son frère me peine encore davantage. — Pour- » quoi? — C'est que je m'en retourne à Joigny, » dans huit jours. — Ha! Colombe! — De quoi » vous plaignez-vous? — De moi-même : si vous » saviez combien je suis malheureux! » (je ne savais cependant pas à quel point je disais la vérité).

— « Je suis un peu instruite, depuis notre dernière » entrevue : non, vous ne l'êtes pas, et je vous en » félicite... Quant à Tonton, et à son frère, qui » m'a montré en route des sentiments que je ne » suis pas tentée de partager, je les méprise tous » deux... Comment vous, qui les connaissez sans » doute, vous trouvez-vous avec eux ? D'où vient » ne m'avez-vous pas avertie ? je suis votre » sœur !... » Je lui pressai la main. — « Oui, vous » l'êtes ; nous ne sommes pas vus : évitons de » l'être, ma sœur... Mais examinez tout ce qui va » se passer. Nous sommes deux du même parti, » contre deux ; vous n'avez rien à craindre. — Je » ne vous en veux donc pas, non plus qu'à Tonton » ni à son frère... Je partirai bientôt ; je vous dirai » le jour : vous m'attendrez à la chapelle Saint-» Simon ; nous nous dirons adieu là. — Oui, oui, » répondis-je ; « je n'y manquerai pas. »

Lenclos et sa sœur ne doutaient pas que je ne parlasse pour lui, ou tout au moins de lui ; ainsi ni l'un ni l'autre ne nous interrompirent qu'en ce moment, où Tonton ne pouvant y tenir davantage, vint à nous : — « Qu'est-ce donc ?... Vous êtes » tristes comme des bonnets de nuit ! Nous sommes » venus ici pour nous divertir !... Allons, prends » mon frère, Colombe !... Moi, voici le mien. » Nons ne pouvions pas faire autrement ; il aurait été impoli de laisser ensemble le frère et la sœur. Tonton fit la folle ; j'étais bien aise de me dissiper ;

je la poursuivis. Elle s'enfuit hors du jardin, derrière des arbres et des haies...............

Si je succombai, je n'ai que des demi-reproches à me faire : ce fut Tonton qui me provoqua, d'une manière si vive qu'il m'eût été impossible de résister, avec beaucoup plus de vertu que je n'en avais....... J'ai peine à le dire : mais je crois que tout cela était concerté entre le frère et la sœur, pour me brouiller avec Colombe : mais il fallait que tous deux fussent bien corrompus!... Lenclos, resté seul avec la belle Colombe, parut inquiet de nous; il l'engageait à nous chercher avec lui. Elle refusa. Il lui dit alors que c'était chacun de leur côté. C'était ce que demandait Colombe, qui m'en voulait de la laisser en pareille compagnie. Lenclos nous trouva dans un fossé de relevée de vigne écarté, très à point nommé, guidé, je crois, par un petit signal qu'avait fait sa sœur, et auquel je n'avais prêté aucun motif. Dès qu'il nous eut entrevus, il se hâta d'aller chercher Colombe, pour la rendre témoin de mon égarement......... Cette fille sage et prudente feignit de ne rien voir, et s'éloigna, bien que Lenclos s'efforçât de la retenir en lui disant : — « Voyez, voyez, Mademoiselle !... Ha ! je n'aurais » pas cru ça de Nicolas !... Mais il est garçon,... » ma sœur est fille,... et nous verrons. — Vois, » dit en elle-même Colombe; « pour moi, j'en ai » trop vu » (1)... Elle s'éloigna, indignée de sa

---

(1) Je trouve dans mes Cahiers, à la date du 7 Juillet 1753 :

bassesse, autant que blessée de mon imprudente faiblesse... Lenclos la suivit, et elle l'obligea de nous appeler à haute voix... J'ignorais que ma honte était sue : je parus cependant mal assuré devant Colombe qui, croyant ne plus rien avoir à ménager avec le frère et la sœur, surtout en voyant l'air effronté de Tonton en désordre, s'empara de mon bras : — « Allons-nous-en, » me dit-elle. — « Dejà ! » s'écria Tonton. — « Je ne suis pas bien » ici, Mademoiselle », répondit Colombe... « Mon- » sieur Lenclos, je prends Monsieur Nicolas ; j'ai à » lui parler. » Lenclos ne douta pas que ce ne fût pour me faire des reproches, et rompre avec moi ; il n'était pas fâché de ce tête-à-tête ; il nous laissa, et revint avec sa sœur.

Colombe les regarda en-dessous, et elle me dit : — « Le lâche ! il rit avec elle ! » Je fus presque au fait par ce mot. — « Quel mal, qu'il rie avec » elle ? — Vous le savez... Ne croyez pas que ce » soit à vous que j'en veuille : c'est eux que je » méprise... Quant à vous, je sens qu'un homme » provoqué par une jolie misérable, comme celle-là, » succombe d'autant plus facilement, que les autres » filles et femmes de sa connaissance sont plus » vertueuses... Ho ! j'ai bien appris des choses dont » je ne me doutais pas, depuis mon séjour à

« *Lencloriam puellam, quæ me prima deosculata est, vidit a me subactam Columba formosa Junctiaca puella, et indignata est !* »

» Auxerre ! La manière dont pensent les jeunes
» gens, et... tous les hommes, est si effrayante, que
» je m'enfuis sous les ailes de ma mère... Vous
» voyez ce Lenclos : après avoir découvert sa
» sœur... il est venu me prendre, et m'a conduite
» jusqu'à ce que je pusse tout voir... Ha ! que je
» méprise, et le frère, et la sœur, et leur stupide
» adresse !... Mais n'en parlons plus !... Mon-
» sieur Nicolas, je vous le dis en amie, en sœur :
» ne voyez plus cette fille ! elle n'est pas faite pour
» vous... servir, même d'amusement; il vous cor-
» romprait... J'avais regardé comme des calomnies
» atroces, certains discours... je ne pouvais croire
» qu'il y eût dans mon sexe une personne capable
» de s'oublier à ce point ! d'être assez ennemie
» d'elle-même pour se livrer au mépris des hom-
» mes !... Ces discours incroyables sont vrais... je
» le vois avec... bien de la peine !... Ha ! qu'on ne
» me voie pas avec cette fille !... J'aimerais mieux,
» malgré tout ce qu'on en pourrait dire, rentrer
» avec vous, en vous tenant sous le bras, contre
» l'usage du pays, que de paraître seule à seule
» avec elle... Mais tâchons de ne faire ni l'un ni
» l'autre; perdons-les, quand nous serons au rem-
» part; je prendrai une petite rue, et vous me
» quitterez... A samedi. Je ne prendrai pas le
» coche : une carriole viendra me chercher, et à
» six heures, je serai à la chapelle Saint-Simon...
» Ha ! vous avez bien fait des choses, pour que je
» vous regrette moins ! »

J'étais confondu de ce discours; et comme, malgré mes audacieuses entreprises qu'on a vues, je n'étais pas encore insolent, persifleur, absolument corrumpu, je subis ma honte, et je ne la dérobai point à celle qui la causait. — « Vous avez » raison en tout ce que vous dites, » lui répondis-je; « voyez ma rougeur : elle est de confusion et de » remords. — Il s'exprime toujours mieux qu'eux » tous, même lorsqu'il a tort ! » dit Colombe, en se parlant à elle-même... « Monsieur Nicolas ! je » vous en prie ! ne les revoyez plus; ils vous » déshonoreront !... conservez un honneur auquel » je m'intéresse en sœur... » Je ne lui répondis qu'en lui baisant la main; et comme ce n'est pas l'usage dans le pays, elle en fut touchée; je vis des larmes dans ses yeux; elle la retira, et me présenta sa joue. — « Non ! » lui dis-je, « du moins aujour» d'hui, je ne baiserai pas une fille honnête à la » joue. — Hé bien ! le voilà encore !... Vous me » rendez tous mes regrets... Mais ne les revoyez » plus ! » Je le promis.

Nous étions arrivés au rempart. Lenclos et sa sa sœur étaient à cinquante pas de nous. Colombe prit par une petite rue tortueuse du Grandcaire,... et moi, je me jetai de l'autre côté de la porte de Paris..............

Je me trouvais dans la Petite rue Saint-Germain; j'entrai chez le père Servigné. Ainsi, je ne rejoignis pas Lenclos ni sa sœur, dont les motifs me dispensaient de la reconnaissance que naturellement

je lui aurais due pour ses faveurs. Mon procédé n'en était pas moins indécent, dans l'usage du pays : mais j'obéissais à Colombe. Catherine mettait le couvert pour le souper; Edmée lisait l'*Abrégé de l'Ancien Testament*, auprès de la fenêtre qui donnait sur le jardin. — « Voilà un honnête garçon ! » dit Catherine; « il vient souper sans façons avec ses » anciennes connaissances ?—Beaucoup trop d'hon- » neur pour moi, » lui dis-je; « mais aujourd'hui » cela ne se peut pas; je ne suis pas digne de » souper avec Mademoiselle Catherine, avec Made- » moiselle Edmée, avec un vieillard respectable, » dans lequel je crois voir mon père. — Ha ben ! » vlà qu'est drôle ! pas digne !... Et ben, moi, je » vous *dignifie*.—Cela ne se peut. Je suis entré pour » vous saluer; pour respirer chez vous un air plus » pur... Adieu ! » Et je sortis. Edmée s'était levée; elle me regardait, surprise que je ne lui eusse pas dit un mot! Elle me fit signe, quand je me retournai; mais je la saluai profondément, et je disparus derrière l'angle que fait la maison de son frère... Je payai cher, dans le recueillement de la nuit, les plaisirs coupables de la journée !... Et si l'on était trop surpris de la conduite impudente de Tonton Lenclos, l'étonnement cessera, si l'on pense qu'elle avait été séduite par un prêtre, le Prémontré Barbier...

Madame Parangon ne m'avait pas vu rentrer le soir du dimanche. A déjeuner, elle me dit : — « Qu'avez-vous donc fait hier ? » Je la crus instruite,

sans néanmoins concevoir comment; je rougis et je baissai la vue. — « Si ma question vous fait de la » peine, n'y répondez pas. — Jamais une question » de votre part, Madame, ne me fera de la peine : » elle me prouve l'intérêt précieux que vous dai- » gnez prendre... Mais elle peut me rappeler des » choses qui m'en font beaucoup ! » Elle sourit, en ajoutant : — « Colombe aura donc été bien » cruelle ? — Non, Madame; elle a ete sensée, » raisonnable,... comme vous; ce n'est pas cruauté, » que de dire la vérité... dure... à qui le mérite. — » Il est vrai : mais je m'y connais, vous êtes très » affecté ? — C'est, Madame, que si Mademoiselle » Colombe s'est bien comportée, il s'en faut du » tout qu'on ait la même louange à me donner... » Elle allait me questionner sans doute; mais son mari, qui s'éveilla (car nous étions auprès de son lit), lui coupa la parole. Nous ne voulions pas d'un tiers pareil, dans notre entretien, qui ne fut repris qu'après le départ de Colombe. Je ne revis pas cette aimable fille en particulier, pendant les semaines suivantes; et sans doute ce fut Mme Sautetereau qui en empêcha.

Le samedi 13 Juillet, quinze jours après la promenade aux fraises, je me levai avant quatre heures, et je me mis au travail jusqu'à cinq, afin que mon ouvrage ne souffrît pas du temps perdu. De ma casse, je voyais la chapelle Saint-Simon. A cinq heures et demie, je sortis par la porte de la tremperie, et je gagnai la Porte de Paris. Je ne décou-

vris pas de voiture sur ma route; je n'entendis rien du côté de la ville. Serait-elle partie avant l'heure?... J'avançai rapidement. Parvenu à la chapelle, je jetai les yeux du côté d'Époigny, et j'aperçus la carriole déjà passée, qui descendait la colline du bois des Chênayes. Je pris ma course : Colombe fit arrêter; en un instant nous fûmes réunis.

— « Je croyais ne vous plus revoir, » me dit-elle. « —Je comptais sur six heures,» répondis-je; « mais » si je les avais attendues, je ne vous revoyais » plus? — J'avais devancé exprès » (et elle s'élança presque dans mes bras); « je craignais ce moment! » — Ha! Colombe, est-il possible?... — Je suis » charmée... de n'avoir pas réussi... Je le sens au » plaisir que me fait votre vue... » A ce mot, ses larmes coulèrent, ainsi que les miennes... « Voilà ce » que je redoutais! » me dit-elle en les essuyant; « mais puisque vous les avez vues, je ne veux plus » les contraindre, non plus que mes sentiments... » Mon cher Nicolas... je ne quitte la ville... que » pour ne plus voir... un jeune homme que je sens » bien que j'aime trop... et... qui ne peut être mon » mari... Mais... et je vous le répète... je ne me » repens pas de vous avoir connu; je vous aimerai » jusqu'au tombeau... Si vous conservez mon sou- » venir, c'est tout ce que je vous demande. Je ne » suis pas honteuse de mes sentiments pour vous,... » ni de ce qu'ils m'ont fait faire, quoique je vous » fuie; au contraire, mon seul plaisir, ma seule con- » solation... sera de le dire à ma mère et de lui

» parler de vous... C'est aussi pourquoi je m'en » vais ; je n'en pouvais parler à personne ici... » Je suffoquais ; j'étais dans une des crises les plus cruelles de ma vie ! ma douleur était si vive et si vraie, qu'elle adoucit celle de mon amante..... « Séparons-nous, » me dit-elle enfin ; « la carriole est arrêtée, et le char- » retier peut s'impatienter... Adieu ! — Ne nous » séparons pas... unissons-nous !... — Ha ! quel- » qu'un m'en empêche... Va, va, je sais tout. Je » suis une seconde Madelon : si Fanchette te man- » quait, c'est sa sœur qui la remplacerait, car il y a » une fille qu'elle adopterait... » (Je ne compris pas ceci, dans le moment ; je compris, de Colette, ce qu'elle disait de Berdon). « Adieu ! » reprit-elle, après une vive étreinte qui confondit nos deux âmes ; elle fit signe au charretier, et m'obligea de descendre... — « Adieu ! » m'écriai-je. « O ma » chère Colombe !... — Adieu, mon frère ! » répondit-elle. « Allez vite, » dit-elle au charretier, « et » menez-moi bon train... » Je lui criai encore « Adieu, ma sœur ! » et cet adieu fut éternel !... Je ne l'ai jamais revue ; je n'ai jamais entendu parler d'elle... tant ma vie a été troublée, à la fin de mon printemps, par des coups terribles et précipités... Plus tard, hélas ! affaibli de maux, de soins, écrasé par la misère, je ne pouvais que travailler, et végéter, au lieu de vivre... Mais, d'où vient aujourd'hui cet adieu me serre-t-il le cœur ? Je crois voir Colombe, au dernier adieu, appuyée sur la closelle d'arrière de sa carriole, son mouchoir à la main, les

yeux en larmes, plutôt levés au ciel que fixés sur moi... J'avais les bras étendus... Je la vois fuir, s'échapper... la couverture se baisse; la carriole s'éloigne; elle ne paraît plus que comme un point... et je suis encore immobile à la même place!.........

Ha! je le sais enfin! pour la troisième fois, je viens de perdre le bonheur! Car je n'ai le cœur serré par la douleur, qu'en pensant à six filles seulement: à JEANNETTE ROUSSEAU, de Courgis; à MARIE-JEANNE, de Laloge; à MADELON BARÒN; à ÉMILIE LALOGE; à COLOMBE et à MARIANNE TANGIS. Je ne dis rien de Madame PARANGON, ni de Mademoiselle FANCHETTE, ni d'EDMÉE SERVIGNÉ, ni de ZÉPHIRE, ni de ROSE BOURGEOIS, ni de THÉRÈSE et LOUISE; le serrement de cœur, pour Madame Parangon et Fanchette, a mille autres causes; il aurait fallu donner ma Zéphire à un autre; et quant aux quatre autres, elles n'ont servi qu'à me faire sentir toute l'étendue de mon malheur!...

En quittant Colombe, c'est-à-dire à l'instant où la carriole, absolument disparue, me laissa la liberté de rentrer en moi-même, j'éprouvai ce vide désespérant où me fit toujours tomber la perte des femmes auxquelles l'estime m'attachait autant et plus que l'amour. Mais j'avais alors une consolation puissante!... Et depuis longtemps je n'en ai plus!... Je revins rapidement, profondément occupé; j'étais dans une situation de cœur et d'esprit, que je ne saurais bien exprimer qu'en disant qu'elle avait un charme douloureux.

Le lendemain, 14 Juillet, mon émotion de la veille rendit plus attendrissante la commémoration de mon arrivée à la ville. Lecteur, si jamais tu n'as éprouvé les élans de la sensibilité qu'occasionnent les commémorations, pardonne-moi les miennes; je n'ai plus qu'une fois à te les décrire... Le reste de la journée, j'allai à la salle de danse, non pour me divertir, mais pour revoir les compagnes de Colombe, qui étant mes connaissances, avant elle, avaient été la cause de notre liaison. J'y trouvai celles que je désirais, les trois demoiselles Ferrand, les meilleures et les plus sincères amies de Colombe. Aglaé (l'aînée) me dit qu'elle était bien surprise que je louasse et regrettasse tant Colombe, vu qu'elle *était sûre, bien sûre, qu'il n'avait dépendu que de moi, qu'elle restât.* Je regardai Ferrand, comme interdit, à ce discours. — « Je le sais d'elle-même, » ajouta-t-elle. Je la regardai encore, sans lui répondre; elle renouvelait dans mon cœur des mouvements trop vifs. J'allai me mettre à l'écart, et sentant venir des larmes, je me sauvai dans le petit jardin de la maîtresse de danse Màris, où je ne fus pas plus tôt, que mes larmes s'échappèrent. Aglaé, avec Aimée sa seconde sœur, vinrent exprès, ou par hasard, dans le jardinet; la première, me voyant en larmes, que je m'efforçais de cacher, dit à sa sœur, avec un geste vif, et un regard vers le ciel : — « On a trompé » Colombe!... Ha! le malheureux qui l'a fait, » mériterait... » Elles rentrèrent, en feignant de ne m'avoir pas vu. Mais lorsque je revins dans la salle,

les trois sœurs et leur tante me firent beaucoup d'amitiés. Aglaé me dit qu'elle écrirait à Colombe... Mais elle ne me communiqua pas sa lettre, et je n'ai jamais su quelle fut la réponse de la jeune fille. Tout ce que je présume, c'est que ses parents la marièrent précipitamment presque aussitôt après son retour chez eux. La raison de cette conjecture, ce sont quelques mots vagues, échappés aux trois sœurs. Elle fut encore fortifiée, environ un an après, que passant devant les mêmes, avec Marianne Tangis et les demoiselles Lacour, j'entendis Madelon Ferrand qui disait à son aînée (Aglaé) : — « Il fait bien ! Moi, » à la place de Colombe, j'aurais attendu. — Ho ! » elle n'a pu faire autrement... » Elle parla très bas. — « Il n'est pas malheureux ! » dit Aimée ; « il » tombe toujours bien !... » Nous écoutions, Marianne et moi : mais les demoiselles Lacour nous entraînèrent... Je quittai la salle de danse de bonne heure. Mais à dater de ce lendemain du départ de Colombe, les trois sœurs Ferrand me devinrent chères ; la salle de la Mâris me paraissait déserte, lorsqu'elles ne l'embellissaient pas.

En rentrant, je trouvai Madame Parangon seule. Il y avait plus de trois mois que nous n'avions eu d'entretien particulier d'une certaine étendue. Nous étions sérieux l'un et l'autre. Elle était habituellement triste, mais sans humeur. — « D'où venez- » vous, mon ami ? » Je lui rendis compte de toute ma journée, sans oublier ce qui regardait Colombe, à cause du sacrifice que j'en avais fait. Comme elle

paraissait m'écouter avec quelque plaisir, je lui racontai nos adieux de la veille. Ce récit l'anima; elle sortit de son état d'abattement, et son visage fut vivement coloré : je vis des larmes dans ses yeux. Mais qu'on juge de mon étonnement, lorsque je l'entendis me dire : — « Ha! qu'avez-vous fait!
» Vous venez encore de laisser aller votre bon-
» heur!... C'était, après Madelon, l'épouse qu'il
» vous fallait... Je connais cette aimable fille...
» Jamais vous n'en retrouverez une qui l'égale;...
» pas même celle... Que ne me parliez-vous? »
J'étais si surpris, tellement interdit, que je ne savais que répondre... — « Non! non! » m'écriai-je enfin, « elle ne m'aurait pas rendu heureux!... Fan-
» chette, vous, ou la mort! — Si, si, » dit-elle très émue, « elle vous eût rendu heureux... O mon
» ami! » ajouta-t-elle, » tout vous échappe! votre
» sort à venir me fait trembler! — Vous me restez?
» — Oui, je vous reste, et jamais vous ne direz,
» moi vivante : *Il fut un temps où Colette s'intéressait*
» *à moi!*... Car ce temps sera toujours; il n'est pas
» en votre pouvoir, ni au mien, de le faire passer...
» Je vous donnais ma sœur par amitié, par généro-
» sité même... je vous la dois, à présent. — Bon
» Dieu! » m'écriai-je, « faites-moi mériter ces sen-
» timents! »

Ce fut ainsi que se passa le jour de mon troisième anniversaire, qu'à l'exception de quelques années d'avilissement et de dissipation, j'ai toute ma vie célébré par des larmes d'attendrissement... La dis-

position d'esprit où je me trouvais, ce même jour 14 Juillet, est exprimée dans le DRAME DE LA VIE, p. 1220, par des vers où je me plains du sort : j'y nomme Colombe la première, après Colette, avec les jeunes personnes que j'estimais le plus. [Il faut se rappeler que l'Ouvrage que je viens de citer, quoique très faible, et quelquefois niais, est le complément de celui-ci. C'est là qu'on doit voir, ainsi que dans mon Calendrier, les suites éloignées des aventures avec Colombe, Madelon, Émilie, et d'autres postérieures].

Le 15 Juillet, arriva en apprentissage *Louis-Timothée Loiseau,* conduit par son ami *Lalande,* le chirurgien, mari de la sœur aînée de Manon-Bourgoin. Il était âgé de près de vingt-six ans : c'en était six plus que moi... Je bénirai toute ma vie cet heureux jour, auquel me fut donné l'ami qui servit de contre-poids à Gaudet d'Arras, à Gaudet, à tous ceux qui me portaient au libertinage, soit par une fausse philosophie, soit par l'appât d'une volupté grossière... O Loiseau ! cher ami ! tu as vécu avec moi quatre années et demie !... C'en était assez pour te connaître ; c'en est assez pour te regretter à jamais !... ce n'en était pas assez pour moi !... De quels écarts tu m'aurais préservé !... Comme tu m'aurais consolé dans mes peines, si tu ne les avais prévenues !... Mais pourquoi me plaindre ? Ne m'a-t-il pas aidé à supporter les deux pertes les plus cruelles !... Ha ! personne ne doit m'aider à supporter la sienne ! la plaie saigne encore, au bout de vingt-

cinq ans (Mai 1784); au bout de trente-cinq ans (4 Mai 1794, en casant), et elle saignera jusqu'à mon dernier soupir...

Il était midi; j'étais triste. Je descendis pour dîner, empressé de voir Madame Parangon, mon amie, ma consolatrice... Grand Dieu! ce que c'est que la vertu. Celle que j'avais outragée, inhumainement insultée, est mon amie, ma consolatrice, après mon offense... C'est qu'elle était un ange... Mais, hélas! elle était mortelle... O ange céleste, je me prosterne dans la poussière, pour t'adorer morte... Je t'ai adorée vivante, avant, après t'avoir outragée : mais surtout après... O Colette! du sein de la Divinité, où tu es à ta place, vois ton malheureux ami, qui traîne encore des jours douloureux, à soixante ans presque accomplis... et donne-lui de ta vertu... Il souffre; les méchants l'accablent depuis dix ans, le calomnient; ils empoisonnent ses jours, et le rendent tremblant comme le coupable, qui, chargé d'un crime, voit, dans tous les yeux qui le regardent, l'espion qui le doit arrêter!... Ha! ils le punissent de son crime envers toi... Ils ne le connaissent pas; je le leur révèle... Punissez-moi, barbares! vous n'êtes que justes... Je la vois, cette femme adorée... Elle me sourit... d'un air plus attendri que joyeux; elle me présente... Arrête, infortuné! raconte, et cesse de te livrer aux illusions chéries de ton imagination exaltée... Ha! ces écarts, ces élans, ces interruptions, ne sont point un effet de l'art; c'est l'éruption de mon cœur...

Je disais que je descendis pour dîner, empressé de voir Madame Parangon, et qu'elle me sourit d'un air plus attendri que joyeux. Plus loin, dans la salle, j'aperçus un grand homme, noir comme un chasseur; à côté de lui un beau blond, le visage un peu hâlé, la physionomie ouverte, bonne, riante, agréable par excellence. Il me plut. — « Voilà un camarade, » à tous égards, qui vous vient, Monsieur Nicolas, » me dit Madame Parangon. — « Monsieur? — Oui, » Monsieur, » dit Loiseau. — « Je m'en félicite, » Monsieur. — Et moi, » reprit Loiseau, « davan- » tage encore, Monsieur. Vous êtes instruit de ce » que je désire d'apprendre; c'est à moi de vous » faire ma cour. » Il dit cela d'un ton si obligeant (qui l'aurait été bien davantage encore aujourd'hui, en substituant le *Citoyen* au *Monsieur*, le tutoiement au *vouvoyer)*, il dit cela d'un ton si obligeant, que je l'aimai tout d'un coup. Mais ne crois pas, Lecteur, que notre liaison se forma si vite! — « Monsieur » Nicolas fera tout ce qui dépendra de lui, » dit Madame Parangon, en s'adressant à M. Lalande. « Chacun a ses petits défauts : mais Monsieur » Nicolas a d'excellentes qualités, qui rendent in- » dulgent pour les siens. » A ces mots, Loiseau me prit la main. — « Si vous eussiez été parfait, je vous » aurais craint. M'accorderez-vous votre amitié, si » je la mérite? — Sans condition, Monsieur, » lui répondis-je. Il frappa dans ses mains : — « Madame, » dit-il à Colette, « le mot que vous avez prononcé » est le plus agréable qui puisse l'être, en parlant

» d'un jeune homme, par une femme comme vous ; » car il exprime un sentiment d'amitié prudente et » éclairée : celui que Monsieur Nicolas vient de me » répondre, confirme l'excellente opinion que vous » m'avez donnée de lui... » Je m'étais un peu éloigné : j'avançai le siège de Madame Parangon, et je rangeai ensuite quelques livres. Lalande dit assez bas à Loiseau : — « Il a cependant l'air en dessous, » sérieux et préoccupé ? — C'est ce que j'ai observé, » dit Loiseau ; « mais il a le rire franc ; je le garantis. » Je ne perdis pas une syllabe de ce colloque. Madame Parangon leur dit, en riant : — « Ne vous y fiez » pas, il vous entend ! » Je revins, et je parus moins concentré. — « N'avez-vous pas entendu ce » qu'on a chuchoté ? » me dit Colette. — « Oui, » Madame. » Lalande rougit. — « Au moins, il ne » subterfuge pas, » dit-il, « comme notre lièvre de » l'autre jour. — « Je ne l'ai pas encore surpris à » mentir, » reprit Colette, dans le moment où je courais à la boutique servir un acheteur. Elle m'y suivit, parce qu'on demandait plusieurs ouvrages. Tandis que j'étais au haut de l'échelle, j'entendis Lalande dire fort bas à Loiseau : — « Ce garçon est » très bien dans l'esprit de la maîtresse de la maison ! » — Oui ; je le crois : mais il a l'air de le mériter ; » et tous deux me paraissent vertueux de la manière » qui leur convient. — Ho ! Madame Parangon ! » reprit le chasseur, « c'est la vertu même : c'est une » chose avérée. — Je le vois à ses regards doux et » modestes, et pleins d'une certaine dignité. Tout

» cela me donne la meilleure idée de mon nouveau » camarade. Ce sera un véritable agrément pour » moi, d'avoir ici un être parfaitement mon pareil, » pour l'instruction, et le goût de la vertu. » Je prêtais l'oreille, autant qu'il m'était possible; mais enfin, obligé de répondre aux demandes, je perdis le reste de l'entretien, dont je ne saisis plus qu'un mot, à l'instant où Madame Parangon recevait l'argent des livres. — « *On dit* » (ou bien tout autre mot), « qu'elle veut en faire son beau-frère... — Ha! » répondit Loiseau, « en ce cas, il n'y a donc aucun » doute sur ce que je vous disais. »

Telles furent à peu près les choses qui se dirent à notre première entrevue. M. Parangon descendit de son cabinet; le prote parut, et Loiseau leur fut présenté. Survinrent Mme et Mlle Bourgoin; l'on se mit à table; Loiseau y brilla par ses connaissances en tout genre; il m'étonna, par sa philosophie, par sa science en physique; il me fit apercevoir de mon goût pour ces deux aliments de l'esprit humain; car la saine physique a toujours été la science que j'ai chérie avec ardeur, et sans inconstance. Il s'exprimait bien, nettement, avec grâce, avec aisance. Il avait vu la capitale; il avait ensuite élevé, à Dijon, les enfants d'un magistrat; puis ceux d'un gentilhomme de Puisaye. Il avait ce ton du monde, qui me manquait, et dont le ton général de la ville où je suis était un peu plus éloigné que celui de mon village; mais ce fut précisément ce ton du monde que je ne goûtai pas, quoique je l'eusse d'abord admiré,

qui me refroidit pour lui, pendant quelque temps : *Similis simili gaudet*. Nous ne nous ressemblions pas encore; je me trouvais bien mieux avec mon grossier Gaudet, que je primais en tout, ainsi que tous mes autres amis, les Deschamps, les Borne et les Housset exceptés.

Au sortir de table, Loiseau me suivit à l'imprimerie... Je lui expliquai tout; je lui abrégeai ce qu'on ne m'avait pas abrégé. Bourgoin le prote lui vanta ma science et mon caractère (c'est que j'étais moins ignorant que Bourgoin, autant que Loiseau était plus savant que moi). Loiseau était un homme : il fut mis à une casse dès le premier jour; Bourgoin fit entendre à Bardet, que, vu sa jeunesse, la règle dormirait pour lui. Mais il était lui-même si enthousiasmé de Loiseau, que nous ayant joints tous deux, en l'absence des ouvriers, il nous dit : — « Je consens à » vous regarder tous deux également comme mes » doyens. Outre que vous avez l'âge, vous avez le » mérite; et je voudrais que Monsieur Nicolas fût » mon nouveau, il voirait que je me rendrais encore » plus nouveau, par amitié pour lui. — Je suis en» chanté! » dit Loiseau, « de me trouver avec d'aussi » aimables jeunes gens! Vous me faites aimer et » estimer la profession. » Mais cette convention n'étant qu'entre nous quatre, le prote, Bardet, Loiseau, et moi; les ouvriers, dès qu'ils en furent instruits, s'appliquèrent à mortifier un grand garçon bien mis, qui les surpassait à tous égards. Loiseau fut d'abord surpris, et même révolté; mais s'étant

informé à Tourangeot de tous les devoirs d'un nouvel apprenti, il supporta ces humiliations en sage : il ne voulut plus que Bardet fît les commissions les plus basses, les plus... on peut le dire, contraires aux mœurs; il s'en chargea, et les fit avec une prudence qui ne dut pas plaire aux commettants; mais ils n'osèrent s'en plaindre. Cette partie lui fut bientôt retirée. M. Parangon s'opposa nommément à ce qu'il allât chercher les déjeuners avec le panier. Je m'étais réservé, depuis mon entrée, le balayage de la partie de l'imprimerie où étaient les casses, et je triais les lettres sur-le-champ; jamais il n'y avait d'ordures à nettoyer. Tourangeot, alors apprenti pressier, appropriait l'emplacement des presses, suivant la règle : il se trouva que Loiseau n'eut rien à faire jusqu'à l'hiver, où il se chargeait de scier le bois pour le poêle, quand Madame Parangon lui déclara que longtemps avant son arrivée, elle avait donné cette commission à Jean Lelong, son domestique... Qu'on pardonne ces futiles détails : ils peignent des usages, des mœurs...

Bourgoin le prote et Loiseau se lièrent par convenance : Bourgoin était l'allié de Lalande, intime ami de Loiseau; il était bon, quoique épais, honnête, d'un commerce sûr; ils faisaient ensemble le dimanche leurs petites parties. Pour moi, depuis le départ de Colombe et ma rupture avec toutes les sœurs de ses amants, je n'en faisais aucune, du moins dont je pusse mettre un ami qui ne m'était pas encore assez connu. On ne me voyait pas le

dimanche; à l'imprimerie, j'étais silencieux, taciturne, laborieux; on ne m'entendait parler que rarement. Loiseau me crut ours par caractère, ou, comme il disait, un peu loup. Il se tint à une certaine distance; sa politesse avec moi fut *plus polie* (qu'on me passe l'expression) qu'avec tous les ouvriers. Cela me choqua, mais j'étais trop orgueilleux pour en rien témoigner; je devins seulement un peu aigre à son égard. Il parlait souvent *physique,* surtout le soir, en distribuant, c'est-à-dire, en remettant en casse, lettre à lettre, les *formes* imprimées. J'étais à peu près le seul qui l'entendît (car Degout faisait de fréquentes absences); il me regardait, en parlant : je crus que c'était un ton dogmatique, et il m'arriva une fois de ridiculiser ses raisonnements, que j'appelai ses *causes* physiques, comme si c'eût été une injure. Mais il n'eut pas besoin de m'en faire rougir, quoique j'eusse les rieurs de mon côté; j'eus honte de ma vanité sotte, en songeant que j'avais fait le rôle de certains ignorants, qui m'avaient par là inspiré un profond mépris; je ne retombai plus dans cet excès de stupidité. Loiseau m'observait beaucoup mieux que je ne m'en doutais : il s'aperçut de ce qui se passait en moi, et la honte pudibonde dont je viens de parler, ne lui échappa point. Il en augura bien : il se roidit contre les difficultés, contre les obstacles que lui opposait mon caractère; il voulait m'aimer malgré moi, et auparavant que je l'aimasse, me rendre digne d'être son ami. Ce travail de mon cher Loiseau dura

un an et demi avec succès; mais ce succès était caché; souvent les indices lui en échappaient à lui-même. Je ne lui étais pas encore solidement attaché, lorsque je partis le 1er Septembre 1755.

On vient de voir de suite ce qui a trait à ma première connaissance avec Loiseau, et j'y ajoute une petite observation sur ma conduite précédente. On m'a trouvé dans mes remords, un peu superstitieux; et cependant on venait de lire une analyse de mon *Poème sur la Nature des choses,* dans lequel je parais dégagé de tous les préjugés. Observez que mon poème ne fut achevé qu'en 1755, plus de six mois après l'arrivée de Loiseau, qui avait éclairé les doutes que j'avais déjà. Enhardi par mes nouvelles lumières, j'osai parler à Gaudet d'Arras, qui fut enchanté de me communiquer ses idées, alors très hardies; il fut mon *Épicure,* mon *Spinosa.* Quand Loiseau vit mon poème, nouvellement achevé, son étonnement fut sans mesure : il ne m'aurait jamais cru capable d'avoir et d'exprimer les idées qu'il renferme. Ce fut à cette occasion que, me regardant, il me dit : — « Je crains bien qu'une femme du plus » grand mérite n'ait raison, et que vous ne soyez un » être étonnant, étrange !... » Je vais reprendre le fil ordinaire des événements.

Madame Parangon paraissait moins mélancolique depuis que j'avais un camarade vertueux; il semblait que cette excellente femme s'en reposât sur lui pour la préservation de mes mœurs; elle ne me parla presque plus qu'en sa présence le soir. Mais sa santé

n'était pas bonne; plus d'une fois, lorsque je lisais des épreuves dans la salle, avec son mari, j'entrevoyais par dessous, tout en lisant, que ses yeux étaient fixés sur moi, prêts à laisser couler des larmes... Quelle en était la cause? Tu le sauras bientôt, Lecteur, de sa bouche même.

Le dimanche 21 Juillet, je courus avec empressement à la salle de danse de la Mâris; j'y trouvai les demoiselles Ferrand; c'était elles que j'allais chercher. Elles se parlèrent beaucoup entre elles et leùr tante, en me voyant arriver, au point qu'Aimée, priée pour un menuet, laissait le danseur tout seul, au milieu de la salle. — « Allons donc, Mademoi» selle, » lui dit la Mâris, qui affectait un ton grave et magistral, « ne voyez-vous pas votre cavalier qui » vous attend?... » (entre ses dents) : « Mais voilà » Monsieur; c'est le dieu de ces demoiselles; on ne » pense qu'à lui; dès qu'il paraît on se chuchote. » Aimée lui dit, en rougissant : — « Jouez, Madame » Mâris... » La maîtresse de danse râcla... Cependant je me plaçai à peu de distance de la famille Ferrand, tâchant d'entendre quelque chose. J'interrogeai Madelon, la plus jeune, pendant une contredanse, dont étaient la tante et les deux sœurs; mais dès que j'eus nommé Colombe, elle devint sérieuse, et ne dit plus mot. Je dansai ensuite avec Aglaé, puis avec Aimée. Enfin, nous nous assîmes tous ensemble, moi au milieu. Je fis une demande au sujet de Colombe; on n'y répondit pas. Je présumai que cette jeune personne leur avait écrit, et qu'elle leur

avait recommandé de ne point me parler d'elle, en leur donnant des raisons qui leur paraissaient bonnes. Quel était son motif? Mon adroite curiosité va me faire découvrir quelque chose... Après avoir remis les demoiselles Ferrand chez elles, je les saluai; au lieu de me retirer précipitamment, suivant mon usage, j'écoutai un instant, et j'entendis Madelon dire fort haut : — « Qu'est-ce que ça fait donc, » quand on lui aurait dit? Tous les jours on est » malade. — Taisez-vous, » lui dit sa tante. « De » belles choses!... » (à Aglaé) « le jour de Saint-» Pierre a vu de belles choses! Les deux amies..... » Je n'entends rien à ces générosités-là, moi!... La » voilà prise... Prenez garde à vous!... » Je n'entendis plus rien. On sent que je dus être très inquiet! Je m'en retournai aussi triste que j'étais venu empressé, dans l'espérance d'avoir des nouvelles détaillées de Colombe, que le mot de Madame Parangon à son sujet m'avait rendu plus chère que jamais. J'allai me promener sur l'Ile-d'Amour. Il était cinq heures et demie. Je m'assis sous les peupliers, et je lus. Les voix de plusieurs jeunes filles, qui passaient au delà des biez des Moulins, sur la promenade du bord de l'eau, me firent lever les yeux. J'aperçus près de la tannerie de Gremmerey, Marianne Tangis, sa sœur *Julienne* et sa cousine *Dorothée, Jeannette Demailly*. Rose Lambelin, Annette Bourdeaux, la jolie Adelaïde Nombret, Mamertine Hérissé, et Manette Hérisson la belle bouchère. Elles me virent aussi, et celles qui me connaissaient

répondirent à mon salut. Elles se parlèrent ensuite beaucoup. Mais s'étant avancées jusqu'à la tannerie, les peupliers me les cachèrent et je ne m'en occupai plus. Je lisais le roman de Mme de Villedieu, intitulé *Don Carlos*, qui m'attachait fort; ainsi toute mon attention était absorbée, lorsque j'entendis sur la crête de l'île un essaim de jeunes filles. Quelle agréable surprise! c'était ce que la ville avait de plus élégant et de plus joli; mais ces demoiselles n'étaient pas de mes connaissances particulières; je ne les avais vues, ou ne les verrai que trois ou quatre fois: Mlle Hollier et sa jolie chambrière Goton; Mlles Bourdillat, *Doris* et *Dircé*, depuis ses belles-sœurs, avec leurs chambrières; Mlles *Pouillot*, Mlle *Carouge;* la grande et belle *Girard;* Mlle *Debierne*, Mlle *Paintendre* et Mlle *Hélène Luidivine*. Elles s'assirent au-dessus de moi, sans que je me dérangeasse. — « Voilà un lecteur bien attentif, » dit Mlle Hollier. — » C'est le compatriote et l'élève de Madame Paran- » gon, » dit Mlle Debierne, belle brune. J'entendis; je tirai de ma poche le commencement du Chant de Philis Hollier, dans le SÉJOUR DES GRACES, et je le mis ouvert à côté de moi; j'y joignis l'ÉLOGE de Mlle CAROUGE. Dircé s'avança doucement, et sa jolie main prit les vers qu'elle montra aux autres. — « Me » voilà! » dit tout bas la belle Hollier. — « Toi- » même! » lui répondit Doris. — « Ho! c'est un » poète! » chuchota Mlle Paintendre, « et j'ai de ses » œuvres. — Et moi, que voilà! » s'écria la naïve Carouge... Je ne disais toujours mot. — « Bon! c'est

» cet apprenti imprimeur, » dit Jeanne Girard, « que » les dames admettaient en leur compagnie, à cause » de sa beauté, de son goût exquis et de son habileté » dans les modes dont elles avaient besoin. — J'en » fais plus de cas que de bien de nos Messieurs ! » dit la belle Dircé, « d'après ce que m'en a dit Madame » Linard. — C'est un jeune homme de grand » mérite ! » reprit Mlle Debierne ; » et l'on peut » s'en rapporter là-dessus à ma cousine Parangon, » qui s'y connaît. » Doris dit que Gaudet d'Arras faisait de moi un cas particulier. Hélène Luidivine, autre jeune artiste de la parure des dames, dit que M. Clément le chanoine, frère du conseiller au Parlement, était l'intime ami de mon frère de Courgis... Je ne remuais pas. Les belles dames se levèrent toutes, en voyant arriver une compagnie de fillettes et s'éloignèrent, emportant mes deux pièces de vers.

Les nouvelles venues étaient les mêmes jeunes filles que je venais de voir de l'autre côté du biez. Elles étaient retournées sur leurs pas en silence, et, préoccupé de celles qui étaient au-dessus de ma tête, je ne m'en étais pas aperçu. Je les saluai, en me levant, et fermant mon livre... Marianne Tangis, poussée par Annette Bourdeaux, vint jusqu'à moi, sans pouvoir se retenir, à cause de la rapidité de la pente, et elle serait allée jusque dans le biez, si je ne l'eusse recueillie dans mes bras, et fait tomber assise. Ses compagnes riaient aux éclats, à l'exception de Rose Lambelin, cousine de la *Deschamps* des

Italiens, grande brune, faite au tour, qui avait l'air, l'œil, le regard, le sourcil noirs et durs, autant que le son de sa voix était sourdement impérieux. Elle avait dix-sept ans, et elle en paraissait vingt-cinq. Elle gronda sérieusement la jolie Annettre, sa voisine... Pour Marianne Tangis, c'était la douceur personnifiée ; elle était pâle de frayeur dans mes bras, sans que son air doux en fût altéré. — « Je » serais pourtant dans la rivière, » dit-elle à sa jeune compagne, « sans Monsieur Nicolas?... » Je l'aidai à remonter. Quand nous fûmes parvenus presqu'au haut, Rose lui tendit la main, et s'en empara. Je trouvai cette Rose majestueuse, sensée, mettant de la raison dans tout ce qu'elle disait. Elle fit sur moi une sorte d'impression ; la blancheur de sa peau, qui contrastait avec son air, son œil, son sourcil et ses cheveux noirs, avait quelque chose de provocant ; sa taille parfaite, sa démarche noble, aisée, lui tenaient presque lieu de beauté... Marianne Tangis, au contraire, avait un air doux, intéressant, une jolie figure ; elle était petite, mais bien faite ; elle avait un son de voix qui chatouille l'oreille, et remue l'âme. Elle me toucha, autant que Rose m'avait frappé. Jeannette Demailly, nièce du chanoine de ce nom, était une beauté délicate, comme Émilie Laloge, blonde, aussi grande, aussi jolie, moins colorée, mais encore enfantine. Julienne Tangis n'était pas jolie, mais c'était une bonne fille. Dorothée Tangis, sa cousine, nièce du chanoine Colombet, était une laideron bien faite, dont le

sourire était fort agréable; il en sera question par la suite, à l'occasion de Rose. Mamertine était une jolie brune, fille d'un mercier près Saint-Mamert; c'était une blonde rose tendre, séduisante par son sourire mignard; on se rappelle que je lui ai fait des vers, au 15 Auguste 1753. Manette Hérisson, la belle bouchère, était fille d'un père fort riche; la vivacité de ses couleurs la rendait éblouissante; au milieu de ses compagnes, elle paraissait une superbe fleur au centre d'une corbeille de parterre. Adelaïde Nombret avait la figure poupарde et mignonne. Annette était belle, avec des traits nobles et sérieux.

Je fis un tour sur l'Ile avec toutes ces jeunes filles, qui voulaient voir mes livres, et qui paraissaient avoir grande envie de les lire. Mais je ne m'y prêtai pas. Elle me quittèrent aux Moulins, où est le ponceau de passage, en me disant qu'elles allaient rentrer dans la ville; ce qui signifiait qu'il ne fallait pas que je les accompagnasse. Je retournai m'asseoir et continuer ma lecture; mais pour n'être plus interrompu, je m'avançai jusque sur le rivage oriental, où je me cachai entre les basses saussaies et les cotonniers sauvages...

A sept heures et demie, fortement occupé de mon intéressante lecture, j'entendis parler au-dessus de moi. J'étais sûr de ne pas être vu; j'écoutai. C'étaient Berdon Baron, Manon sa sœur, Thérèse Bezanger, et Agnès sa sœur; leurs cousines, Maîne Blonde, Claudon Roullot, avec la jeune Marianne sa sœur. On parlait de moi. On lisait de mes vers à Madelon,

soit qu'ils fussent pour elle-même, soit qu'ils s'adressassent à d'autres filles; car on se rappelle que je lui donnais un double de presque tout ce qui sortait de ma veine. Les jeunes filles paraissaient fort attentives!

Claudon dit aux autres : — « Il l'aimait bien! Je » voudrais être aimée comme ça! — Et moi aussi, » dit Maîne. — « Bon! » fit Thérèse, « c'est du lan- » goureux, de l'adoration. — Ha! » lui répondit Agnès, « aimes-tu donc les libertins et les insolents, » ma sœur? » Manon Baron dit : — « Et moi, je » voudrais qu'il m'aimât, comme il aimait ma » sœur! Mais c'est impossible : on n'aime comme » ça qu'une fois, à ce qu'on dit. — Pour moi, » dit la jeune Marianne Roullot, « je vous dirai que ce » garçon-là, que je vois tous les jours, de chez mes » tantes Cuisin, m'a toujours plu, à cause de sa » sagesse et de sa politesse; ce n'est pas un effronté, » comme le frère de Maîne que voilà. Vous vous » rappelez cet hiver qu'on jouait dans la salle, ma » sœur Chardon, Maîne, la sœur Yon, l'aînée Bour- » dignon, Berdon et Manon, la jeune Fanchette » Collet, Madame Minon la procureuse? — Ho oui, » » dit Manon, je m'en souviens; il tenait les gages; » il les couvrait de son chapeau; Œillette Bourdi- » gnon en eut un à retirer, et elle le demanda. Il lui » dit de le prendre. Elle ne voulait pas. Elle porta » la main et prit... elle prit... elle prit... Ça ne » peut pas se dire. — Ho! ils sont tous comme » ça, » dit Maine, « et si l'on n'y prend pas garde,

» quand ils sont à côté de nous, vous sentez quel-
» quefois une main de chaque côté dans les fentes
» de vos poches. — Et moi donc, » dit Thérèse;
« il n'y avait pas assez de siéges; M. Seurrat me mit
» sur ses genoux; on cause, on rit... Je sens je ne
» sais quoi... C'est que ce Monsieur m'avait mise à
» cru, et lui aussi. — Si ces Messieurs vous tou-
» chent le bout du doigt, » répondit Maîne, « ils
» disent qu'ils vous ont manié tout le corps, etc.. »
Berdon fut la seule qui garda le silence. C'était elle qui lisait, et je crus m'apercevoir qu'il y avait un peu de dérision dans sa manière. — « Je voudrais
» bien, » ajouta Manon, après la lecture, « qu'il
» nous dît l'air de cette grande chanson, où il
» appelle ma sœur Jeannette Rousseau... — Voici
» du beau, du superbe!» dit ironiquement Berdon,
« et j'y suis pour ma part, je crois? » [C'était la petite pièce sur les PUCES cherchées le soir]. Elle la lut entière. Toutes ses jeunes compagnes, peu connaisseuses, la trouvèrent charmante! Berdon souriait avec dédain : — « Mon cousin Deschamps les
» a lus, et... il dit... — Que dit-il? » demanda vivement Maîne Blonde. — « Que ça ne valait rien.
» — Pour les vers, ma sœur! » s'écria Manon;
« mais il a bien dit, qu'avec un peu de correction,
» il n'avait guère lu de pièces qui lui eussent fait
» autant de plaisir. — Soit, ma sœur; mais après
» tout ce sont des vers, et ils ne valent rien; s'ils
» étaient bons, la pièce serait bonne; la différence
» n'est que du tout au tout; c'est une bagatelle. »

Elle a raison, pensai-je, elle a de l'esprit; mais il ne la rend pas aimable; c'est qu'il est d'emprunt, et cet esprit-là est toujours sévère (1). Berdon en vint à la chanson :

Agnès dans son cœur jeune et tendre,

faite pour sa sœur le 20 Janvier 1753. J'ai toujours regardé ces vers comme sacrés, à cause de la circonstance, et je ne les relis qu'avec respect. Berdon commença de les chanter, mais son ton me déplut : — « Arrête, profanatrice ! » m'écriai-je d'une voix forte. Les jeunes personnes firent un cri perçant, se levèrent et s'enfuirent; Berdon ne courait pas la moins vite. Comme il était tard, toutes avaient une frayeur réelle. Elles sortirent de l'Ile, et allèrent sur le rivage opposé. Je n'eus garde de me montrer ! mais je les voyais. Enfin, elles partirent. Aussitôt je quittai ma cachette, je pris par d'autres rues, et, leste comme je l'étais, je les devançai facilement. A leur arrivée dans le quartier, elles me virent, tranquillement assis devant notre porte, lisant avec attention. Je feignis même de ne pas les voir passer. Elles s'assirent sur le banc de leur porte ou sur les

---

(1) C'est ainsi qu'aujourd'hui de *fastidiants* Lecteurs, qui ne nous apprécient que d'après les Journalistes, blâment sans sentir, et par conséquent, sans justesse. Ils prononcent sur parole : « C'est mauvais..... », en lisant un morceau dont se fussent honorés VOLTAIRE et Jean-Jacques Rousseau... *O... servum pecus !* 1794.

marches de l'Horloge, et elles causèrent entre elles, sans que je levasse les yeux. Lorsque la lumière me quitta (ce qui fut bientôt), j'allai remettre mon livre, et je revins à notre banc. Elles s'en étaient emparées. Manon, la plus proche de mon côté, me parla pour me demander l'air de la grande cantilène. Je feignis de l'ignorer, de ne savoir ce qu'elle voulait dire. Elle me parla des vers : même ignorance affectée. Mais ce qu'elle avait dit m'intéressait pour elle; je lui témoignai tout bas de l'estime, de la considération, de l'amitié; le souvenir de sa sœur se présenta vivement; il m'attendrit (et cela ne doit pas surprendre). Manon vit des larmes dans mes yeux. — « Qu'avez-vous? » me dit-elle. — « Croyez-vous que je passe un jour sans la pleurer? — Ha! ma sœur! » dit-elle à Berdon, la larme à l'œil, « vous êtes bien injuste!... » Berdon parut intriguée de ces mots; mais elle n'y répondit pas. Manon me pria ensuite d'engager Madame Parangon à lui prêter des livres comme elle faisait autrefois... (Elle évita de dire à sa sœur). Je le lui promis dès le premier mot, et elle fut très contente de moi.

Je savais par le compagnon Treisignies, qui avait couché deux nuits dans la chambre haute de M. Parangon, qu'on entendait fort exactement de là ce que se disaient les trois sœurs Baron, le soir, lorsqu'elles venaient se coucher. Après le souper, je sortis, mais je n'allai pas loin. Je revins, dès que tout le monde fut dispersé pour la promenade, ou les parties de jeu, dont l'usage commençait à s'intro-

duire, depuis qu'il y avait une loge de Francs-Maçons; je rentrai, sans être vu de dehors. Je dis à Toinette : — « Je voudrais écrire tranquillement, sans monter » à l'imprimerie, d'où les Cordeliers voient ma » lumière; je ne veux pas que Gaudet d'Arras sache » que j'y suis. Je vais monter là-haut; fermez la » porte; et si l'on vient, je vous prie de me sonner, » avant que d'ouvrir. » Je montai. J'attendis patiemment, en lisant mon *Térence* Latin, que je ne traduisais plus, le moment où les deux sœurs reviendraient de la promenade. Ce fut à neuf heures et demie; car dix heures passaient alors pour une heure indue aux jeunes filles. Je les entendis arriver assez bruyamment dans leur chambre. Elles étaient quatre, les deux sœurs Baron, et les deux cousines Bezanger. Berdon et Manon se querellaient dès l'escalier. — « Il vous faut tout le monde! » disait Manon; « vous avez boudé mon cousin Deschamps, parce » qu'il s'occupait de moi! — Non, » dit Berdon, « je ne l'ai pas boudé; je lui ai dit seulement qu'il » aurait un rival. — Quel rival? — Hé! tu le sais » bien. — Ha! je le voudrais. — Je te cède au » moins celui-là. — C'est parce qu'il ne t'a pas fait » sa cour; tu y comptais... Mais ton bel humeur l'a » éloigné? — A moi?... Mais tu as raison : c'est » mon orgueil blessé qui me rend dédaigneuse. — » Ha! » dit Thérèse Bezanger, « une fille comme » Berdon n'est pas pour un apprenti imprimeur. — » On est apprenti avant d'être maître, » reprit Manon. — « Attends qu'il le soit, » répondit

Berdon. — « Mon Dieu ! laissons tout ça, » dit la jeune Agnès... « Mais qui donc était-ce qui nous a » écoutées sur l'Ile-d'Amour ?... Ça m'inquiète ! — » Mais tu vois, » lui dit sa sœur, « que mon cousin » Deschamps ne s'en est pas trop défendu. — A la » bonne heure, si c'est lui, » reprit Agnès. — « Si » c'était Monsieur Nicolas ? » dit Manon. — « Elle » voit son Monsieur Nicolas partout ! » s'écria Berdon ; « ne l'as-tu pas trouvé, à notre retour, » devant la porte, tranquille, pédant, morne, à son » ordinaire ? — Ha ! morne ! » reprit Manon... « Oui, morne, tu as raison... Il est morne, depuis » la mort de ma sœur ! — Tu m'attristes ! » s'écria Thérèse ; « chez vous, il faut ou disputer, ou » larmoyer. — On peut bien regretter une aussi » bonne sœur, » dit Agnès. — « Oui, » dit Berdon, « pour les étrangers... Quant à moi je crois que » ma sœur Manon, avec ses beaux sentiments pour » son Monsieur Nicolas, en serait pour ses » avances... » (Ici, elle parla si bas, que je ne pus l'entendre). — « Tu crois ? « s'écria Thérèse. — « Je le gagerais. — Ho ! voilà toujours ma » sœur ! » dit Manon ; « des jugements téméraires. » — Hé bien oui, » reprit tout haut Berdon ; « il » aime la maîtresse, ou la servante ; mais il aime » dans la maison. — Ha ! la servante ! » dit Agnès, avec dédain. — « Comment donc, la servante ? » reprit Berdon avec le ton affecté ; « mais savez-vous » que Toinette est une belle fille ? — *Agnès.* Oui : » mais elle est... servante. — *Berdon.* Si Mademoi-

» selle Toinette est servante, Monsieur Nicolas est » paysan. — *Agnès*. Il est d'une honnête famille. » — *Berdon*. Le père de Monsieur Nicolas est » laboureur; le père de Ma'm'selle Toinette est » laboureur. — *Manon*. S'il aime à la maison, ce » n'est pas la servante. — *Thérèse*. Moi, je croirais » que si... Car si l'une est un peu trop basse, l'autre » est beaucoup trop haute; et l'on se rapetisse » plutôt qu'on ne se grandit. — *Manon*. Tu te » trompes, ma cousine : on se grandit plus volon» tiers qu'on ne se rapetisse. — *Agnès*. Moi, j'en » conclus qu'il n'aime ni l'une ni l'autre. — Que » nous importe? » dit Berdon avec humeur... « Burat m'a bien fait rire, avec son histoire d'Yon » et de Mamselle Blonde l'aînée... » (la sœur de Maîne)... « Imagine qu'il voulait lui voir la jambe, » qu'elle a très bien. — Oui, car c'est tout ce qu'elle » a, » dit Thérèse. — Ho! tout ce qu'elle a! » s'écria Manon... « Des hommes m'ont dit... — Ils » t'ont dit des sottises, que tu ne nous répéteras pas, » j'espère, » interrompit Berdon... « Il la vit des» cendre par la Place Saint-Étienne avec les demoi» selles Bard et les demoiselles Imbert; il courut se » cacher dans la brèche de la Cité. Là, il se coucha » sur le ventre, dans un coin obscur, et quand elle » passa, il avança la tête, pour regarder de son » mieux. Elle lui tournait le dos; un petit besoin l'a » prise; l'endroit est solitaire, autant que sombre; » elle s'est à demi troussée, à demi accroupie, et, ten» dant le derrière justement sur Yon, elle l'a baptisé

» complètement; il n'en a pas perdu... une goutte...
» Il n'osait souffler, comme bien vous pensez,
» quoique la douche l'obligeât quelquefois à serrer
» les dents et à fermer les yeux... Quand elle eut
» fini, elle s'aperçut qu'une de ses mules d'étoffe
» d'or (car elle est très coquette pour cette partie de
» sa parure) avait donné dans quelque chose de
» malpropre : elle a senti comme un chiffon sous
» ses pieds; elle chercha de la résistance, et trou-
» vant un point d'appui, elle essuya sa mule au jabot
» du pauvre Yon, qui de son côté est un propret,
» comme tous les gens de plume qui paraissent
» continuellement devant les premiers magistrats;
» ensuite elle s'en est allée, ne se doutant de rien.
» Yon s'est aussitôt levé, son habit neuf mouillé
» partout... heureusement c'est du noir!... sa che-
» mise et sa culotte pleines d'eau; son jabot brodé
» de la main de la Morelle, non-seulement sali,
» mais ayant une odeur très opposée à celle d'un
» bouquet. Le comble du malheur, c'est qu'il avait
» à traverser, pour retourner chez lui, le quartier le
» plus fréquenté de la ville... Il ne savait que devenir,
» quand deux de ses amis, Pâquiau le procureur, et
» Lefèvre le notaire, ont paru : — Comme diable te
» voilà fait! lui cria Pâquiau. — « Oui, un petit
» accident m'est arrivé; mettez-moi entre vous deux,
» et mène-moi chez toi. — C'est ben dit, reprit
» Pâquiau; mais tu sens diablement fort!... Qu'as-tu
» donc là? Lefèvre a éclaté de rire, en disant : —
» Mais c'est... c'est... c'est, je crois, de la..... —

» Oui, parbleu!... a repris Pâquiau, après s'en être
» assuré... Quelle diable d'aventure as-tu donc eue
» là?... — C'est une sale aventure! dit Lefèvre. —
» Trève de tout cela, et menez-moi chez Pâquiau.
» Tu enverras ta servante me chercher du linge et
» un habit. — Oui; mais tu nous conteras ce que
» c'est? — Non pas, que je ne sois changé. — Ho!
» parbleu, avant! ou nous te laissons là. — Mor-
» bleu! voulez-vous que le cœur me soulève à
» chaque mot?... Ce n'est pas l'eau, l'eau ne me
» dégoûte pas : mais c'est... c'est... — On t'entend :
» c'est la ***** (*a*). Si tu n'avais que de la *****, on
» pourrait croire que tu es tombé; mais mouillé...
» (Lefèvre le flaira), et mouillé... de la sauce du
» reste, si je m'y connais... plein d'araignées... des
» gravats, de la chaux, du sable... Il faut nous conter
» ça, ou nous te promenons par la ville, comme le
» bœuf gras! — Puisqu'il faut vous le dire, c'est un
» pot de chanoine, qu'une vieille gouvernante m'a
» jeté. Je suis tombé, en voulant grimper jusqu'à
» elle pour la dévisager, et me voilà. Il fallut bien
» croire que c'était la vérité. Pâquiau l'a mené chez
» lui, où on l'a nettoyé; on lui a donné du linge,
» un habit noir. Approprié, avant que de sortir, il a
» demandé une plume, deux feuilles de papier
» timbré. Comme il est greffier-criminel, on ne
» savait ce que cela voulait dire. Il a d'abord écrit

(*a*) Μερδε. (*N. de l'Éd.*)

» sur du papier-mort; ensuite il a mis au net, et
» déchiré le brouillon, qu'il a jeté dans la cheminée;
» il a cacheté sous enveloppe, et il est sorti. Dès
» qu'il a été dans la rue, Pâquiau et Lefèvre, qui
» l'épiaient, sont venus ramasser les morceaux du
» brouillon : ils sont parvenus, en les rassemblant
» sur une table, à lire tout le détail de l'aventure,
» que M. Yon envoyait judiciairement à Mlle Blonde,
» par forme de plaisanterie, à peu près tel que je
» viens de vous la raconter. Il a profité de cette
» belle occasion pour faire une Sentence d'amour,
» où il lui dit, entre autres choses, qu'elle ne doit
» plus avoir d'autre mari que lui, attendu qu'il a
» contemplé des appas qu'un autre qu'un mari ne
» doit pas avoir vus. »

A la fin du récit de cette aventure, j'éclatai de rire par inadvertance; de sorte que les quatre causeuses comprirent qu'il y avait quelqu'un dans la chambre haute de M. Parangon. Je descendis aussitôt; je prévins Toinette au sujet de l'aventure d'Yon, et je la priai, si on lui parlait de chez les demoiselles Baron, de dire que c'était elle qui les avait entendues, et qui avait éclaté de rire.

J'avais à peine fini, qu'on vint frapper à la porte de la rue. Je me cachai dans l'alcôve de M. Parangon, et Toinette ouvrit. C'était la jolie Marote, chambrière des demoiselles Baron. — « Toinette? » dit-elle, « qui est donc là-haut, dans la chambre haute?
» — Personne, mon enfant. — Mais on vient d'y
» rire? — Ha! c'était quelqu'un... qui rit encore de

» l'histoire de M. Yon le greffier. Va dire ça à tes » demoiselles. » Toinette escobardait fort habilement, comme on voit. De son côté Marote, qui n'avait vu que Toinette, acheva le mensonge, sans le savoir; elle dit, par la suite d'un raisonnement qui n'excédait pas sa portée, que Toinette était dans la chambre haute; qu'elle avait entendu l'histoire de M. Yon, et qu'elle en avait tant ri,... qu'elle en riait encore. Ainsi, les jeunes filles, en faisant à deux le mensonge, avaient la conscience parfaitement nette... Ha! le grand homme, que le Jésuite Escobard, qui avait eu autant d'imagination que la jeune fille de Toury!... Ainsi finit le 21 Juillet. D'autres événements doivent remplir le 22.

J'avais entrevu Mlle Fanchette, lorsque mes parents m'avaient mené à Vermenton, pour me présenter à l'imprimeur, et je l'avais trouvée charmante; c'était le 6 Mai 1751, il y avait trois ans trois mois. Elle paraissait alors douze ans; ainsi, elle devait en avoir environ quinze. Sa sœur l'avait demandée à son père, pour l'envoyer à Paris, non auprès des sœurs de M. Parangon, mais chez son frère l'avocat : Madame Parangon, obligée, par des raisons particulières qu'on saura quelque jour, de se rendre à la capitale, sous peu de temps, se proposait d'y laisser Fanchette environ six mois, et de la ramener avec elle, à son retour... C'est ici notre première entrevue.

La beauté de cette jeune personne m'éblouit, lorsque je la vis à dîner, environ une heure après

son arrivée. Elle était blonde, et c'était la plus belle fleur nouvellement éclose qu'il soit possible d'imaginer : des cheveux dorés (sa sœur les avait cendrés et très fins); de vives et tendres couleurs; une figure noble, mais un peu mutine (ce qui la différenciait de celle de sa sœur); une taille admirable, svelte, comme elle l'est à quinze ans; la main, le bras, et tout le reste parfait; un son de voix argentin perçant, mais sans blesser l'oreille; parlant un peu gras, avec une mignardise séduisante; riant souvent, avec une grâce enfantine; vive, légère, enjouée; ayant du goût, de l'élégance (qualités si puissantes sur le cœur des hommes!) Telle était Mlle Fanchette, en partant pour la capitale, où elle doit encore acquérir. Elle ressemblait beaucoup à sa sœur; l'air mutin de Fanchette, qui lui ôtait un peu de celui de noblesse et de bonté, formait seul la différence du caractère des deux aimables sœurs... Lorsque j'étais entré dans la salle, Fanchette jouait avec M. Parangon, qui en paraissait fou, mais tout en riant : l'aimable fille se conduisant de façon que les libertés de son beau-frère n'excédaient pas les bornes de la décence la plus sévère. Je la saluai timidement. Je tremblai de la perdre!... Ma place se trouvait à côté d'elle : j'en fus charmé. Elle me parla souvent, d'un ton de douceur, et même de familiarité, qui m'honorait et me flattait, en me rendant mes espérances. Je tâchai d'être aimable, et je ne sais si je le fus : j'avais un nuage dans les yeux. Elle marquait beaucoup d'esprit. Par exemple, après un mot obli-

geant, qu'elle venait de me dire, d'un ton et d'un air plus obligeant encore, elle adressait rapidement la parole à Bardet, à Bourgoin, à Loiseau, d'un air enjoué, comme si elle eût voulu prévenir les réflexions. Cette conduite me la fit adorer; car je craignais beaucoup M. Parangon, dont les vues ne m'étaient pas favorables, quisqu'il aurait voulu donner Fanchette à son neveu, qui avait séjourné quelque temps à la maison, entre le temps de ma présentation et celui de mon arrivée à la ville. Pour mettre le comble à ma satisfaction intérieure, Fanchette parla de mes parents, et elle cita un trait récent de mon père, qui venait de rendre un important service aux habitants de Sacy, en leur procurant la vente avantageuse de leur quartier de bois communal en réserve : le prix en fut destiné pour amener au milieu du village une fontaine à laver et à boire, qui en était fort loin. Il avait été secondé par l'excellent pasteur Antoine Foudriat, qui avait préféré, contre l'avis des principaux habitants, l'utilité publique aux réparations nécessaires de l'église. Antoine, lorsqu'il parlait de l'Aqueduc, en donnait tout l'honneur au Lieutenant; et le Lieutenant, dans toutes ses conversations, affirmait que sans les lumières et la bienveillance du pasteur, il n'aurait pu rien faire. Ce fut ce que dit Fanchette, parce que mon père et le pasteur ayant été successivement chez son papa, ils y avaient tenu ce langage. Antoine y était venu le dernier; l'ami commun lui dit en riant : « Lequel croire? Monsieur Restif dit que vous êtes

» le plus honnête homme du pays; vous, vous dites
» que c'est lui?... Je vous mettrai d'accord, Mon-
» sieur le curé, en disant que vous êtes tous deux
» de très honnêtes gens : vous, comme pasteur, lui,
» comme juge et comme citoyen. Au reste, comme
» vous êtes également mes amis, je suis également
» flatté. Buvons à la santé de l'absent, qui nous le
» rendra bien, je vous l'assure, dès que nous pour-
» rons nous joindre. » Ce trait fit sourire M. Pa-
rangon : — « La petite sœur conte bien! Elle prend le
» ton, la manière de son papa... — Je dois des grâces
» infinies à Mademoiselle, » dis-je alors, voyant
qu'on faisait silence, « de ce qu'elle a bien voulu
» rapporter un trait de Monsieur son père, si hono-
» rable pour le mien. — On sait que c'est un parfait
» honnête homme, » dit M. Parangon; « mais c'est
» une obligation plus rigoureuse qu'aux autres
» hommes imposée à ses enfants. »

Au sortir de table, Madame Parangon, qui avait quelque chose d'important à me dire devant sa sœur, saisit un prétexte pour nous amener tous deux dans sa chambre, sans affectation; elle m'envoya lui chercher une *respectueuse* que je ne devais pas trouver; et comme je tardais, elle monta, suivie de la jeune Fanchette, en marquant une sorte d'impatience... Lorsque nous fûmes ainsi tous trois sans témoins, elle fit... ce qu'elle aurait dû faire six mois ou une année auparavant : « Mes enfants, » nous dit-elle, « je vous réunis un instant, pour vous dire une
» chose nécessaire à tous deux. A toi, ma sœur,

» c'est que voilà ton mari futur, afin que tu n'é-
» coutes les fleurettes de personne; elles sont dange-
» reuses, surtout à Paris!... A vous, Monsieur
» Nicolas, qu'il faut vous mettre en état d'obtenir
» ma sœur, en vous donnant des mœurs irrépro-
» chables, un état honnête; en un mot, en vous
» conduisant désormais avec tout le monde d'une
» manière qui vous fasse acquérir de la considéra-
» tion. Quant à l'état, ce n'est pas le plus difficile;
» je vous y aiderai : j'en ai les moyens. En rame-
» nant ma sœur de Paris, dans sept à huit mois,
» elle les connaîtra; j'agirai devant elle. Mais tout
» le reste dépend de vous, et je serai sévère sur
» ce qui ne dépend que de vous... » Elle me donna la main de Fanchette, que je baisai, et que je mis ensuite sur mon cœur. Fanchette me parut prévenue par sa sœur, car elle me dit : « Mon papa
» vous estime beaucoup! Je l'entends quelquefois
» parler de vous avec de grands éloges! — Puissé-
» je les mériter un jour! » répondis-je... Madame Parangon remarqua de l'étonnement dans mes yeux; elle dit, en parlant comme vaguement, qu'elle avait ses raisons pour croire que le mariage pouvait se faire; qu'il y avait des circonstances où l'on devait ne pas regarder de près à certains obstacles; qu'elle s'était consultée d'une manière couverte. Ensuite, elle ajouta : « De plus, mon père le désire. » Ce mot fut le plus flatteur que j'eusse entendu de ma vie. Mais après ce que Madame Parangon m'avait dit, au sujet de Colombe, je n'étais pas moins touché de

reconnaissance. Je sentis encore mieux que j'avais le bonheur d'avoir une amie éclairée. Elle voulait que j'envisageasse mon mariage avec sa sœur comme son ouvrage, et la plus forte preuve de son amitié.

J'étais muet avec Mlle Fanchette; cependant je lui baisais souvent la main : elle souriait, en regardant son aînée, surprise sans doute de mon silence. Elle aurait pris une médiocre idée de mon raisonnement, sans l'occasion de parler que me fournit sa sœur. Madame Parangon, en causant, dit à Fanchette : — « Je ne sais pourquoi papa et moi, nous sommes si » vivement portés pour Monsieur » (me montrant); « car nous pensions de la sorte, même avant qu'il » fût ici, et aussitôt que nous l'eûmes vu, quand il » vint chez nous, parler à notre frère aîné, du temps » qu'il était encore à Courgis. Jacquette » (Madame Minon) « raconta, en soupant, ce qui s'était passé; » je pris le parti du petit Janséniste, comme on » l'appelait. Papa nous écoutait sérieusement. Nous » nous en aperçûmes, et craignant de lui avoir déplu, » nous cessâmes de parler. Alors papa prit la parole, » en ces termes : — « Colette, vous pensez juste; » et vous, Jaquette, vous êtes une étourdie. Il ne » m'est point agréable qu'une fille tourne en ridi- » cule la modestie et la pudeur dans un jeune » homme; et surtout dans ce jeune homme-là, le » fils de mon ami... Et je ne sais quoi me dit, au » fond de mon cœur, que ce garçon-là n'est pas un » jeune homme ordinaire; car je le connais, l'ayant » vu maintefois chez son père, durant son enfance;

» et les traits que je sais de lui, tant de ses réponses
» que de ses amusements, ne sont pas des enfants
» ordinaires » (il citait la main au feu). « Aussi,
» n'est-il pas de sang abject et méprisable : les
» anciens Bertro, ses aïeux maternels, furent tou-
» jours distingués par leurs vertus; et du côté
» paternel, il a, dans son sang, du plus beau de
» l'Univers... Nul n'est hardi que le sot, qui ne sait
» pas ce qui lui *défaut :* le spirituel, au contraire,
» est honteux dans la jeunesse avant mérite, croyant
» que tout le monde sent et pense comme lui, et
» mieux que lui; que tout le monde fait ce qu'il
» faut faire; il ne devient hardi que dans la muturité,
» quand il a vu, par expérience, combien les autres
» hommes sont au-dessous de lui. Timidité marque
» esprit : hardiesse marque sottise; rougeur marque
» cœur pur : effronterie marque tout vice. J'aime ce
» jeune homme, et je souhaite que son honnête
» père ne le retienne pas à la charrue; car il y ferait
» peu; et ailleurs, je crois qu'il peut faire beaucoup!
» et beaucoup fera, si Dieu lui prête aide et temps,
» et si les hommes ne l'étouffent pas. » Et il se tut,
» demeurant sérieux. Il faut donc suivre ses inten-
» tions, et que celui dont il a une opinion si haute
» devienne son gendre. »

Je sentis mon âme agrandie par ce discours; je me trouvai la force de parler : — « Madame, » dis-je, « il faut que les sympathies ne soient pas
» une chimère; car avant de vous avoir vue, avant
» que d'avoir vu Monsieur votre père, je n'enten-

» dais jamais prononcer votre nom et le sien,
» qu'avec un sentiment vif d'inquiétude et de
» plaisir. Je ne sais pas si c'est parce que toutes les
» fois que mon père parlait de votre père, il ne le
» faisait qu'avec considération, et un éloge atten-
» drissant de sa probité, de sa généreuse conduite;
» je ne sais pas si c'est parce que jamais ma mère
» ne vous a nommée de votre nom de Colette, sans
» ajouter : C'est la bonne et la belle, celle-là!...
» Quand je vous eus vue, dans ma première jeu-
» nesse, je réfléchis que vous étiez celle dont on
» m'avait dit tant de bien! et j'eus confiance en
» vous, en vous seule... Et quand je ne fus plus à
» Vermenton, je revenais quelquefois jusqu'au haut
» de la déclive du Terrapion, d'où l'on découvre
» votre ville et votre maison, au moyen de l'église,
» et je disais, en suffoquant : C'est là qu'elle est
» Mamselle Colette, la bonne et la belle!... Et je
» m'en revenais le cœur gonflé... A notre retour
» chez nous, quand je fus présenté à M. Parangon,
» ma mère ne cessa de louer Mademoiselle Fan-
» chette; et je pris, dès cet instant, à Mademoi-
» selle Fanchette le plus vif intérêt... Si j'ai le bon-
» heur, que je n'ose encore envisager, de vous
» obtenir un jour pour compagne, Mademoiselle,
» j'espère vous prouver alors, qu'un bien longtemps
» désiré sans espérance, non seulement par moi,
» mais par tous les miens, est le plus grand et le
» plus précieux des biens... Je vous jure un attache-
» ment éternel... J'en atteste Dieu même, et son

» image, votre vertueuse sœur !... — Tu veux bien » promettre, et t'engager aussi ? » dit Colette à sa sœur. — « Oui, ma toujours bonne, et de tout » mon cœur !... Que faut-il lui dire ? — Donne-lui » un gage... ce que tu voudras. » Fanchette chercha : elle tira différentes choses qui ne lui parurent pas assez importantes... Elle me donna enfin sa montre. J'hésitais à la prendre. Un signe de Madame Parangon me l'ordonna. Je baisai la main de Fanchette, lui disant : — « Que vous donnerai-je ? — » — Vous n'étiez pas prévenu, » dit Madame Parangon ; « j'y ai pensé. » Et elle m'en donna une beaucoup plus belle, plus galante, en ajoutant : « Ceci est à vous.—Je puis la donner ? » m'écriai-je. — « Voyez... Mais vous pouvez la donner. » J'attachai la montre au côté de Fanchette, avec une chaîne de femme, et je mis celle d'homme à la montre que j'avais reçue d'elle. — « Ces gages » vous rappelleront l'un à l'autre... Celui des deux » qui désormais... oubliera l'autre le premier, perdra » mon amitié... sans retour... Allez, Monsieur Ni- » colas ; je ne veux pas qu'on nous remarque. » Je descendis, et je courus me mettre à l'ouvrage.

Ce moment fut heureux, oui, aussi heureux que lorsque j'avais mon innocence... Ha ! comme j'adorais... Madame Parangon !... Car, ce fut elle que j'adorai. Les charmes même de la jolie Fanchette ne me touchèrent que pour sa sœur... C'est que Colette avait une âme, et que Fanchette était trop jeune encore...

Quelle journée délicieuse! Hélas, dans l'immense étendue des siècles, elle fut la seule où mon bonheur ait été complet... De tant d'années qui composent une double éternité, faibles et instantanés Mortels! je n'ai eu qu'une demi-journée de bonheur!...

Loiseau remarqua mon ton animé, mon action adoucie, mes expressions affectueuses, l'espèce d'auréole qui semblait environner ma tête et saillir de toutes mes fibres. Nous nous parlions quelquefois Latin, en l'absence de Degout; il me dit : « *Aliquid* » *supervenit novi? Si faustum, ut reor, gaudeo.* — » *Nihil felicius contingere poterat.* — *Congratulor, et quid sit non peto, dum faustum sit.* » Je me tus, et Loiseau ne me fit plus d'autre question.

Le soir, à l'heure du souper, j'étais dans l'ivresse... [Ha! quel sort digne d'envie!... Ne me plaignez pas, automates qui n'avez jamais rien senti! ne vous avisez pas de me plaindre, parce que j'ai ensuite été malheureux et coupable! parce que je languis infortuné, à soixante ans, privé de tout, sans espoir, sans consolation! parce que tout mon bonheur était faux! Il était vrai en ce moment, quoiqu'il ne doive pas s'accomplir... Ha! j'aime cent mille fois mieux l'avoir senti, et l'avoir perdu, que d'avoir végété comme vous! Automates, ne me plaignez pas! Vous blasphémeriez le bonheur!]... A souper, je fus à côté de ma petite femme... Elle l'était; nous étions unis; il fallait qu'un double coup de foudre m'enlevât mon second père et ma seconde mère, pour qu'elle ne le fût pas... Elle l'était. Que de mots

charmants elle me dit à demi-voix! Combien de choses obligeantes devant tout le monde! Que j'étais glorieux, fier!... Et j'avais raison de l'être, je vis Colette heureuse!... Ses regards se fixaient sur nous avec attendrissement; elle ne pouvait trouver d'expressions assez tendres pour sa sœur. Mes regards la remerciaient, et elle entendait ce langage; car elle y répondit.

Après le souper, M. Parangon alla faire sa partie, et les deux sœurs m'ayant pris chacune un bras, nous allâmes à la promenade, en passant devant tout le voisinage, que nous saluâmes. Berdon me vit : que ma vanité fut flattée!... O quelle soirée délicieuse!... Nous parcourûmes ma promenade de désespoir, que j'avais ensuite recommencée avec Madame Parangon. Mais quelle différence aujourd'hui! J'étais avec ma double maîtresse; car Colette avait ici deux corps, mais elle n'avait qu'une âme : les deux corps m'étaient égaux, à peu près; mais l'âme?... elle n'était que dans Colette... Fanchette parlait en enfant aimable, favorablement *sifflée* pour un jeune homme; elle enchantait sa sœur par sa naïveté. Je sens comme elle m'enchanterait aujourd'hui: ce sont les hommes faits qui savent apprécier et goûter le mérite des jeunes filles; mais alors, au sortir de l'enfance, je ne sentais, et ne pouvais sentir que le mérite achevé, raisonnable, de Madame Parangon : tels nos petits Catons Parisiens de vingt-deux ans, sont cent fois plus sérieux qu'à cinquante... Ce n'est pas que je n'aimasse Fanchette; je l'aurais

épousée avec un transport de joie; je l'aurais préférée à toutes celles que j'avais recherchées; mais ce n'était nullement parce qu'elle était jeune, jolie, ravissante, autant que vertueuse, c'est parce qu'elle était sœur de Madame Parangon... Non, je le répète, je n'ai eu qu'une passion en ma vie, pour une seule femme, pour une seule âme aimante. J'avais cru Jeannette cette femme; je l'adorai, parce que je lui supposais l'âme que je trouvai réellement dans Madame Parangon... En voyant Jeannette, je m'étais dit : « Voilà enfin la réalité des chimères de mon » imagination!... » En entendant Colette, je pensai : « Voilà les sentiments que j'aurais supposés à Jean- » nette, si j'avais eu assez de mérite et de vertu » pour les imaginer. » Quand je vis Edmée, je l'aimai comme le portrait vivant de Jeannette. Quand je vis Manon Prudhot et Madelon, leur habillement ou leur costume trompèrent mes yeux, et un peu mon cœur; c'étaient des images de Madame Parangon, que j'aimais : elle était l'âme que j'adaptais au corps de Jeannette, dont je ne connaissais pas l'âme. Mais il faut une âme et un corps, un physique et un moral, pour composer une femme : je n'aimais qu'une seule femme dans Jeannette et dans Colette. Quand je vis Colombe, ce ne fut pas de l'amour, ce fut de l'admiration pour une belle fille : l'amour ne permet pas ce que je fis, presque sous ses yeux, mais à mon insu. [Était-ce la raison de ce que me dit Madame Parangon, à son sujet? et voulait-elle me faire entendre que la passion n'est pas assez solide

pour être la base du mariage? Ou voulait-elle me montrer un désintéressement qui me laissât libre, à la veille du jour où j'allais voir sa sœur?... On sait qu'elle me dit elle-même, qu'elle était bien aise que j'épousasse Fanchette sans passion...] Quand j'aimai Marianne Tangis, c'était l'amabilité, la douceur d'un sexe toujours séduisant, que j'aimais en elle, et non sa personne; c'était une des perfections de Colette, et, je crois, de Jeannette, la douceur, la tendre affectuosité, que j'adorais : aussi, je quittai Marianne sans peine. La passion extraordinaire que m'inspira Rose Lambelin, ne fut certainement pas de l'amour: je serai pris par l'esprit. Je n'ai jamais aimé l'esprit du sexe que cette fois-là : auparavant, j'aimais le cœur et la beauté; depuis, j'ai aimé la beauté, puis le cœur, mais la beauté surtout... Je puis donc t'assurer, honnête Lecteur! que le charme qui m'a subjugué fut unique : c'est quelque chose qu'on peut sentir, mais dont on ne peut donner la définition claire, et que je n'ai jamais trouvé parfaitement que dans Jeannette et Madame Parangon, quoique beaucoup d'autres femmes m'aient paru en approcher. [Car je n'assimilerai pas ce que j'ai dans la suite éprouvé pour ZÉPHIRE, que j'ai aussi tendrement aimée que Madame PARANGON, pour laquelle j'ai senti un goût de préférence aussi vif que pour JEANNETTE : c'était un sentiment d'un autre genre, sur la nature duquel je me trompais; outre que Zéphire avait réellement autant de beauté que Colette, que Jeannette Rousseau, et qu'Edmée Servigné...] Si

l'on veut avoir une idée de cette figure noble, qui, dans Madame Parangon, joignait les grâces les plus séduisantes à la dignité, on peut recourir aux estampes du PAYSAN-PAYSANNE déjà citées... Si de la figure de Fanchette, on la trouvera dans l'estampe où elle fait l'aumône à EDMOND : si de Jeannette, rien n'est plus approchant de sa figure, que celle d'Edmée à Vaux, dans le même ouvrage. Edmée elle-même est très bien dans une autre estampe, où elle paraît assise auprès d'Edmond; tandis que sa sœur cueille des narcisses, dans la prairie qui borde l'Yonne. Pour Manon Prudhot, prenez les CONTEMPORAINES, à la 3e estampe des *Crises*. Madelon Baron, même ouvrage, a pour portrait la *Sous-fermière*. Enfin, la 260e *Nouvelle*, intitulée *la Gouvernante de célibataire,* tant pour la physionomie, l'air, la taille que pour le costume et la chaussure, donne trait pour trait la belle Colombe... Mais je suis à la promenade avec Fanchette et Madame Parangon.

Certe dernière nous guidait. Je sentis ses motifs généreux; elle voulait ôter à ma promenade la plus ordinaire ce qu'elle avait de douloureux, pour y substituer le charme que donnerait sa présence et celle de sa sœur à la plus heureuse soirée de ma vie. Je l'en remerciai à mots couverts. « Nous nous » entendons, » me répondit-elle. — « Et moi, ma » sœur ? » dit naïvement Fanchette. — « Et toi, ma » bonne amie ? Tu es le charme de ma vie ; c'est » par toi que je veux et que j'espère être heu» reuse... » Dans mon transport, je baisai une main

à chacune des deux sœurs. Je ne sentais pas la différence de mes sentiments pour elles; j'adorais la perfection; l'ivresse me la faisait croire Fanchette, parce qu'on m'avait dit : « *C'est Fanchette que tu » épouseras...* » Madame Parangon nous entretint ensuite de ses projets pour nous. Qu'ils étaient beaux! qu'ils étaient généreux! Quelle amie j'ai perdue!... Je ne puis prononcer ce mot sans m'attendrir... Mon Lecteur, dans deux ans et huit mois, Colette ne sera plus... Et je serai encore, moi, malheureux!... malheureux à jamais! si ce n'est dans quelques intervalles lucides où le nuage s'entr'ouvrira... Nous écoutions Colette, ma jeune maîtresse et moi, également charmés; Fanchette adorait sa sœur, et croyait m'aimer parce qu'elle l'aimait... A nous trois, nous n'avions donc qu'une âme!... Émus tous deux par les discours de Colette, par la peinture touchante qu'elle nous faisait du bonheur qui nous attendait, si nous savions profiter de nos avantages présents et de nos qualités naturelles, nous nous pressions tendrement la main. A l'endroit où, dans une cruelle circonstance, j'étais tombé de douleur, je m'arrêtai. — « Que vous me rendez heureux! » dis-je à Colette. « Il y a longtemps que je sais que » vous n'êtes pas une mortelle... Ma belle Fan- » chette, votre sœur est une ange, qui s'est revêtue » d'un corps... charmant!... c'est notre bon ange à » tous deux. — Ha! que j'aime cette idée! » s'écria Fanchette, en me quittant le bras, pour se jeter au cou de sa sœur; « mon ange... bel ange!... baisez-

» moi donc! — Je suis ta sœur, » lui dit Colette; « un ange ne t'aimerait pas aussi tendrement que » je le fais. — Non, non! » m'écriai-je à mon tour, « vous n'êtes pas une mortelle! » [et je pense qu'en vérité j'en étais convaincu! ce sont les imaginations comme la mienne, qui ont inventé les religions et créé les Dieux!] « vous ne me persuaderez pas que » vous n'êtes qu'une mortelle; si ce n'était à vos » actions que je l'ai reconnu, mes sentiments me » convaincraient que vous êtes une divinité... Ils » ne sont pas... ils ne sont plus ceux qu'inspire » une femme, quelque méritante et belle qu'on la » suppose. — Ayez cette idée de ma Fanchette, » quand vous serez son mari, » me dit-elle, « et je » vous réponds que vous serez le plus heureux des » deux... Quant à moi, je suis mortelle. — Mal- » heur à moi donc, si vous l'êtes! — Quel mot! et » comme vous parlez! — Hé! dis-je ce que je » veux? Je suis emporté hors de moi, comme si » une autre âme animait la mienne. »

La vraisemblance, mon ami Lecteur, se trouve mille fois exagérée, dans ce que j'ai mille fois répété de cette femme angélique!... Hé bien, ce que j'en écris est mille fois au-dessous de la vérité... Depuis mon attentat surtout, elle m'a toujours étonné davantage. Elle s'en reposait un peu trop sur Loiseau, à la vérité; ce n'est pas que ce jeune homme ne fût bien capable de tout ce qu'elle en espérait; mais il n'avait pas encore sur mon esprit autant de crédit qu'elle pensait, d'après son mérite et le discernement

qu'elle me supposait. Loiseau, qui n'était pas initié dans tous ses secrets, ni dans tous les miens, croyait bonnement me servir, en lui déguisant ce qu'il découvrait de mes écarts. Et puis, il ne découvrait pas tout; j'étais extrêmement discret dans ce qui était relatif à mes aventures avec les femmes, et mes cahiers étaient serrés avec un soin jamais démenti. Mais Loiseau serait parvenu à tout savoir, qu'il ne m'aurait pas trahi.

Fanchette ne devait rester avec nous qu'une demi-journée; elle partait le lendemain pour Paris, avec une dame Leclerq, bru d'un ancien ami de mon père, mais qui s'étant prodigieusement enrichi dans le commerce de bois, ne le voyait pas plus que ses autres anciens amis. Malheureux, avec toutes ses richesses, il vivait seul, ou ne recevait, depuis qu'il avait acquis plusieurs terres (entre autres celle d'Accolay, pays de ma mère) que des seigneurs, qui lui faisaient payer leur amitié à force d'humiliations et de railleries ; car il avait autrefois conduit la charrue. Ce fut à lui qu'un paysan, alors son commensal et son ami, mais depuis oublié, fit un apologue, souvent répété dans le canton. Il l'était venu voir, ne sachant pas que ses mœurs fussent si fort changées... Leclerq, en voyant entrer un paysan sur sa monture jusque dans sa cour, et donner ordre qu'on mît son cheval à l'écurie, fut très étonné!... Le paysan monte ensuite. Un laquais en habit propre se présente : « Qui demandez-vous? — Monsieur, » ç'ôt moun ami Guillaume. — Guillaume? qu'est-

» ce que Guillaume? Le cocher, le jardinier? un » valet d'écurie? — Non, par la morguié! ç'ôt lou » mâtre d'iqui. » Le laquais, qui avait servi, à la ville, le fils aîné de M. Leclerq, éclata de rire : — « Votre nom? Je vais vous annoncer. — Mon nom? » Jacquot Dupré... Mais qu'o-qu'vou allez énoncei? » — Votre visite. — A qui ôst-ce? — A M. Le- » clerq, mon maître. — Voute mâitre! Guillaume » o des Monsieûs peur doumestiques? — Oui, je » suis son laquais. — Laquais?... Coument? tu n'os » qu'in laquais? et tu m'empêches de passer, peur » aller vouâ moun ami Guillaume? » En achevant ces mots, le paysan prit M. La Jeunesse par le bras, le fit pirouetter, et l'envoya tomber sur une espèce de chaise longue, destinée aux femmes qui venaient dans l'antichambre de M. Leclerq. Jacques entra aussitôt. — « Qu'est-ce? Qui êtes-vous? » demanda M. Leclerq. — Coument? Tu ne me requeûneus » pas?... Hé! je seus Jacquot Dupré, toun ami, » toun ancien camarade d'écoule. — Ha! c'est » vous, maître Jacques Dupré?... Je suis charmé » de vous voir. — Non, non; tu n'en os pas » charmé; je le vois ben... O Guillaume, ôs-ce que » tu n'aîs pas émassé tes bens en hounête houme, » que t'en aîs honte, devant toun ancien ami et » camarade, qui s'en réjouissait tous les jours, en » dihant : V'lé que Guieu bénit moun ami Guil- » laume Leclerq!... Et dans toutes mes prières je » l'en remerciôs; car je t'ai toujours aimé comme » mon fréhe... Équeute-moi, Guillaume; car t'épeler

» Mounsieu', je ne sauhos; je crohos te dihe une » injuhe; et j'aime mieux ne te parler de ma vie.

» Il y avait une fouas, dans in villège, deux » treues qui avingnt fait chacune in coichon. A' les » aimingnt ben; et coume all équingnt bounes voi- » ȟines, leurs petits s'aimignt ben étou. Mais vlé » que quand i's fuhent grands, i's ne fihent pas la » même vie, ni le même chemingn. Ç'tin-lé qui » avait le pûs d'esphit, dihait coume chlé : Dans les » champs, n'an ne treuve que des racines et des » vers, je vâ aller dans lis bouâs, vou que n'an » treuve dou glliand, qui ôt ben pû milleur, et je » m'engraissehai... Et i' s'engraissit, pendant que » l'aûte, qui n'étoit pas si évihé, n'alloit que dans » les champs, ne mingeant que des vers, des racines » et qeuques graingns qui étingnt restés su' tarre » après la moisson. Et la mèhe dou coichon gras » dihait à la mèhe dou coichon maigre : — « Ma » coumèhe? voyez mon fils; il a plus d'instinct » que le vôtre; car il va dans les bois, où il s'en- » graisse. » Et la mèhe dou coichon maigre re- » pondit : — « Je voirons, ma coumèhe, ç' quien » provénra. » Et vlé que l' coichon maigre devenoit » long, efflanqué, vilaingn; car il était noir et sale; » au llieu que lou coichon gras étoit rond, dodu, » blanc et biaû. In jour que les deux coichons » étaingnt sortis chaqu'ingn de ché' eux, peur aller » l'ingn ès bouas, l'autre ès champs, vlé qu'ill y » passit un boucher. I' regardit les deux coichons, » qui ne le c'neussint pas peur ce qu'il êtoit. I' ne

» fit pas grand mine au coichon maigre; mais i'
» dihit au coichon gras : — « Monsieur, » lli fit-i',
« je suis un homme puissant; si vous voulez, je
» vous rendrai service, et vous devienrez le premier
» des coichons. » Le coichon gras fut tout fier de
» s'entendre épeler Monsieu' par un houme, qui est
» in tant fait poichot pûs groûs signeur que les
» coichons, et i' repondit qu'i le vlėt ben. —
« Monsieu', » redihit le boucher, « attendû que nous
» vlà deux amis, il nous faut nous llie' ensemble :
» je vas vous mettre un cordiaû au pied de derrière,
» et moi, je me le mettrai à la main de devant. » Le
» coichon gras le vlit ben. Si ben que le vlė llié avec
» le grand signeur, qui le menit tout bellement, à
» petits coups de baguette, dans soun écuhie, voù
» qu'il échevit de l'engraisser, en l'enfroumant; et
» queuque temps par après i' le saignit, le mingit,
» et lou faihit minger ès houmes ses confrėhes.

» Guillame ! t'es le coichon gras; je seûs lou
» coichon maigre. Tu t'es engraissé dans le cou-
» merce des bois; je seûs resté maigre ès champs...
» Aguieu. Je ne t'en veux pas; je te plains, avec ta
» richesse : car prends garde que tes gentillhoumes
» que tu vois, ne te mîngîngt ! ou si 'l' ne te min-
» gent pas, à cause que t'es troup vieux et troup
» deur, i' mingehont tes enfants, je t'en ėveur-
» tis. »

Le paysan, en achevant ces mots, se retira. Guillaume Leclerq courut après lui, l'embrassa, le fit dìner avec lui, en un mot, lui fit mille amitiés :

jusque-là, qu'une de ses filles, qui ne connaissait pas Jacques Dupré, ayant marqué du dédain pour les caresses qu'il lui faisait, son père lui donna un soufflet, et la fit mettre à genoux devant lui : « Apprenez, » lui dit-il, « bégueule, que je suis né » ce qu'est mon ami, et que mon ami a du sens, un » bon cœur, qu'il est un ami solide, et qu'il vient » de me donner un bon avis, dont je veux profiter » pour vos frères et pour vous. — Dieu te bénira,» dit Jacques; « car je vois par ta condeute de ce » moument, que tu as hounêtement émassé toun » bengn... Aguieu, Guillaume... Aguieu, monsieu' » Leclerq... — Monsieur Leclerq ! » s'écria ce dernier ; « je ne serai jamais que Guillaume pour toi... » Au revoir, mon ami. — Ha ! » dit Jacquot, « t'as » toujous lou même kœur de ta jeunesse; mâs je » t'ai fait in r' preuche : vlé noute amiquié gâtée... » Aguieu, Guillaume. » Jacques Dupré s'éloigna en pleurant, et n'a jamais revu M. Leclerq, qui eut bientôt oublié la leçon...

Pardonne cette digression, cher Lecteur! Mais que veux-tu ? les choses me reviennent, et je les écris involontairement, et quand elles sont écrites, je regarderais comme un mensonge de les effacer.

M[lle] Fanchette partit en chaise de poste, avec la bru de M. Leclerq, dame d'Accolay, ancien patrimoine de ma famille maternelle. Cette dame, à qui l'on confiait ma promise, était très estimable; elle devait la remettre à son frère et à sa belle-sœur : ce qui se fit heureusement, comme nous le sûmes

huit jours après, par une lettre de la dernière, qui en renfermait une de Fanchette. Madame Parangon me prit avec elle, pour conduire sa jeune sœur dès le matin, à la *Petite-Madeleine*, où était la Poste; mais comme nous étions suivis de Bardet, de Tourangeot, de Jean Lelong, qui portaient des paquets, nous ne dîmes que peu de chose. Colette donna quelques avis à sa sœur; ensuite elle lui renouvela celui de ne s'attacher à personne, de dédaigner les fats de Paris; elle l'assura qu'elle en avait vu de toutes les espèces dans ce pays, et que les plus brillants ne valaient pas un honnête garçon de province, même aux yeux des Parisiennes. Ce furent ses derniers mots... Nous trouvâmes Mme Leclerq debout; Madame Parangon m'en fit connaître, et lui parla de la famille de ma mère, pour laquelle cette dame marqua beaucoup d'estime. Fanchette monta la première dans la chaise; je l'y plaçai comme un oiseau. J'enlevai de même Mme Leclerq dans mes bras. « Que vous êtes fort! » me dit-elle; « il semble » que je sois une plume! — Ce n'est pas un enfant » de Paris, Madame! » lui dit Colette. — « Ha! je » le vois bien!... Adieu, Madame... Adieu, mon » compatriote! » me dit-elle. Fanchette voulut embrasser sa sœur, et me tendit la main devant mes camarades. Je n'osai la baiser; mais je la pressai, en m'inclinant, de sorte qu'elle toucha mon front: ce qui fit sourire Fanchette... La chaise roula. Madame Parangon la regarda quelque temps; ses larmes coulaient. Je restais immobile à côté d'elle.

Lorsque la chaise fut hors de vue, elle se retourna vers moi : « Allons-nous-en, » me dit-elle... « J'aime trop cette aimable sœur... Mais, convenez » qu'elle en est bien digne ? — Est-il possible que » vous ayez songé à moi, pour un pareil trésor, » Madame ? — Oui ; et mon père encore plus que » moi... car... je n'y pensais presque plus... » mais avec regret... Mon père a levé tous mes » scrupules... C'est un bon ami que vous avez !... » — Ho ! que je rougis de le mériter si peu !... » Madame... il est vrai que je vous adore ; et c'est » ce qui m'ennoblit à mes yeux... Aimer la per- » fection, ce n'est pas être bon encore, mais c'est » tendre à le devenir. — Mon ami, vous ignorez » l'effet de vos discours ; ils sont naïfs, j'en suis » sûre. Je ne les reprendrai donc pas ; je ne vous » dirai pas un mot qui... soit imprudent... Mon » ami, je vous dois ma sœur : que ce mot vous » suffise. Je vous l'expliquerai après deux ans de » mariage, ou peut-être trois. » J'écoutais avec avidité. Elle se tut. Je ne ne répliquai pas, et nous arrivâmes à la maison.

Après le départ de Fanchette, je fus d'abord triste ; Madame Parangon elle-même me fit entendre qu'il fallait me dissiper. Elle me recommanda la confiance pour Loiseau, et m'annonça une absence prochaine. « Mais je serai avec une autre vous- » même, » me dit-elle obligeamment, « une partie » du temps que je passerai loin de vous ; et l'autre » partie, que Fanchette n'aura pas,... elle sera

» encore plus à vous; je ne m'occuperai que... de » ce qui vous regarde personnellement. » Je ne pouvais rien comprendre à la dernière partie de ce discours; il aurait été imprudent de me l'expliquer; elle me le tut. Ce n'est qu'à sa mort que j'en ai découvert le sens... Elle m'évita même, depuis cet instant, jusqu'à son départ.

Abandonné à moi-même, je me livrai de nouveau à mon goût pour la danse; semblable à ces jeunes filles de campagne, qui s'en donnent tandis qu'elles sont libres, bien sûres qu'il faudra renoncer à tous les divertissements, quand elles seront mariées, je me préparais, par la dissipation, à être un mari grave et très attentif à mes affaires. C'était mon plan; comme celui des jeunes filles de campagne est d'être un jour, sans regret, des mères de famille laborieuses. Mais on voit celles que des mères ou des curés ridicules ont empêché de danser, le regretter toute leur vie : elles veulent faire comme la fille de Jephté, qui, après avoir pleuré sa virginité sur les montagnes, vint offrir son col à la hache de son père; elles ne pleurent pas leur virginité, leur liberté : elles les dansent et se réjouissent; et lorsqu'elles sont courbées sous les peines du ménage, ou assommées par des maris brutaux, si quelqu'un leur dit: « Ha ! je vous ai vue si gaie, si gentille! » elles sourient aussitôt en disant : « N'ôt-ce pas que » je m'en seus ben douné ?... Chaque chouhe a son » temps; ç'ôt à ç't heuhe ç'tin-lé de la poine... » Et elles se remettent au travail, contentes par le

seul ressouvenir. Au contraire de celles qu'on a retenues, qui sont toute leur vie tristes, et qui disent : « Encoì si j'avôs fait la fille !... Mâs toujous » de la poine ! peurquoi seus-je venue au monde ?» ... O Jansénistes barbares, qui proscrivez la joie, on vous a quelquefois plaints, quand les Louis XIV, les Fleury vous ont persécutés ! Juste Dieu ! vous êtes de tous les sectaires les plus dangereux et les plus persécutables !... Mais il ne fallait que vous mépriser ; ou du moins, au lieu d'exiler des fous mélancoliques, tels que vous, au lieu de les renfermer et d'en faire des confesseurs, il les fallait obliger à danser avec de jolies dévotes, jusqu'à ce que la nature parlât à leurs cœurs desséchés... Hé ! où en étais-je ? A mon goût pour la danse, qui vient de me reprendre.

Le 31 Juillet, jour de Saint-Germain, je dansai publiquement l'*Aimable Vainqueur*, pour la première fois. C'était chez la Mâris, et j'y jouis de l'admiration d'Aglaé Ferrand, de ses sœurs et de sa tante, de Mlles Douy, Laurent, Guiller, Gandon, Lucot, Rezard, Joan, Lambrin, Julien, Pouillot, Maîne-Lebègue, Huot, Morillon; les femmes de chambre Julie, Agathe, Marianne, Percinette, Nannette, etc.; de plusieurs filles de la Marinerie, la sœur à Bouzon, la sœur à Moutré-Point-d'âme, la sœur à Salé; plusieurs jeunes tripières de la rue *des Cornes*, Martinette la maîtresse à Bouzon, Marienne celle à Moutré, Pélerine celle à Joussier-Patagon, dont le cheval savait le chemin du port comme son *Pater;* enfin

les sœurs Duchamp, la marchande de sablon et la chevrière. [Je t'assure, Lecteur, que si j'avais eu des duchesses et des marquises, ou simplement de bonnes bourgeoises pour admiratrices, je te le dirais de même.] — « Dame ! c'est le beau danseur ! » dit Martinette à la marinière Bouzon... Ma vanité fut d'autant plus flattée de cette puérilité, que le domestique Lelong, qui venait avertir Marianne sa future belle-sœur, que sa maîtresse la demandait, fut témoin de mon triomphe; je prévoyais qu'il en ferait le superbe récit le lendemain à l'imprimerie, et je tâchai de me mettre au dessus de l'hyperbole. Lelong remplit mon attente au delà de mon espoir, et les judicieux compagnons me considérèrent bien davantage pour quelques gambades, que si j'avais fait une belle action.

Le soir, je fis une nouvelle connaissance en fille : elle se nommait *Aimée Julien*, différente de la maîtresse de Gonnet. Aimée était la cadette et la plus jolie de trois sœurs assez aimables. Ces petites intrigues n'étaient pas dangereuses; à peine effleuraient-elles les sens. Celle-ci, par exemple, ne me donna qu'un moment agréable; fort vif à la vérité, mais qui ne se répéta pas... J'en rendrai compte bientôt.

Le même soir, j'eus une grande distraction à ma nouvelle tendresse !... Après avoir quitté Aimée et ses sœurs, je m'en revenais en circulant un peu. Je me trouvai dans la rue de la Cloche-Bleue, vis-à-vis la porte de mon ami Dhall d'une part, et celle de Manon Léger de l'autre, et à quelque vingt pas au-

dessous de la demeure de Tonton. Je fus très surpris de voir celle-ci assise au milieu du cercle, entre les deux sœurs Dhall, les deux sœurs Léger, Mlle Douy, et une grande jolie fille, amie de Rose Lambelin, nommée Mlle *Pointe*... Tonton parlait très vivement, non pas aux jeunes personnes, mais à leurs frères, qui étaient debout autour du cercle... Dès qu'elle m'entrevit, elle se tut. Cependant elle m'appela. Je parus hésiter, quoique ce ne fût pas mon dessein; Tonton était trop bien environnée. — « Tu voudrais » te faire prier, je crois ? » me cria Baras-Dallis, que je n'avais pas aperçu, assis entre Mlle Douy et la jeune Gremmerey. On me fit placer au milieu du cercle. On me demanda si j'avais des nouvelles de Colombe ? — « Non, » répondis-je à Manon Léger; « mais si vous voulez en avoir, il faut vous adresser » aux demoiselles Ferrand. — Je vous avais bien dit » qu'il n'en avait pas ! » s'écria Tonton... « Allez, » allez, il est encore plus heureux que ça... Au » reste, il le mérite. » Je ne savais que répondre. J'étais fâché d'avoir pris par là. Mais Tonton s'embarrassait assez peu que je lui répondisse. Je n'ai jamais rien conçu à la façon d'agir de cette fille : elle se laissait courtiser, devant ses voisines, par cinq à six garçons, qui ne se gênaient pas. Avant que le scandale fût porté au dernier point, je dis des douceurs à l'aînée Dhall, et je sentis combien elle aurait été dangereuse pour moi, sans ma position... Il me semblait qu'Eulalie Gremmerey serait moins à redouter. Je lui trouvai un charme plus séduisant

encore, quoique avec moins de beauté que dans Mlle Dhall; car celle-ci était une seconde Émilie Laloge, comme Marianne Tangis était une première Eulalie Gremmerey... Pendant cet amusement, les garçons outraient les choses avec Tonton, et on alla jusqu'à lui toucher la gorge. Dès que les filles s'en aperçurent, elles se levèrent, m'entourèrent, et me supplièrent de l'emmener : — « Comme étant le » plus sage, » ajoutèrent-elles obligeamment. Je présentai la main à Tonton, lorsqu'on la congédia, et chacune des sœurs retint son frère. Tonton me prit gaiement le bras, et se mit, sans doute pour me retenir, à me raconter ses aventures. Elle avait été débauchée par un Prémontré, nommé *Barbier,* l'un des trois vicaires de Notre-Dame-là-d'hors, paroisse desservie par un prieur de cet Ordre. Elle avait ensuite écouté Gonnet; puis moi; puis Fusier, après l'avoir rebuté d'abord : puis des ecclésiastiques Molinistes, des Cordeliers, des Capucins. [J'ai su depuis d'elle-même qu'elle avait eu le Révérendissime Père en Dieu Condorcet, évêque d'Auxerre.] Elle se livrait sans motif, sans intérêt, pour le seul plaisir de se donner et de changer d'hommes. Elle a été fille publique à Paris pendant huit jours en 1757, et elle prit, dans un mauvais lieu, une si grande horreur de la débauche, qu'elle est redevenue honnête femme pour le reste de sa vie. Elle épousa, postérieurement à cette fatale époque, un tabagiste de la rue *Grange-Batelière,* qui en a été très content; je sais d'ailleurs qu'elle a toujours

été sage, après avoir changé de sentiments et d'état...

Je disais que Tonton me raconta ses aventures. En achevant, elle prit ma main et la mit sur son sein, blanc, ferme, un des plus beaux qu'il soit possible d'imaginer. Toutes les fois qu'une étincelle tombe sur de l'amadou, le feu prend... Il fallut bien être heureux. Une observation à faire :

Lorsqu'en 1768, je portai à certain fat, nommé l'abbé Simon, censeur royal, et bibliothécaire de Dom Clermont, prince du sang, et général des Bénédictins, mon petit roman de LA CONFIDENCE NÉCESSAIRE, je fus bien surpris de ce qu'il me dit! J'avais mis dans mon Ouvrage ce que j'avais vu : il se récria, et dit qu'il n'y avait pas l'ombre de vraisemblance! — « Voilà des filles, comme il n'y » en a pas!... » Je le laissai dire, et ayant recopié mon manuscrit, qu'il avait barbouillé de ratures, et dont il avait festonné toutes les marges, je donnai un nouveau titre, fis nommer un autre censeur, et portai mon roman à Lebrun-Meaupou, qui me parapha sans difficulté, en louant la vérité des mœurs, et le naturel du langage. LA CONFIDENCE fut donc imprimée, malgré le despotisme sacerdotal et l'impurisme de cet abbé Simon, aujourd'hui chanoine de Saint-Quentin, avec une note contre lui et ses pareils... L'abbé Simon était un sot que l'étude n'avait rendu que plus suffisant, et Lebrun-Meaupou un homme du monde, qui avait le sens commun.

Le dimanche suivant, 4 Auguste, je trouvai

Tonton Lenclos à la salle de danse de la Mâris. Elle me cherchait. Sa conduite avec les jeunes gens, le soir de notre dernière rencontre, y était déjà connue. Elle débuta par des reproches : — « Vous » disparaissez, » me dit-elle; « on ne vous voit » plus, malgré vos promesses? — J'ai eu beaucoup » à faire. — A quoi? puisque la belle Fanchette est » partie... Mais que je suis simple! c'est à consoler » sa grande sœur. » Je fus choqué de cette indication téméraire de Madame Parangon, et de ce que le nom de Mlle Fanchette sortait d'une pareille bouche! (la mienne était-elle plus pure?) Je ne répondis pas. Nous dansâmes. Aglaé Ferrand me dit tout bas : — « O mon Dieu! comme on parle de cette fille! Ne » restons pas ici avec elle; sortons tous!... Je vais » donner le mot à ces demoiselles; les hommes » nous suivront; nous reviendrons quand elle n'y » sera plus. » Je n'aime pas à participer à ces sortes de procédés; mais ici je ne pouvais refuser. Cependant la Mâris, qui n'avait pas entendu les derniers mots d'Aglaé, s'en prit à moi : elle me dit qu'il était bien étrange de voir des paysans faire fi! sur les filles de la ville! Aglaé ne laissa pas tomber ce propos : — « Madame Mâris se ressouvient toujours » de son premier métier. » Ce mot, de la part d'une fille qui était une de ses meilleures achalandeuses, ferma la bouche à la Mâris. Je sortis, comme les autres; mais je m'esquivai par la rue *Duchamp,* afin de rentrer seul, de danser avec Tonton, et de la reconduire. Le son du violon, que j'entendis, me fit com-

prendre qu'il était survenu du monde. J'entrai et j'aperçus Tonton, dans un coin de la salle, avec Sallé, Piffou, Lacour et Cauchois, tous maîtres de bateau, qui la traitaient en fille publique, sans que la Mâris parût s'en inquiéter. Comme je feignis de n'être sorti que pour un besoin, je réclamai mon tour, et je délivrai Tonton, en la prenant; ce qui m'attira un souris de la Mâris, qui n'osait rien dire à ces mariniers, quoiqu'ils ne fussent que d'eau douce. Tonton me remercia tout haut, et sortit après mes deux menuets, dansés avec elle. Je la reconduisis par les derrières, sans être vu. J'eus beaucoup de peine à me débarrasser de cette fille, qui séduisait mes sens malgré moi. De retour à la salle de danse, j'y retrouvai toutes celles qui en étaient sorties par délicatesse. Aglaé me dit : — « Gage que vous l'avez emmenée ? — Que voulez-» vous ? elle est de votre sexe. — Non, non, » me dit-elle en me tournant le dos, « elle n'en est pas. » La Mâris prit la parole, pour lui dire que j'en avais très bien agi, et qu'elle m'en avait beaucoup d'obligation. Mlle Ferrand ne m'en bouda pas moins : ce qui me fit comprendre que Colombe avait écrit, si elle n'avait pas parlé; qu'Aglaé était instruite de la prière que m'avait faite son amie, de ne jamais revoir Tonton; qu'elle savait que je l'avais promis, et qu'elle était outrée contre moi de la violation de ma parole. Elle ne me l'a jamais pardonné, et j'ai lieu de croire qu'elle indisposa Colombe contre moi; mais je m'en inquiétais peu alors; je sentais au contraire qu'il valait mieux que Colombe me méprisât un

peu, que de trop m'estimer. Ainsi, je demeurai tranquille...

Un mot ici d'Aglaé, dont l'histoire, que je vais terminer, n'eut jamais avec la mienne que des rapports indirects. Lorsque Durand Sougères, son amant, fut parti pour Paris, Aglaé se trouva bien malheureuse! Quelques mois après, elle saisit un prétexte pour se rendre à la capitale. Elle y vit son amant, qui ne pouvant aimer sa cousine, parce qu'elle n'était pas aimable, fit quelques propositions à Ferrand, déjà grosse. Elle les accepta : ils vécurent maritalement, et elle accoucha, comme étant son épouse, d'une fille, qui causa la mort à sa mère. Il en prit soin ensuite... Lorsqu'elle eut dix ans, il l'adopta, et la fit adopter à sa femme comme une parente éloignée. Cette enfant mourut à quinze ans; et de ce moment, Durand crut avoir perdu son Aglaé tout à fait. Il est mort de douleur.

Le 9 Auguste fut une fête pour toute la ville. La Bourgeoisie s'était mise servilement sous les armes, pour le premier passage du nouveau Prince de Condé, qui allait tenir les États de Bourgogne. Le soir j'allai prendre Aimée Julien et ses sœurs, pour les mener voir les illuminations, et entendre tirer l'unique canon de la ville, petite pièce de campagne, abandonnée sur une butte entre les portes d'Églény et du Temple. Nous nous assîmes sur le boulevard, en dehors des murs. Aimée était à côté de moi, et presque dans mes bras; le canon, longtemps attendu, tira enfin : Aimée fit un cri, et s'y

jeta entièrement... Je fus électrisé par ce contact, qui fit passer dans mon cœur toutes les sensations de l'amour; depuis ce moment, pendant lequel j'avais pressé Aimée dans mes bras, en lui prenant un demi-baiser, je la trouvai cent fois plus aimable; je devins impatient de la revoir; la journée me paraissait longue; je répétai la chanson :

Dès que le jour se lève,
Je voudrais qu'il fût soir;
Dès que le jour s'achève,
Au matin j'voudrais m'voir...

Je voyais arriver le soir avec transport, et je volais à elle... Mais cette passion fut aussi brève que sa cause était légère. J'en négligeai l'objet. D'ailleurs, j'avais bien d'autres choses à penser!

La santé de Madame Parangon me paraissait altérée. Le dimanche 11 Auguste, la voyant assise, au moment où j'étais prêt à sortir, je restai; puis, m'approchant avec respect, je lui dis en hésitant :

« Madame, pardonnez! Mais auriez-vous des » chagrins que je puisse savoir? — Pourquoi me » faites-vous cette question? — Souffrez-vous? Sen- » tiriez-vous quelque douleur? — Vous me faites » une nouvelle demande, au lieu de me répondre. » — C'est que je... suis... bien inquiet de votre » santé. Je puis me tromper; je me trompe sans » doute... Je le souhaite au moins! — Non, je n'ai » pas de maladie; ce n'est pas une vraie maladie;

» je n'ai pas de chagrins nouveaux; je suis la même.
» Mais je m'ennuie de ma sœur... ou plutôt j'ai des
» inquiétudes, à cause de l'endroit où elle est...
» Cependant, j'ai voulu qu'elle y allât. Votre épouse,
» mon ami, pour vous captiver, doit avoir toutes
» les grâces; je vous connais mieux que vous ne
» vous connaissez vous-même; aussi, je vous ver-
» rais amoureux de toutes les filles de notre ville,
» qu'elles ne me donneraient pas d'inquiétude.
» Fanchette, avec l'air charmant qu'elle achève de
» prendre à Paris, effacera toutes ces petites impres-
» sions, que je suis bien aise qui polissent votre esprit,
» en aguerrissant votre cœur, tandis que vous êtes
» garçon. Voyez tout, faites l'amour; dégoûtez-vous
» du vide de tout cela; ne faites pas comme Mon-
» sieur Parangon, qui fut très sage, très ours, et qui
» depuis... Mais Paris, qui donne les grâces, donne
» aussi bien des vices!... Fanchette et votre félicité
» m'importent trop, me sont trop chers, pour que je
» néglige rien. Je vais partir dans la quinzaine.....
» Vous voyez que ce voyage est nécessaire, et qu'il
» est une nouvelle preuve de mon amitié? — Oui,
» oui, Madame... il est utile, il est nécessaire...
» mais il est douloureux! — Je serais fâchée qu'il ne
» le fût pas... Je suis très contente que vous aimiez
» la présence d'une sœur qui vous aime... bien... »
« [—Je ne dirai pas un mot, qu'elle n'y réponde
» comme une déesse, et qu'elle augmente mon...
» et mon admiration!] » murmurai-je à demi-voix,
en levant mes regards vers le ciel... Nous étions

seuls; je me jetai à ses genoux... Elle m'y regarda comme avec complaisance... Je l'avouerai; je fus tenté de croire... que sa tendresse, pour moi, n'était pas sans faiblesse... que peut-être elle n'aurait pas été fâchée... Dans cette fausse idée (bien fausse assurément)! je lui baisai la main. Mes lèvres brûlantes la firent tressaillir. Je jetai mes bras autour de sa taille... chef-d'œuvre d'élégance et de grâce. Elle sourit : — « Levez-vous; cette position n'est » pas celle qui convient. » A ces derniers mots, elle prit son air noble et majestueux (1). Je fus interdit; je restais immobile : « Levez-vous, » reprit-elle. Je me levai; je m'assis à côté d'elle. Ses yeux étaient fixés sur les miens : « Je lis dans votre » cœur; je sais ce que vous pensez; et... je vous » le pardonne... Je ne vous fais pas un crime... de » ce que vous pensez; c'est à ma conduite à vous » faire changer d'idée... Trois motifs m'engagent » à faire le voyage. Ma sœur a besoin de moi, du » moins je le pense. J'ai besoin de solitude; la vie » d'ici, la présence des personnes avec qui j'y suis, » me gêne dans ce que je veux, et dans ce que je » dois. Je suis bien aise aussi de vous éviter quel- » que temps; car je ne vous déguiserai pas... ce » que vous avez vu sans doute bien plutôt que je ne » le croyais!... Fatale sécurité!... Je vous aime, » mais en sœur. J'ai déterminé mes idées. Peut-

(1) Voyez la 24e estampe du *Paysan-Paysanne pervertis*, qui peint cette scène.

» être que si j'eusse été libre... Mais point de suppo-
» sition... Vous êtes ce que j'ai de plus cher au
» monde; mon père, ma sœur ne me le sont pas
» plus que vous; car vous occupez avec eux le sanc-
» tuaire de mon cœur... J'ai une prière : c'est
» de ne jamais oublier cet entretien, quand vous
» serez le mari de Fanchette, afin de la rendre
» heureuse, comme... je l'aurais été... avec...
» vous... Je sais que la vertu s'indigne de cet aveu...
» Je vous le fais, non pour flatter un penchant cri-
» minel, mais pour l'éteindre... Car telle est ma façon
» de penser, mon ami, que je vous ai facilement
» pardonné... une violence; jamais... à moins que
» mon cœur ne se fût corrompu, je ne vous aurais
» pardonné... une séduction et ma complicité... Je
» n'ai pleuré que le crime que vous aviez commis;
» je vous l'ai entièrement et sincèrement pardonné,
» pour que Dieu vous le pardonnât lui-même. Jugez
» ma conduite d'après cela, si vos idées de tout à
» l'heure (car vous ne les avez plus) étaient bien
» fondées!... » J'osai l'embrasser avec transport :
« — Je serais couchée avec vous, » lui dis-je, « que
» vous n'auriez rien à craindre de ma témérité...
» Et... vous savez si je vous aime! — Je n'en ai
» jamais douté. Je ne me suis point gendarmée
» contre ce sentiment que je partageais malgré moi;
» pour l'éteindre dans mon cœur, il aurait fallu
» m'anéantir... Je l'y ai donc laissé; mais je me
» suis promis deux choses : d'être fidèle à mon
» devoir, et de vous donner ma sœur. J'ai eu des

» scrupules, sur lesquels je n'ai consulté ni prêtre, » ni directeur, ni amie. Le seul véritable directeur » d'une femme, quand elle a perdu sa mère, c'est » son père, tant qu'il vit; après, elle a son mari, » s'il en est digne... par ses mœurs... Je me suis » jetée dans les bras de mon père; je lui ai tout » avoué; je n'ai point aggravé votre faute, en exté- » nuant mon penchant; j'ai tout dit, tout répété, à » mesure que les idées me revenaient. Cet aveu » était accompagné de larmes, je ne dirai pas » amères, non, je mentirais; elles étaient douces, » et j'en avouais la douceur à mon respectable père, » au plus digne des hommes... Juge, mon ami! » comme je t'aime, puisque je t'aime autant que » lui? » [A ce mot, je me prosternai à ses pieds... Je n'eus plus envie de faveurs, j'avais bien un autre désir, véhément, inconcevable : c'était de m'anéantir en l'adorant. Quel sentiment que celui-là! Il eût été le bonheur, sans sa véhémence; mais il me jetait au delà, et les Dieux seuls pourraient supporter les extrêmes... Elle attendit que je me fusse remis un peu, avant de continuer] :

« Mon père écouta mes projets personnels, et il » les approuva. Il me fit répéter ceux relatifs à ma » sœur, et il en désira l'exécution. Je lui soumis » tous mes scrupules... Ce qu'ordonne un père est » toujours légitime; il est la bouche visible de Dieu » pour ses enfants... Il fallut pourtant vous excuser, » en rapportant toutes les preuves de passion que » j'avais remarquées en vous... Mon père me dit :

— « Cet amour-là est éternel; eût-il quelques
» nuages, comme il en a déjà eus, il est éternel!...
» Il faut le légitimer;... et nous n'en avons qu'un
» moyen, qui sera le même pour toi; tu l'aimeras
» en frère; car je vois que tu l'as aimé, dès le
» premier moment de votre enfance où tu l'as
» aperçu, sans t'en douter; c'est ta première incli-
» nation. Si les pères étaient des Dieux, ils ne
» feraient pas de fautes... Ta sœur est aimable,
» mais il la rendrait heureuse quand elle ne le serait
» pas, et seulement parce qu'elle est ta sœur. Je sais
» quelle est l'âme qu'on a dans cette famille; je
» connais le paternel et le maternel; je suis charmé
» de m'allier à ce sang vertueux, mais qui n'est pas
» exempt de passions; au contraire, il n'y a peut-
» être pas d'hommes en France qui les aient aussi
» vives... Tu lui as pardonné; je lui pardonne aussi;
» et que Dieu lui veuille pardonner! » Je lui parlai
alors de vos regrets, de votre désespoir... Il se leva,
et bénit Dieu. Ensuite il me dit: — « Je m'y attendais.
» S'il n'avait pas réparé envers Dieu par son repen-
» tir, envers vous par son respect, il aurait démenti
» les deux, les trois familles dont il est sorti... »
Vous voyez, mon ami, comme pense mon père?

— « Oui! oui!... O Dieu tout-puissant, bénis-
» sez-le!... Et je le jure par votre saint nom,
» qu'Edme Restif ne me sera ni plus cher ni plus
» respectable que Nicolas-Bénigne C*** (1). —

(1) Collet. *(N. de l'Éd.)*

» C'est en effet votre second père; et le vôtre sera » le second père de ma sœur... J'ai été bien aise de » vous instruire à fond, avant mon départ; car on » ne sait ce qui peut arriver. Vous iriez avec con- » fiance trouver mon père, et il ferait le mariage... » — Madame, au nom de Dieu, daignez me dire si » vous avez quelque raison de craindre?... Je vous » en prie à mains jointes? — Non, ma situation... » est... naturelle... Mais il est naturel qu'on meure... » Je ne saurais vous en dire davantage là-dessus... » Un jour peut-être nous nous entendrons... sup- » posé que cela soit nécessaire; et je vous appren- » drai ce qu'il faudra que vous sachiez, en vous » recommandant une grande prudence! » Cet *un jour peut-être* me consola; je ne vis pas une maladie pressante à redouter.

Colette se leva. Je crus voir que sa taille, toujours aussi parfaite par derrière, changeait un peu de forme par devant : mais je n'eus aucune idée. Elle alla s'appuyer sur la croisée ouverte, et me fit signe d'approcher. Nous regardâmes ensemble dans la rue. Il y passa une jeune femme enceinte : Colette la regarda très curieusement, et si longtemps, que pour la voir encore, elle avança le corps à moitié dans la rue. Je la pris par la taille, en lui disant : — « Vous allez tomber! » Elle se retourna, s'appuya sur mon épaule, en me disant de fermer la croisée, et sonna Toinette, qui parut aussitôt. — « Allez, » me dit Colette, « car nous avons ici » quelque chose à faire, Toinette et moi... » Je des-

cendis, et je gardai la boutique jusqu'au retour de Toinette. Je me proposais bien d'envoyer cette fille à la promenade, en lui offrant de garder. Madame Parangon en ordonna autrement; ce fut moi qu'on élimina.

J'allai goûter avec quelques amis, qui m'aperçurent au moment où je sortais : Gaudet, Burat, garçon chirurgien de M. Bourgoin, Colombat, et le jeune Nombret, neveu de M. Antoine Foudriat, s'emparèrent de moi et m'entraînèrent aux vêpres des Cordeliers, qui finissaient. D'Arras nous fit signe, et après le dernier *coup de gueule* (expression de Gaudet), il vint nous joindre, pour nous proposer le goûter et une partie de boules dans le jardin. Presque tous les Cordeliers en furent. Gaudet d'Arras m'apprit, en particulier, que son affaire allait être terminée; mais qu'il en faisait mystère à tout le monde, excepté à moi, par le conseil du père Gardien, son meilleur ami. Pour répondre à sa confiance, je lui annonçai le prochain voyage de Madame Parangon à Paris. — « Laisse-la faire, » me dit-il; « ce voyage te fait le plus grand honneur! » songe seulement que tu as plus d'une ressource... » Notre association tiendra... » Je ne compris rien à ce *grand honneur* que me faisait le voyage de Madame Parangon... Gaudet d'Arras aurait-il été instruit par Manon, à la mère de laquelle Colette avait été obligée de découvrir son état?... Il continua : « Tu ne sais pas encore tout ce que j'ai fait » pour toi... Et je ne sais en vérité si je dois te le

» dire... Mais pourquoi pas? Tu te rappelles le » temps où tu as eu Flipote?... Hé bien, dans le » même temps, nous avions ici, nous, c'est-à-dire » Madame Bourgoin, une charmante personne de » Dijon, trompée par un amant, qu'elle éprouvait » en se faisant passer pour grosse. Il ne l'en a pas » moins abandonnée. Alors brûlant de la soif de la » vengeance, elle m'a demandé conseil... J'y ai » rêvé... je n'ai rien trouvé de plus convenable, » puisque le déshonneur était encouru, que de lui » faire faire un enfant par un jeune homme qui ne » la verrait pas, et croirait en posséder une autre... » Je te montrai. Elle t'agréa. Flipote vint coucher » dans la chambre de Mlle Bourgoin, et... ce fut la » belle Omphale... — Bon Dieu! » m'écriai-je. Gaudet d'Arras se prit à rire : — « Je t'en ai fait » bien d'autres!... A propos? qu'est-ce que Len- » clos m'a dit? Une petite fille... derrière les *Con- » suls?* — Je sais, je sais, » répondis-je en rougissant. — « Elle est grosse, je t'en avertis... » Je devins pâle. — « Ne t'effraie pas! je t'en ai débar- » rassé... Elle est à moi... Comme je ne puis em- » mener Manon à Troyes, où il faut que j'aille pas- » ser quelque temps, pour mes affaires, encore » moins Mlle Hollier, ou Madame L3n1rd, je son- » geais à leur demander la Goton, ou la Marianne » Geolin, pour m'en faire une gouvernante à deux » fins. Mais ayant su ton aventure avec la petite » Marianne, je l'ai prise, par un double motif. Elle » s'est empaumée... Point d'obligations! je n'ai

» travaillé que pour moi... » ajouta-t-il en riant. Je ne savais que répondre à tout ce discours de Gaudet d'Arras, qui était très intelligible : mais j'étais pénétré de reconnaissance. Mon ami était riche; il allait être libre; je voyais qu'il faisait de la petite Marianne sa maîtresse, pour m'obliger, en lui ôtant ainsi toute espèce de recours contre moi. Mais l'*ami* de Madame Parangon devait avoir bien des remords, en songeant que Gaudet d'Arras, dégoûté, laisserait peut-être tomber dans le désordre une pauvre fille qu'il avait achevé de séduire. Je comparai cet entretien avec celui qui l'avait précédé : je fus triste le reste de la soirée, malgré la joie bruyante du goûter, pour lequel Gaudet d'Arras n'avait rien ménagé...

— L'heureuse vie! dira quelqu'un. Oui, ce fut le meilleur temps de la mienne; mais les goûters ne sont pas ce que je m'en rappelle avec plaisir.

Le jour du départ de Madame Parangon arriva pour lors, et plutôt qu'elle ne me l'avait annoncé, soit qu'elle l'eût fait exprès, ou que des circonstances impérieuses l'accélérassent. Ce fut le jeudi 15 Auguste... C'était l'anniversaire de mon songe de Madelon. Je m'étais proposé de le célébrer, et j'avais commencé dès la veille, en me rappelant mes remords de la soirée du 14, après que Mlles Paintendre et Roullot me l'eurent justifiée. Mais en sortant de table, après le souper, Madame Parangon m'avait demandé mon bras devant tout le monde pour aller chez Mlle Bourgoin. J'étais le seul

qui ne sût pas qu'elle partît, sans doute parce qu'on craignait que mon air concentré ne fût trop frappant... Toinette m'avait bien dit quelques mots; mais elle n'avait osé violer la défense de sa maîtresse, qui me voulait instruire elle-même. Nous sortîmes. Dès le premier pas, Madame Parangon me dit, d'un ton presque timide : « Vous allez être » un peu surpris! C'est demain... — Comment, » Madame? — C'est demain que je pars pour aller » auprès de Fanchette... — Demain! — J'ai pris » mon parti, depuis que je vous ai parlé : les mo- » tifs que je vous ai donnés ont fait impression sur » moi-même, et m'ont paru puissants... Je vous » recommande ma Toinette... Une des raisons qui » a fortifié mon amitié pour vous, c'est votre con- » duite avec Aimée, avec Tiennette, et avec celle » que je mets sous votre sauvegarde... Je m'arrête- » rai, en allant, trois jours à Sens : c'est pourquoi » je prends le coche d'eau, afin d'être libre. C'est » pour vous et pour ma sœur que je m'y arrêterai. » Mon père est instruit de tout cela; c'est lui qui » me seconde... Je vous le répète, ce voyage, à le » bien prendre, n'est que pour vous; car les inté- » rêts de ma sœur ne doivent plus être séparés des » vôtres... Mon père n'a pu venir ici à mon dé- » part; il se l'était proposé : si vous le voyez ici, » vous connaissez votre devoir. — Je tremblerai » devant lui! — Ne vous en avisez pas!... Au » reste, soyez vous-même, » ajouta-t-elle après un moment de réflexion... « Comportez-vous ici avec

» prudence. Vous ne m'écrirez pas : je préviens la
» permission que vous oubliez de m'en demander;
» il ne le faut pas absolument : mais vous pourriez
» écrire une fois ou deux à Fanchette : s'il y a
» quelque chose que nécessairement je doive sa-
» voir, vous envelopperez ce qui devra l'être, et je
» vous entendrai. » En entrant chez Manon Bourgoin, elle ajouta : « Je vais dire adieu à Manon, qui
» est un peu indisposée; si elle a besoin de vos
» services, c'est me les rendre à moi-même. Ainsi
» vous viendrez la voir tous les jours, mais un in-
» stant seulement, à cause des discours; vous me
» remplacerez auprès d'elle, vous et Toinette :
» lorsqu'elle vous demandera celle-ci, vous la lui
» enverrez, en l'avertissant en particulier... Vous
» voyez que nous vous préférons à son cousin?
» Mais cela est venu d'elle... Suivez les conseils de
» Loiseau; mais ne lui confiez rien de ce qui regar-
» dera Manon ou moi : non que je me défie de lui,
» au contraire; mais il ne faut ni confidences, ni
» bavardages dans notre liaison. Il faut s'y accoutu-
» mer de bonne heure, et pour tout sans exception...
» Mais entrons. » Je frappai à la porte de Manon, sans entrer chez son père et sa mère.

Elle ouvrit elle-même. Elle me parut assez gaie, quoique pâle. Elle embrassa vivement Madame Parangon : — « Je vous remets ce que j'ai de plus
» cher, » lui dit-elle, « après celui que vous savez. »
Elle n'avait dit que ce mot, quand je vis entrer Gaudet d'Arras, en habit séculier : ce qui parut

n'étonner aucune des deux dames. — « Mon
» affaire est jugée, » me dit-il; « je suis libre; je
» vais rejoindre mon père à Troyes. Je pars à
» l'instant : tout le monde ignore et ma réclama-
» tion, et ma liberté : nous n'avons fait aucun pro-
» cès, aucun mémoire, n'ayant pas de parties
» civiles. Tout s'est décidé à bas bruit. Les Supé-
» rieurs de l'Ordre sont désintéressés de toute ma-
» nière; car je les ai loués, au lieu de m'en plaindre.
» C'est mon père qui me réclame. Le père Gardien
» d'ici, mon bon ami et mon second pére, m'a
» donné les meilleures attestations; ajoutant que je
» ne pouvais ni ne devais me refuser à la demande
» raisonnable de mon *oncle* (tu sais mon histoire)... »
Puis me montrant Manon : « Elle est ma femme de
» ce matin. Tout s'est fait secrètement; il faut le
» moins d'éclat qu'on peut, lorsqu'il s'agit du bon-
» heur : c'est une plante délicate qui aime l'ombre.
» Te voilà au fait de toutes mes affaires; je connais
» ta discrétion. D'ailleurs ces dames l'ont voulu. —
» Pour la discrétion, » répondis-je, « je vous jure
» qu'un seul mot, d'aucune des choses que je sais,
» quelles qu'elles soient, ne passera mes lèvres. —
» Hé! je le sais!... » En cessant de me parler, il
embrassa plusieurs fois sa femme, et baisa la main
de Madame Parangon. Il paraît que les adieux
étaient faits; car il sortit, sans ajouter un mot. Manon versa quelques larmes. On apporta un enfant
très joli, que sa nourrice allaitait; elle le caressa
beaucoup, et dit à Madame Parangon, en lui mon-

trant la nourrice : — « Vous la descendrez à son
» village; vous lui enverrez de Sens tout ce que
» l'enfant aura besoin : sa mère vous en prie, et
» vous en remerciera. »

Nous sortîmes aussitôt. Nous emmenâmes la nourrice chez nous, en rentrant par la cour des Cordeliers et la porte de notre tremperie; nous la laissâmes avec Toinette, beaucoup plus instruite que moi. Il paraît que ce n'était pas manque de confiance qu'on ne me disait rien, mais à raison de la nature des choses, dont une femme honnête n'aime pas à parler, surtout à un jeune homme : car cet enfant était le fruit légitime des amours de Gaudet d'Arras et de Manon; mais comme on avait craint quelques difficultés à cause de la non-cassation des vœux, lors de sa naissance, on avait gardé le secret...

Le lendemain matin, j'étais debout à trois heures et demie. J'éveillai Toinette, qui se prépara. Le coche part à cinq heures; elle alla auprès de sa maîtresse, et je me tins à portée d'exécuter leurs ordres. Toinette m'appela. J'aidai à la toilette de la belle voyageuse... Ha Dieu! que ma Colette était adorable, sous ce nouveau costume! moins seyant peut-être, mais qui la rendait si intéressante, sous son grand bonnet, dont le ruban rose et blanc reflétait sur son teint de lis... Elle dispensa son mari de se lever, quoiqu'il le proposât; mais le sommeil appesantissant aussitôt sur lui ses doigts velus, il retomba sur l'oreiller, et dormait à l'instant du dé-

part. De joie j'en aurais chanté un hymne à Morphée, si l'amour m'en avait laissé le loisir... Nous sortîmes, suivis de Jean Lelong, de Tourangeot, de Bardet, de Bourgoin, de Loiseau, et de Toinette. Bourgoin donnait un bras à l'intéressante voyageuse, et portait sous l'autre le sac de nuit; Toinette la provision; Bardet les bouteilles; Tourangeot le linge; Lelong les robes; je portais le paquet de l'enfant dont j'ai parlé, et donnais le bras à la nourrice; Loiseau portait le paquet de cette femme et pliait sous le faix... Nous marchions ainsi en caravane, traversant la place Saint-Étienne, et prenant par la rue *de l'Évêché*, quand nous fûmes effrayés par les cris de garçons bouchers, que précédait un bœuf en furie. Bourgoin, un peu lent dans ses mouvements, ne s'épouvantait pas; il était avec Madame Parangon dans le plus étroit du passage au moment où le bœuf s'y présenta. Le prote, sans réfléchir qu'il était avec une femme timide et délicate, le voulut arrêter. Je m'aperçus de son dessein : je jetai à terre le paquet de l'enfant; je nichai la nourrice entre deux angives, et m'élançant comme l'éclair, j'enlevai Madame Parangon par-dessus les bras de Bourgoin, à l'instant où le bœuf baissait les cornes pour la frapper. Je me renversai avec elle auprès de la nourrice, et le bœuf passa. Heureusement elle ne fut pas effrayée. Elle sourit, en me disant : — « Je » vous remercie... En vérité, je ne croyais pas qu'il » fût si méchant!... » Je priai Bourgoin, en lui parlant à l'oreille, de ne pas lui apprendre que c'était

un bœuf manqué... Arrivés au coche, nous cherchâmes une cabane. Le contrôleur, le commis partant, qui mangeaient souvent à la maison (car M. Parangon avait besoin d'eux pour ses fréquents envois), et le directeur lui-même, examinèrent la plus commode, dont on donna la clef à la belle voyageuse. Tout le monde lui marquait tant d'empressement, que si elle avait attendu à ce moment pour me parler, elle ne l'aurait pu. Elle me dit seulement : — « Dissipez-vous : au contraire des autres, » je ne crains pour vous que la concentration. Rassasiez-vous de vos salles de danse : c'est un mauvais ton, une compagnie qui n'est pas trop ce » qu'il vous faut; mais la solitude vous est encore » plus dangereuse. J'ai engagé Loiseau à vous y accompagner... Adieu, mon *ami*!... Mon retour » nous mettra dans une position plus agréable à » tous égards... Mais... on démarre... Adieu!.... »

Nous fûmes alors obligés de quitter le coche qui partait. J'aurais bien voulu aller jusqu'à Regennes, et revenir à pied, comme c'est assez l'usage : mais en compagnie, cela était inutile; seul, Madame Parangon, à qui je le témoignai, me dit que cela serait peut-être remarqué... Nous nous séparâmes donc, et je revins si occupé d'elle, que j'oubliai jusqu'à midi ma commémoration du 14 Juillet. Je la célébrai dans l'aprés-dînée, avec une double sensibilité : — « Ha! » me disais-je, « absente elle était, quand » j'arrivai; absente elle est aujourd'hui : les deux » journées sont pareilles, il y a trois ans et aujour-

» d'hui! J'attendais Colette... et je la pleure, parce » qu'elle m'a quitté! » Je rappelai dans ma mémoire, en visitant la Voûte Saint-Gervais, tout ce qui m'était arrivé, à commencer depuis la Nannette Rameau. J'eus un souvenir très vif de Marguerite Pâris, que j'avais quittée dans ce même endroit, pour la dernière fois; je m'étonnai de n'avoir pas entendu parler d'elle, et je soupçonnai mes frères d'avoir intercepté ses lettres. [Je me trompais; elle vivait encore, et elle élevait notre fille, alors âgée de quatre ans et demi]. Je songeai à Marianne, nouvellement mariée à Louis Boujat, cousin de mon frère utérin de ce nom; elle était fort triste, depuis son mariage, et j'avais appris qu'elle m'aimait encore, quoiqu'elle fût adorée de son mari; ce qu'on doit moins attribuer à mon mérite, qu'à ma façon d'agir ardente et animée auprès des jeunes filles naïves et sans expérience, façon d'agir qui leur gagnait le cœur, et m'en faisait aimer... Je pensai à Jeannette, mais comme à une personne qui aurait été en Amérique, séparée de moi par un océan... Manon Prudhot vint à son tour : je ne la voyais plus, tant elle vivait retirée depuis la tentative pour que notre rupture fût à mon désavantage... Edmée Servigné m'émut vivement, en s'offrant à ma pensée, et je songeai sérieusement à mes cousins pour les deux sœurs... Madelon m'attendait la dernière, dans cet endroit, où je l'avais si douloureusement pleurée; je joignis son image à celle de Madame Parangon partie, et j'éprouvai une sensation déchirante... Julie Barbier, Edmée Boissard,

Ursule Simon, Marie Fouard, Madelon Piôt, me distrayèrent. Je considérai, avec complaisance, de combien de filles j'avais été aimé; ma vanité fut flattée... Mais Colombe reconcentra mon imagination distraite, et mon attendrissement, au souvenir de nos adieux, à pareil jour, me ramena rapidement à l'absence de Colette... Je m'en revins à la nuit.

Personne que moi ne soupait à la maison ce soir-là. Nous nous mîmes à table nous deux Toinette. — « Vous n'avez pas reparu depuis dîner ? » me dit-elle. Je lui contai ce que je venais de faire (c'est la seule confidence de ce genre qui me soit alors échappée). La jeune fille fut touchée du respect religieux que je conservais pour toutes mes anciennes connaissances, et de ma sensibilité pour notre maîtresse (comme nous appelions Madame Parangon entre Toinette et moi). Elle me dit naïvement : — « Monsieur Nicolas ?... je voudrais bien savoir si » vous vous souviendrez aussi de moi, dans bien » longtemps, bien longtemps ? » Je la regardai... Il me sembla que je me transportais à vingt, trente, quarante ans dans l'avenir; que je me rappelais tout ce qui m'arrivait alors; que j'y mêlais le souvenir de Toinette, avec ce charme qu'ont les choses passées... Je m'attendris très vivement, et je lui dis : — « Je ne vous oublierai jamais... Et quand je me sou- » viendrai de vous, dans la suite, ce sera pour dire : » *La jolie, l'aimable et bonne fille que c'était, que* » *Toinette Dominé de Toury!...* » Attendrie à son son tour, cette bonne fille me dit, en laissant

échapper une larme, dont un petit contractement dans ses traits annonça la douceur : — « Ha! je » serai dans votre souvenir ? Vous me rappellerez à » Madame, et vous lui direz ce que je vous disais, » que je vous aimais bien tous deux ?... Car je n'ai » jamais vu garçon tel que vous, ni maîtresse » comme elle! — Toinette, » lui dis-je, « si jamais » je suis maître imprimeur, et que j'imprime pour » mon compte un livre qui soit à devenir célèbre, » par le mérite du livre et de l'auteur, j'y mettrai, en » tête ou à la fin : COLETTE FUT LA PLUS ADORÉE » DES FEMMES; ELLE EUT POUR CHAMBRIÈRE ET POUR » AMIE TOINETTE DOMINÉ DE TOURY, LA PLUS JOLIE, » LA PLUS AIMABLE ET LA MEILLEURE DES FILLES; ET » MOI, NICOLAS ANNE-EDME-AUGUSTIN RESTIF DE LA » BRETONNE PRÈS SACY, J'AI EU L'HONNEUR DE LES » CONNAITRE TOUTES DEUX... — Ho! Monsieur Ni- » colas! vous mettriez ça?—Oui, je le mettrai, maître » imprimeur ou non, dès que j'en aurai le pouvoir. » — Ho! que je serais contente, si je le lisais! — » Vous le lirez, soyez-en sûre, comme si vous le » voyiez. — Mais, si je le voyais, dans vingt ans, » par exemple (1)? Ho! je crois que je fondrais en

---

(1) Elle le verra, au bout de quarante ans (10 Juin 1794), et cette lecture ne la flattera pas; elle lira la Note que je place ici; elle y verra que son pauvre maître, qu'elle croit peut-être heureux, est au comble du malheur, manquant de tout, et ne voyant d'issue que dans le dernier acte du désespoir! et son âme sensible sera déchirée, quand elle saura tous les maux qui l'ont assailli, depuis 1757!... C'est l'époque du mariage de cette aimable fille, que sa maîtresse établit

» larmes de joie... — Si je sais où vous êtes, vous » le verrez. » [Et voilà, mon Lecteur, de ces choses qui confirment ce que je viens de vous dire, et qui flattaient les femmes; car il n'est chose agréable, ni expression honnête, que je n'employasse avec celles qui me plaisaient].

Après le souper, Toinette vint s'asseoir à côté de moi, et je la fis lire. Elle s'en acquitta si bien, vu le peu de temps qu'elle avait pour étudier, que je lui en fis compliment. Alors elle m'avoua que Madame Parangon lui montrait aussi, et qu'elle avait eu deux maîtres au lieu d'un. Ce mot me charma! Je lui pris un baiser sur la joue, je saisis une de ses mains, que je gardai dans les miennes : le titre d'écolière de Madame Parangon venait de me la rendre cent fois plus chère... Elle voulut se lever; je la retins, en lui disant : — « Êtes-vous mal auprès de » moi! — Je suis trop bien au contraire, et... il ne » faut pas s'y accoutumer... » Un petit sourire attendri accompagna cette jolie réponse... Je la laissai se lever, mais pour la faire rester, car sa présence m'était nécessaire, et je lui proposai d'écrire.

---

avant sa mort... Elle a été heureuse; dans toute sa vie, elle n'aura eu qu'un moment d'amertume, et c'est moi qui le lui donnerai; ce sera celui où elle va lire ces MÉMOIRES! car je suis sur le point de lui envoyer, à Vermenton, où elle demeure depuis trente-sept ans, tout ce qu'il y en a d'imprimé. Je juge de son âme par la mienne; elle sera plus sensible encore que dans notre jeunesse aux événements passés; en se rappelant Colette, ses bontés, notre amitié, jusqu'à nos écarts... Plus ces choses-là vieillissent, plus elles touchent.

La friponne, qui avait également appris de Madame Parangon, depuis quelque temps que je la négligeais un peu, sourit finement, et m'alla chercher son papier. Elle le posa sur la table, du côté blanc, et me pria de lui faire un EXEMPLE. Je pris la plume en riant, et j'écrivis, comptant l'embarrasser fort!

Exemple pour Toinette Dominé.

Aujourd'hui 15 Auguste, le soleil s'est ici couché à cinq heures du matin. L'entendra qui pourra ; car je n'en dirai pas davantage.

Elle la prit; je souriais... Mais quel fut mon étonnement, en la voyant passablement écrire!... Quand elle eût achevé le mot *davantage*, elle me dit enfantinement : — « Ne me regardez plus : ça me fait » trembler la main. » Je me retirai; j'allai même regarder sur la porte, d'où j'entendis qu'on jouait à *paume-une*, devant celle d'Annette Bourdeaux. Je vins pour le dire à Toinette, afin d'y aller ensemble. Je la trouvai très appliquée à écrire. Je regardai doucement par dessus son épaule, et je lus d'abord ce que j'avais donné pour exemple; ensuite, j'aperçus avec étonnement ce qu'elle avait ajouté :

J'antans bien l'ainigme; car ça veut dire, que Madame Parangon est aujourd'hui partie d'ici à 5 heures du matin par le coche...

Elle se retourna néanmoins, et me regardant en dessous, elle me dit : — « Vous avez vu ! Gageons. » Je ne mets pas trop bien l'orthographe; mais » c'est tout ce que j'en sais. — Ecrivez, » lui dis-je ; « je vais aller un instant devant la porte ; seule» ment, ne laissez pas voir votre papier, si quel» qu'un venait à rentrer. » Elle me fit signe qu'elle allait écrire, et je fus jouer à *paume-une*.

Il y avait, outre Annette et son amant Colombat, sa sœur puînée, ses deux frères ; Rose Lambelin ; Mme Chouin la charcutière ; une dame *Durand*, bonnetière, fort belle femme ; sa sœur, jeune et jolie personne attachée à Mlle de Fouronne, et Julie Degurgis. Le hasard fit qu'en entrant au jeu, ma paume se posa sur la main de Rose. Je n'en avais jamais touché de plus douce ni de plus potelée ; elle me fit sensation. Le jeu fut court, parce que les parents de toute cette jeunesse l'obligeaient à rentrer à neuf heures et demie. Je rentrai moi-même, la fibre encore résonnante de l'impression faite par la main de Rose. On connaît déjà cette fille, par le portrait que j'en ai fait. Laissé à moi-même par l'absence de Madame Parangon, je vais donner avec elle dans une de ces disparates qui étonnent toujours, malgré tout ce que je puis dire pour prévenir sur leurs causes et leurs motifs... Mais revenons à Toinette.

Elle continuait d'écrire, lorsque je rentrai. Elle cessa pour lors, en me regardant, et se tint droite. Je trouvai deux pages d'écrites. Après le mot *coche*, elle avait ajouté :

Monsieur Nicola-Anne-Emme-Ogustin-Restif, de Labretonne près Sacy, mon maître, qui m'a montré à lire et à écrire, m'a promi qu'il ne moubliret james, et i ma dit qui metret mon nom ave celui de madame dan un livre é le siéne ossi de la manière que je va dire, Colait la plus adorable dais fame ü pour chambriére e pour ami Toinette Dominé de Toury la plu aimable, la plus jolie é la meillieur dais files. Moi Nicola-Anne-Emme-Ougustin de Labretonne prais Sacy, j'ai ü lhoneur de lais conaitre. — Ce qui me faira bien plaisir car jaime a aitre dan son souvenir, à côté de madame que jaime de tout mon queur é jaime a pansé qu'i sera question de moi dans laveni. Ce qui fait que jaime bien mon maitre qui moulra mon nom en un livre.

Le reste de la seconde page contenait la répétition de l'exemple. Toinette me regardait lire, surprise que je le fisse couramment, malgré le manque d'orthographe. — « C'est fort bien ! ma fille ! » lui dis-je. « Est-ce que vous avez du goût pour la célébrité ? » — Qu'est-ce que c'est que ça ? — Mais de faire » parler de vous en bien, par vos vertus, d'être citée » un jour... — Ho ! je le voudrais... pour dix ans de

» ma vie! mais en bien... car... en mal... j'aimerais
» mieux mourir. » Elle était si jolie! j'étais jeune:
l'attendrissement même qu'on éprouve, à cet âge,
les plus tendres regrets, sont quelquefois un excitatif
pour les sens. J'assis Toinette sur mes genoux. Elle
y resta. Je l'embrassai : elle avançait la joue. Je
sentis ce frémissement secret, qui fait désirer la
jouissance... et je pressai la jeune fille dans mes
bras... Je savais combien elle était sensible... L'effet
répondit à mon attente: l'aimable Dominé tomba
dans l'ivresse. Je voulus alors... Un bruit qui se fit
entendre à la porte me força de m'arrêter; j'y
courus. C'était Tourangeot, gris de vin, qui cherchait à rentrer. Je l'introduisis; nous le conduisîmes
à son cabinet, Toinette et moi. J'eus aussi le temps
de réfléchir, et Toinette aussi. Lorsque nous fûmes
de retour dans la salle, elle parut sérieuse : —
« Qu'avez-vous, ma Toinette? — Je n'ai... rien...
» Mais... Dites-moi sérieusement, mon cher maître?
» d'où vient que lorsque vous me touchez, je me
» trouve dans un état... que je n'avais jamais connu?
» C'est quelque chose de bien agréable, mais qui me
» porte au cœur, et qui me rend triste ensuite... »
Je ne pus lui répondre juste; j'ignorais moi-même
la nature d'un effet que je connaissais. Je l'ai su
depuis : cette jeune fille m'aimait beaucoup plus
qu'elle ne le croyait, et pour m'exprimer en un seul
mot, *emittebat,* dès que je l'embrassais, en la serrant
dans mes bras... Je lui dis cependant que c'était une
preuve d'amitié qu'elle me donnait. Ce qui la con-

sola... Les jeunes filles de nos cantons ont un préjugé salutaire : une fille se regarde comme déshonorée si un garçon lui a mis la main sous la jupe ; de sorte que Toinette, dont j'aurais triomphé cent fois, s'il n'avait pas fallu ce préalable indécent, était inabordable pour moi-même, dès qu'il s'agissait d'en venir là... L'ivresse même dont j'ai parlé, dans sa plus grande vivacité, ne détruisait pas la pudeur, dans Toinette innocente, naïve, pure. Elle me disait (je m'émancipais quelquefois, car dès qu'on a commencé, on revient souvent à la charge), elle me disait : — « Ha ! mon maître ! je ne suis pas une » Morvandaise rustique : voudriez-vous me man- » quer au point d'avoir porté là votre main ?... » M. Parangon, qui rentra, mit fin à mes perplexités amoureuses ; et une fois remonté dans mon cabinet, je rougis de moi-même et de ma faiblesse... Dans la suite, j'eus heureusement plus d'une distraction, qui m'empêcha de violer encore les lois de la confiance et de l'hospitalité ; car je pris à tâche de fuir Toinette, que je trouvais trop dangereuse.

Rose Lambelin fut ma première distraction. Jusqu'alors, j'avais eu le goût délicat : toutes celles que j'avais aimées, tant à la ville qu'au village même, étaient les plus jolies, du moins des filles à ma portée. Et voilà que Rose Lambelin, laide, ayant l'air dur, un commencement... le dirai-je ? un commencement de goitre !... (j'ai eu de la peine à écrire ce vilain mot)... voilà que Rose Lambelin, laide, grande à la vérité, faite au tour, ayant la peau douce et blanche

comme lis, voilà, dis-je, que Rose Lambelin s'empare, non du cœur, non des sens, mais de l'admiration de l'amant de la jolie Fanchette, et de la belle, de l'adorable Colette!... Qu'avait-elle donc, pour opérer ce prodige?... O mon Lecteur! de l'esprit, de l'esprit, comme une intrigante de Cour, et comme Madame de Sévigné. J'ai dit que son air était dur : ce fut sans doute ce qui me la fit paraître plus aimable, lorsqu'elle me sourit. Il n'était cependant pas naturel qu'elle m'inspirât un attachement qui eût tous les caractères d'une passion. Elle le sentit, et sa conduite fut un chef-d'œuvre d'adresse. Elle sortait des Bénédictines, où elle avait éte pensionnaire... Notre première demi-connaissance s'était faite, comme on l'a vu, sur l'Ile-d'Amour. Je saluais Rose avec empressement, lorsque je passais devant elle, d'autant plus volontiers que je ne la croyais pas dangereuse; quelquefois je m'arrêtais un moment en voisin. Son esprit me charmait de plus en plus, par quelques éclairs qui lui échappaient à chaque visite; j'accourais auprès d'elle, dès que je l'apercevais sur sa porte. Elle m'accueillait, son air dur paraissait s'adoucir. Je me trouvais bien avec elle, et je la quittais toujours content d'elle et de moi. Sa laideur me tenait dans une sécurité parfaite : aussi, une fois, la pensée que je pourrais l'aimer m'étant venue, je me tranquillisai par cette réflexion : — « *Du moins, je » n'aurai pas de peine à me dépiquer!* » Je crois qu'il ne faut jamais badiner à l'amour : à Paris, pas plus au physique qu'au moral; en province, pas même au

moral. Dès que Rose remarqua mon empressement à l'aborder, elle se rendit rare (je n'avais point encore rencontré de coquette). Lorsqu'elle s'apercevait qu'après l'avoir entrevue, je faisais le premier pas pour venir à elle, adroitement elle disparaissait, avant que je pusse croire qu'elle avait deviné mon dessein. Mais si je la surprenais, ou qu'elle jugeât à propos de m'attendre, alors elle me recevait bien, et me disait des choses agréables. L'effet de cette conduite était infaillible pour me subjuguer, s'il n'eût pas existé deux personnes qui la surpassaient infiniment, et qui n'étaient pas coquettes!... Je prenais insensiblement du goût pour cette fille : mais c'était un goût et non une passion. Je vivais alors dans une dissipation extrême : La multitude de filles que je voyais aux salles de danse, presque toutes jolies (les laides ne sont pas gaies, pour l'ordinaire), me tenait dans une sorte d'effervescence généralisée, qui m'empêchait d'avoir un goût particulier. Si je n'en avais connu qu'une, du temps de Colombe, Colombe aurait été ma femme : mais j'en connaissais trente, et l'impression ne fut pas assez forte... Je ne m'attachai donc pas à Rose, tant que je fus dans cette situation ; ce ne fut qu'environ au milieu de 1755, que frappé du caractère original de Mlle Lambelin, qui tous les jours me paraissait plus spirituelle, je lui donnai d'abord une préférence d'étonnement, ensuite d'admiration, et qu'enfin je pris une sorte d'attachement...

Lecteur, ne crois pas que, prévenu de l'idée de

mon amour unique, je veuille ici donner la torture à mes passions, comme d'autres la donnent aux expressions d'un texte, qu'ils forcent, bon gré mal gré, à se torturer en leur faveur. J'ai cherché de bonne foi la vérité, pour la dire : je suis rentré au fond de mon cœur; j'en ai bien étudié tous les ressorts, et je te les dévoile ensuite. Il ne s'agit pas, ici, de faire un futile roman, mais un livre utile par sa véracité, fût-elle la seule bonté que je pusse lui donner. Que les autres hommes qui me liront, s'examinent comme moi, et s'ils sont capables de se bien analyser, qu'ils m'apprécient, d'après leurs propres sensations... Mais tous les hommes ne sont pas capables de cette analyse: ou parce que le préjugé les offusque; ou parce que naturellement ils n'ont pas assez de netteté ou de profondeur dans les idées; ou enfin parce qu'ils ont une insurmontable paresse (et c'est ici le grand nombre!) Je reviens à Rose...

Les expressions dont je me sers, en parlant d'elle dans mes *Memoranda*, ou Ressouvenirs, ressemblent à celles de la passion. Un autre que moi qui rédigerait ma *Vie,* d'après ces *Mémoires* très abrégés, y serait si parfaitement trompé, qu'il regarderait cet amusement comme une de mes plus fortes passions... Dans les commencements de Septembre 1754, je lis simplement : « *His diebus soleo sero loqui cum ingeniosa puella Rosa Lambelin, ad portam Dominæ Chouin, carnicoquæ Parisiensis vicinæ; 6 Septembris.* » Cette dame Chouin, jeune et jolie charcutière de Paris,

établie à Auxerre, était une demoiselle Londo (aussi belle que sa nièce du coin de la rue *de Bièvre,* que depuis Pons de Verdun et moi nous avons adorée). Elle protégeait vivement mes amours commençantes. Je n'en sais d'autre raison, que celle qu'elle était Parisienne. Je trouve, au 9 Septembre, que j'avais déjà de la fermentation dans l'esprit; car jamais je n'employais cette formule, si souvent répétée dans mes Cahiers : « *Hodie dico : Quid anno sequenti, tali die, sentiam, dicam, aut agam?* » que je ne fusse assez vivement affecté par la crainte, l'espérance, ou l'amour, pour jeter ainsi une pierre dans l'avenir. Ce qui détermine la cause de mon agitation, et la donne toute entière à Rose, c'est que le 10 Septembre je m'écrie dans une Note : — « *Ha! quelle félicité!... Heri, quam egi dulce juxta puellam Rosam!...* » Cette expression, qui est également souvent répétée dans mes Cahiers, « *agere dulce juxta puellam* » ne signifie autre chose qu'une grande satisfaction morale; au lieu que, « *habere dulce puellam,* » y est un terme décent, pour exprimer la dernière faveur. Je trouve au 12 Septembre : « *Ad puellam carissimam Rosam ivi.* » (Je l'appelle déjà *ma très chère*, comme on voit; il fallait que j'aimasse bien l'esprit!) et j'ajoute : « *O felicitatem! si perdurares!* » (O bonheur, si tu durais!) En général, les femmes de cette ville ne manquent pas d'esprit, mais d'aménité; sans être plus sages qu'ailleurs, elles sont d'une dureté repoussante, d'un orgueil dédaigneusement grossier; mais elles ont

de la pénétration, de la capacité pour les affaires, et surtout pour l'intrigue; elles ont une hauteur qui fait qu'en toutes choses, ce n'est pas d'être, mais de paraître riches, spirituelles, laborieuses, entendues, honnêtes, estimables, heureuses enfin, qui les flatte. Donnez-leur le choix d'être souverainement heureuses, adorées de leur mari, dans l'abondance, honnêtes, estimées, etc., en paraissant maltraitées, détestées, méprisées, etc., sans hésiter elles vont préférer l'apparence à la réalité; elles sacrifieront tout, mari, enfants, elles-mêmes, pour qu'on dise d'elles telle chose avantageuse, ou qu'on n'en dise pas telle autre qui les humilierait..... Et Rose était, de toutes les femmes de sa ville, la plus disposée à penser ainsi.

Le 13 Septembre, j'écris, que « *j'ai peu vu ma chère Rose.* » Le 15, je lui donnai des vers faits pour elle, et que je tenais prêts depuis le 9. Rose venait de me rendre le goût des vers érotiques, et elle est de toutes les femmes celle pour qui j'en ai fait davantage. Ceux que je lui donnai le 15, étaient un pot-pourri, dans le goût de la *Tentation Saint-Antoine,* qui paraissait nouvellement. Elle y est nommée *Lison;* en voici quelques couplets :

Recevez, cher objet qui remplissez mon cœur,
Recevez d'un Amant cette marque d'ardeur !
Dans ces vers louangeux, où ma veine vous chante,
Elle est loin de tracer votre action touchante...

Que d'attraits s'offrent à ma vue !

Gorge d'albâtre, sein de lis :
Lison est charmante vêtue,
Mais sans voile aucun je la pris
Pour Vénus, qui vient elle-même
Briller en ces lieux écartés,
Montrant à mes yeux enchantés
Le ravissant objet que j'aime.

Suivait, selon mon usage, une description de ses charmes et du don de ses faveurs, avec les expressions les plus tendres que je lui prête, et les plus emportées de ma part, en douze ou treize couplets, sur d'anciens airs, comme *Tircis dessus l'herbette, les Folies d'Espagne, le petit Bois touffu, l'Amour est un enfant, Colinette et Colin...* On n'imaginerait pas que, parmi ces couplets destinés à être donnés à Rose, et qui le furent effectivement le 15 Septembre 1754, pût se trouver le couplet que voici :

Ha! cher amant, que me fais-tu?
  Je meurs, j'expire!
Quel feu! quel plaisir inconnu
  Qui fait que je soupire?
Ha! de tes doux embrassements,
  Cher amant, je m'enivre!
Ciel! finis de si doux moments!
  Ou je cesse de vivre!

Et ces vers détestables, insolents même, firent merveille sur l'esprit de Rose!... O folie de la jeunesse

des deux sexes, c'est à moi de faire rougir de tes succès illusoires.

Rose, en me revoyant le lendemain 16, rougit des sentiments érotiques que je lui avais prêtés, mais sans être fâchée; car elle me donna un petit coup sur la joue. C'est la seconde faveur que je recevais, et je puis assurer aux femmes qu'elle est propre à donner les plus grandes espérances...

Du 16, je ne vis pas Rose jusqu'au 20; ce que j'exprime ainsi dans mes Notes : — « Je n'ai pas vu ma Rose ces jours-ci; mais Marianne Roullot est très jolie!... » Le 22, je vis à la place Saint-Étienne un feu d'artifice pour la naissance du *Duc de Berry* (depuis *Louis XVI*), et ravi du petit entretien que j'eus avec Rose, je m'écrie dans mes Notes : « *Quam heri deliciose mulcebat Rosa! Quam deamo! Chère fille! aime celui qui t'adore!...* » Le 24 et le 25, je note que « *je l'ai vue, sans lui parler, à cause de la présence de sa mère, qui ne m'aime pas, croyant que je suis un libertin*; » (il est vrai qu'elle me faisait là une grande injustice, surtout après la partie avec Tonton Lenclos et son frère, etc.); que le 26, « *je lui parlais, lorsque sa mère arriva, et la fit rentrer* (invitam) *malgré elle; mais qu'en s'en allant, elle me marcha sur le pied, pour me faire entendre combien elle était contrariée, et que je déplaisais à sa mère.* » Le 29, « *je me plains de mon malheur, qui m'empêche de voir celle que j'aime...* » Il paraît que les défenses de me parler, faites par la mère, furent très sévères, ou que l'adresse de Rose fut très grande!... Je ne la vis

qu'un instant le 13 Octobre, pour lui donner la chanson très antique :

L'Amour est un enfant timide,
A qui la sévérité fait peur;
Pour trouver la route d'un cœur,
C'est la liberté qui le guide.
Les Ris, les Jeux suivent ses pas,
Tant que l'Amour n'a rien à craindre;
Mais sitôt qu'on le veut contraindre,
Il s'envole-ole-ole-ole, et ne revient pas,
Il s'envooole, et ne revient pas.

Un grain de jalousie, pour l'avoir vue regarder avec beaucoup d'attention le beau frère Boulanger le Cordelier, fit que j'ajoutai, en son nom, ce couplet isolé, que je chantais souvent :

Une autre fois qu'un peu distraite,
Et sans répondre à ses discours,
J'écoutais chanter Timarète,
Soupirant ses tendres amours;
Innocemment je sus déplaire
Au plus aimable des bergers :
Pourquoi se met-il en colère,
Et me prend-il quatre baisers,
Pour une faute... aussi légère?

A cela, je joignis la jolie cantilène des *Fleurettes,* rapportée dans les CONTEMPORAINES.

Mais le même jour, j'eus un entretien important avec les deux sœurs Baron.

Il faut savoir que Manon Baron voyant Madame Parangon absente, et que je parlais souvent à Rose, elle présuma que je ne fréquentais une laide que faute de mieux. Elle désirait de me fixer, parce que les dispositions favorables de son frère existaient pour elle, comme pour Madelon; elle me souriait depuis quelques jours, dès qu'elle me voyait. Le 13 Octobre, je l'aperçus en sortant, et son prévenant salut m'obligea de l'aborder. — « Vous êtes » bien sauvage, depuis quelque temps! vous ne » nous parlez plus! » Je lui répondis que je me rendais justice. — « Non, vous ne vous la rendez » pas; car ma *bonne,* ma sœur et moi, nous pen- » sons toutes trois beaucoup de bien de vous. — » Pour vous, Mademoiselle, et Madame votre *bonne,* » je le crois, parce que vous êtes indulgentes. » Comme je disais ces mots, Berdon, qui avait tout entendu, à l'insu de Manon, dont elle connaissait les desseins, s'approcha de nous, et me salua en riant. Je lui répondis de même. — « Vous me croyez » donc mal disposée pour vous ? — Mademoiselle, » si vous m'avez entendu je ne saurais en discon- » venir; mais je serais bien charmé d'être dans » l'erreur à cet égard. — Je ne veux pas que vous » restiez dans l'erreur, et je vais vous en tirer : je ne » vous en veux pas du tout, si ce n'est du bien. — » Ha! Mademoiselle! ce mot est charmant. » Et je lui baisai la main. Elle me la laissa. L'objet présent a toujours eu beaucoup de pouvoir sur moi! je suis persuadé que si Manon n'y avait pas été, j'aurais

dit bien des douceurs à l'appétissante Berdon, alors une des plus jolies personnes de la ville. Mais j'étais là comme *l'Ane de Buridan,* immobile entre deux mesures égales de plaisir; car ce que Manon perdait sur la taille, elle le regagnait par la délicatesse des traits et le charme de ses yeux. Je partageai mes douceurs entre les deux cadettes de Madelon; je leur tenais une main à chacune; et suivant l'impulsion du sentiment actuel, je leur dis avec attendrissement : — « J'ai donc le bonheur de parler à mes » deux sœurs! à celles qui sont du même sang » qu'une fille adorée, que je regretterai sans cesse!... » Sœurs aimables! puissiez-vous être aussi heu- » reuses que je le désire et que vous le méritez! » Manon me dit : — « La manière dont vous vous » exprimez est touchante! — Oui! » dit Berdon; » je ne le croyais pas aussi sensible pour nous! — Je » le suis, et le serai jusqu'au tombeau; car j'adorais » votre sœur, comme la plus aimable et la plus ver- » tueuse de son sexe. » Elles me regardèrent toutes deux avec étonnement! car elles élevaient l'enfant que Madelon avait eue en mourant, s'étant blessée en venant pour me voir; et comme elles ne m'avaient jamais vu seul à la maison avec elle, c'était sur le compte de Leroi qu'elles avaient mis la grossesse, encore que Madelon, pendant sa maladie, ne nommât que moi. Manon me dit enfin : — « Comment » avez-vous su le genre de sa maladie? — Il y » a peu de temps, par quelqu'un de votre sexe. » (C'était Toinette, qui le tenait de Marote, la cham-

brière des demoiselles Baron). — « Et... vous » n'avez rien pensé de désavantageux?... — Moi! » juste Ciel!... Ha! si j'osais parler à ses sœurs » comme je me parle à moi-même! — Vous le » pouvez, » me dit Berdon. — « Hé bien donc, je » vais le faire. Si j'avais su, dans le temps, la vraie » cause de la mort de ma chère Madelon, je ne lui » aurais pas survécu. » (Et je leur racontai mes douleurs, exprimées à Saint-Gervais, et le 14 Auguste, derrière la Cité... Elles frémirent!...) J'ajoutai : — « J'étais le père... Le 20 Janvier... et bien » auparavant!... » (Je leur dis tout ce qui s'était passé, voyant qu'il le fallait pour justifier leur sœur de fausseté; j'ajoutai le récit de toutes nos conversations postérieures et surtout de la dernière)... Les deux sœurs se prirent à pleurer amèrement, se disant entre elles : « Ha Dieu! elle était innocente, » et nous l'avons empêchée de le voir!... » Manon alla chercher sa *bonne*, qui était à la chambre haute, et fut un peu de temps à l'instruire... Ce moment allait nous réunir à jamais, Berdon et moi, sans Mlle Fanchette; car nos deux cœurs s'ouvraient l'un pour l'autre, et nous nous pressions la main... L'excellente femme descendit toute en larmes, et vint à moi; elle me prit et me baisa la main : — « Mon » cher ami! tu rends l'innocence à ma fille, car je » la croyais fausse en un point!... O mon Dieu! » pardonnez-moi d'avoir empêché qu'à son dernier » moment elle ne vît son époux!... Il faut qu'il ait » son legs, » dit-elle. — « De tout notre cœur! »

répondirent les deux sœurs. Mais m'étant fait expliquer ce que c'était, je le refusai, ne demandant que quelque chose qui lui aurait appartenu. On me fit monter dans sa chambre, que je ne pus revoir sans verser des larmes... On mit devant moi tout ce qui restait de sa dépouille, et je pris la paire de chaussures qu'elle avait le 20 Janvier; elle est rose, à talons verts, et je la conserve encore, avec celle de Madame Parangon, plus petite, quoique la dernière fût plus grande. Voilà une relique sacrée, ce qui a servi à des femmes qui me furent chéres, et dont j'adore aujourd'hui les noms!... Berdon et Manon, touchées de mon désintéressement et de la marque de respect que je donnais à la mémoire de leur sœur, me dirent (ce fut Berdon qui parla) :
— « Madelon, en mourant, me recommanda de » recevoir vos soins; et à mon défaut, elle fit la » même recommandation à Manon. Je vous avoue » que j'étais disposée à les recevoir, et que je vous » en ai voulu de votre indifférence; mais à présent, » je vous approuve; vous aviez raison de vous » retirer. Nous ne serons jamais qu'amis, ma sœur » et moi, mais nous vous estimerons à jamais... A » présent, comme sœurs, nous vous demandons un » mot; quelles sont vos vues pour un établisse» ment? — Je vais, Mesdemoiselles, vous répondre » en frére : c'est le pére de Madame Parangon qui » s'est chargé de m'établir; il en a communiqué les » moyens à mon pére. — Ha! cela est bien respec» table!... Mais qu'allez-vous donc chercher auprès

» de Rose? — Je me fuis moi-même, et la solitude;
» c'est un avis que m'a donné une personne sage.
» Votre respectable et digne sœur me l'a aussi
» donné quelquefois; car nous avions des entretiens
» solides, quoique courts et dérobés pour la plu-
» part... Rose a de l'esprit; elle est laide: je ne
» risque pas de m'attacher; car il faut l'éviter, et je
» me tiendrai hors de moi-même. Quoique jeune
» encore, j'ai fait des pertes cruelles et la solitude
» m'est douloureuse! — Il a raison! ma sœur, »
dit Manon. — « Oui, oui, ma sœur, il a raison!...
» Mon Dieu! si l'on se parlait et si l'on s'entendait,
» on ne ferait pas si souvent des jugements témé-
» raires!... — Ha! » répondis-je, « et si on lisait
» dans l'avenir, en ce moment je suivrais mon
» cœur... » Il était l'heure de rentrer, je saluai
la *bonne* ainsi que les deux sœurs, et je me retirai.

Le 16 Octobre, je vois par une note, que je me
dis à moi-même : « Il faut me rendre compte de
» l'état de mon cœur. J'adore Mlle Fanchette; je la
» préfère à tout l'univers, excepté sa sœur. Je
» désire vivement de marier Edmée et Catherine
» avec mes cousins. La jolie Manon Léger m'a causé
» hier une sensation délicieuse! mais il ne faut pas
» la revoir. La sœur aînée de mon ami Dhall est
» charmante! mais elle mérite un cœur tout à elle.
» La cadette est de l'âge et ressemble à Mlle Fan-
» chette. Je n'ai plus rien à espérer de Berdon ni de
» Manon Baron; et tant mieux! car les deux sœurs
» sont très aimables, et elles me tourmenteraient.

» Mais il me semble qu'il me serait très agréable de
» me faire aimer de Rose. Il faut voir cela... Quant
» à Toinette, cette jeune fille... A quoi diable pen-
» sait le sort, d'en faire une servante ? Elle est
» belle comme une princesse, et vertueuse comme
» Madame Parangon... Ha ! si elle était M[lle] Fan-
» chette, comme je l'aimerais ! *N. B.* Il faut la fuir,
» éviter avec elle toute espèce de tête-à-tête, à
» cause du Diable et de ses tentations... Quant à
» Madame Parangon... » (Je trouve ici une grande lacune, terminée par ces mots Latins, écrits en lettres Grecques : *In albis socculis fallor*... qu'on entendra peut-être) (*a*).

J'avoue, le 20, que je me trouve dans un état mort. Je ne vois plus Rose ; mais je m'en dédommage avec la petite Julie sa compagne, maîtresse de mon camarade Burat ; avec M[lle] Douy, alors amante de mon camarade Baras-Dallis, et j'ajoute que j'aime cette dernière plus que jamais. [O Colette ! je n'aimais que vous ! Colette avait mon cœur et mes sens ! Je m'efforçais de lui substituer Fanchette, et cette jeune personne ne pouvait remplir mon cœur : il y restait un vide, que je remplissais par tout ce

(*a*) Essayons d'entendre. Au tome IV, page 28, la chaussure de M[me] Parangon est pour Nicolas « un instrument de son bouillant écart ; » page 32, il se figure qu'on dit de lui par dérision : « Voilà le tendre amant des mules et des » souliers de Madame Parangon ! » Les *albi socculi* sont les souliers blancs de la Dame, qui lui donnent le change *(fallor)*.

(N. de l'Éd.)

qui me paraissait aimable! Je voulais cesser d'aimer Colette; mais son âme, identifiée à la mienne, était ma propre essence; je ne pouvais pas plus m'en séparer que de moi-même. Toutes les autres femmes n'étaient qu'un miroir, où se reflétait son image; et moi, semblable à l'alouette abusée, je venais m'y prendre, pour ne reconnaître mon erreur qu'après avoir été pris. Lorsque je me trouvais ému, auprès des jeunes filles, c'était Colette qui m'excitait; et moi, je me croyais tendre pour ces vains simulacres de sa beauté.]

Le peu de solidité de mes goûts d'alors est la preuve de ce que j'avance. Le 26, j'eus un goût très vif pour Mlle Dhall, sœur de celui qui m'avait ramené, avec Baras Dallis, la soirée de mon évanouissement de douleur. Je fis un roman de bonheur, dont elle était l'héroïne; je fis plus, je l'écrivis et le lui donnai, en lui disant : — « Mademoiselle, si » vous voulez savoir comme on serait heureux » avec vous, il faut lire cela. » J'avais imprimé le titre :

A Mlle AGLAÉ-FERDINANDE DHALL

LE BONHEUR !

PAR NIC.-ANN.-EDM.-AUG. RESTIF

Le reste était manuscrit. « *Je chimérais, cherchant comment je pourrais être heureux. Je regarde autour de moi. A mes yeux se présente l'aimable Ferdinande, cette charmante sœur du plus cher de mes amis.* » [Je

ne rapporterai pas ce roman, dont les minutieux détails peignaient ma façon d'aimer, au printemps de ma vie.]

Je me retirai aussitôt que le Cahier fut entre ses mains. Je ne lui ai jamais parlé depuis ; mais toutes les fois qu'elle m'a revu, elle rougissait. L'aimable Gremmerey était sa meilleure amie, et j'eus un jour le plaisir de leur voir lire ensemble mon Cahier... Aglaé-Ferdinande était extrêmement délicate, quoique grande : c'est de toutes les filles que j'ai connues, avec Émilie Laloge, celle qui ressemblait le plus à Zéphire ; elle avait le même svelte dans la taille, les mêmes couleurs vives, le même sourire. Sa sœur cadette, encore plus délicate, avait si parfaitement la forme de ma Zéphire, qu'à la première vue de cette dernière le cœur me battit, croyant voir Séraphine Dhall dans un mauvais lieu !...

Ce goût nouveau pour la belle Ferdinande ne fit pas de progrès, parce qu'au 1er Novembre, j'eus de Madame Parangon une lettre qui m'occupa tout entier. Toinette, qui l'avait reçue, savait que sa maitresse devait m'écrire pour ce jour-là, et elle guettait le facteur sur la porte. L'adresse était à son nom. Elle me l'apporta aussitôt à l'imprimerie. Je montai à mon cabinet pour la lire. Je n'ai plus cette lettre ; il m'était recommandé de la brûler ; mais en voici le sens : « *Je te dirai, ma chère Toinette, que je* » *suis actuellement ici chez ma belle-sœur ; c'est-à-dire,* » *dans un petit appartement de plain-pied avec le sien,* » *et fort commode ; Fanchette a sa chambre à côté*

» *de la mienne. Elle m'a revue avec des transports* » *de joie. Aussitôt après mon arrivée, j'ai écrit à mon* » *père. Il m'a fait une réponse très agréable, où il me* » *marque, qu'après six mois de séjour à Paris, il* » *prendra Fanchette chez lui, pour lui faire gouverner* » *sa maison; et qu'il signifiera sérieusement à tout le* » *monde, qu'il a un parti pour sa cadette, et qu'ainsi* » *personne ne se présente. Il ajoute qu'il en veut* » *former une bonne ménagère, afin de faire un présent* » *tel qu'il convient au jeune homme qu'il a en vue.* » *Quant à moi, je la dispose de mon mieux envers son* » *futur, et il peut absolument compter sur moi. Je* » *suis ici au moins pour jusqu'à la fin de l'année.* » *Mon père a écrit à mon frère, qu'on me laissât entiè-* » *rement libre, quelque chose que je voulusse; ajoutant* » *qu'il était de moitié dans mes raisons. Cette bonté* » *m'est bien précieuse!... Je salue Monsieur Nicolas,* » *Monsieur Bourgoin, Monsieur Loiseau. Tu leur* » *diras que je t'ai écrit un mot; mais sans leur mon-* » *trer ma lettre, que tu brûleras, de peur qu'elle ne* » *tombe en d'autres mains; car je ne voudrais pas* » *qu'on vît ce que je te marque. Adieu, ma fille,* » *porte-toi bien; sois attentive sur les affaires de la* » *maison et sur toi-même, et prends les avis des per-* » *sonnes prudentes que tu connais.*

*Ton amie, Colette C***.*

Ce n'était qu'à moi que tout cela était dit : les compliments n'étaient que pour la forme, en cas d'accident; je n'en devais faire aucun, et Toinette

ne devait pas savoir le contenu de la lettre : c'est ce que me disait un billet cacheté, laissé à Toinette en partant, pour ne le remettre qu'avec la première lettre, dont cette fille savait le jour dès celui du départ. Je fus pénétré de la bonté de ma Déesse (car je me la nommais ainsi, en songeant à elle)... Cette preuve d'intérêt me fortifia, pour quelques jours, et me donna le courage de ne songer ni à Rose ni à Ferdinande.

J'étais dans ces dispositions, lorsque, le 11 Novembre, je vis passer devant notre porte... Jeannette Rousseau!... Elle était avec sa mère et son frère. Je n'osai leur parler, moi qui n'étais plus aussi timide qu'autrefois; je me retrouvai, pour eux, tel que durant mon séjour à Courgis; la rougeur couvrit mon visage; j'éprouvai la même palpitation de cœur, le même sentiment de pudeur timide; je ne pus trouver la force de sortir. Jeannette ne me vit pas, et moi, je n'osai la regarder en face; je l'avais vue pour la dernière fois!... Lorsqu'elle fut passée, je me reprochai de ne pas avoir salué trois personnes qui m'intéressaient aussi vivement. Je sortis pour courir après eux. Mais j'avais été trop longtemps à reprendre mes esprits; je ne les vis plus... Je restai dans une sorte d'immobilité stupide. Je fus dix minutes dans la même bonhomie, la même façon de penser que j'avais à Courgis : je rétrogradais de quatre ans. Une petite *Luce Picard*, dont je n'ai rien dit encore, jeune orpheline très jolie, qui venait souvent travailler en linge chez

Madame Parangon, vint à passer; elle me salua, s'arrêta auprès de moi, et me demanda si Madame Parangon reviendrait bientôt ?... Cette question me tira de ma rêverie; je lui répondis ce que je savais, que nous ne reverrions Madame Parangon qu'à la fin de l'année. — « Mais » ajoutai-je, « Toinette » sera bien aise de vous voir; entrez, je vous prie, » en passant. » Je voulais m'en débarrasser bien vite, et voir encore si je ne découvrirais pas Jeannette. Je descendis la rue *de la Fricauderie*, et vis-à-vis celle *des Boucheries*, je trouvai Gaudet, qui revenait de la *Porte-du-Pont*. — « Je viens de voir passer la » plus jolie paysanne qu'on puisse imaginer ! » me dit-il; « ha ! qu'elle est gentille ! — Comment » était-elle habillée ? — Un petit juste d'étamine » violet-bleu ; une jupe rayée rouge et blanc; » coiffée en demoiselle de village, avec un joli bat» tant-l'œil à petits petits plis. Mais jolie ! — C'est » Jeannette Rousseau ! » m'écriai-je involontairement... « Où est-elle ? — Je ne sais pas; mais » celle dont je parle doit être à présent aux envi» rons de Saint-Gervais. Mais si c'est là Jeannette » Rousseau, Mademoiselle Rousseau est une très » jolie fille !... De quel pays est-elle ? » La jalousie (oui, je fus jaloux) m'empêcha de lui nommer Courgis, et Gaudet n'insista pas.

De retour à la maison, j'y trouvai Luce Picard avec Toinette. Ces deux jeunes filles causaient ensemble, avec l'innocence des cœurs purs, et cette intéressante naïveté, qui me fait aujourd'hui verser

des larmes d'attendrissement, lorsque par hasard je la retrouve. Je leur dis que j'allais travailler, et, comme il n'y avait personne, de me sonner, s'il venait quelque acheteur à la boutique. — « Restez » avec nous, » me dit Toinette, « nous parlerons bas, » et nous allons vous laisser une jolie place pour » écrire. » J'étais assez complaisant pour les jolies filles; je restai. Au bout d'un moment, je leur dis : — « Vous me troublez, mes poulettes; vous parlez, » vous souriez, et surtout vous êtes jolies : ça me » distrait. » Tout en riant, elles m'enfermèrent dans le paravent; et pour qu'il ne gênât pas le passage, on me fit plaquer contre le coin de la cheminée. J'écrivais depuis environ un quart d'heure, lorsque quelqu'un arriva. — « Ho! » dit Luce, « si c'est » M. Parangon, je ne veux pas qu'il me voie! » Elle entra dans le paravent, et se blottit sur un petit siège à mes pieds. C'était Tourangeot.

— « Ha! je vous trouve donc toute seule à la fin, » dit-il à Toinette... « Allons, allons, nous allons en » découdre! — Laissez-moi, Monsieur Tourangeot, » ou je vous réponds que vous n'en serez pas le bon » marchand, et que Madame le saura. — Je respecte » Madame, et si elle était là, je la craindrais. Mais » elle est loin; et moi, voyez-vous, gentille Toi- » nette, je ne crains point du tout les absents, ou » les absentes, point du tout! Au lieu que j'aime » bien les jolies présentes, comme vous, fripon- » nette... » En achevant ces mots, il saisit Toinette, et la renversa sur le lit de M. Parangon. Elle lui

donna un violent soufflet. — « *Coups de pieds de* » *jument ne font pas de mal aux chevaux,* » dit-il... Et il redoubla d'insolence. Luce, qui souffrait de ce qu'elle entendait, entr'ouvrit le paravent, et poussa une aiguille dans cette partie charnue qui expie les fautes des écoliers. Tourangeot fit un cri, accompagné d'un jurement. Il aperçut la jeune Luce : — « Ha! c'est donc vous! p'tite *chienne-à-pan* (1)!... » Vous allez me le payer!... » Il laissa Toinette, attrapa par la jupe Luce qui fuyait, et vu qu'elle était délicate, il l'enleva comme une plume. La petite criait à son secours; car le Tartare ne badinait pas (2). Toinette la secourait; mais en la repoussant, Tourangeot se permettait des attouchements si obscènes, qu'elle fut enfin obligée d'avoir recours à moi. Je m'étais douté de ce qui arriverait, dès

---

(1) *A-pan,* terme bas-Bourguignon, dérivé du Grec, *pan* (tout), et qui signifie *tout à fait, tout entier.* On dit à Paris *Chenapant* et l'on croit bien parler! En Auxerrois, mener *à pan* un sillon, en moissonnant, c'est ne rien laisser.

(2) Voici ce qui arriva, dans le temps que je travaillais au magasin dans la cour du *Palais,* avec Edme et Tourangeot : c'était dans mes premiers temps. Un samedi soir qu'Edme était à des premières vêpres de Convulsionnaires, la servante de Mme Chouin la charcutière vint à passer; Tourangeot l'appela. Cette bonne fille monta, croyant voir faire des livres. J'étais au fond d'une autre chambre, entouré de papier. Le Tartare, malgré sa défense, la renversa sur des rognures, et il en triompha... J'entendais faiblement; ainsi je pensais que c'était un jeu. A la fin, ennuyé, j'allai chercher Edme à son tripot convulsionnaire, chez la Bardin, rue de la Marinerie... Il accourut, et trouva le Tartare encore acharné sur sa proie. — « Ma fille! » cria le dévot, en se » jetant à genoux, « invoquez le bienheureux diacre Pâris,

l'entrée du Tartare, et j'avais mis les pincettes dans le brasier. Je les donnai à Toinette. Elle courut les présenter à Tourangeot, qui les saisit. Il se brûla si serré, qu'il fut obligé de lâcher Luce; et Luce s'enfuit aussitôt dans la rue. Toinette s'enferma dans sa cuisine, dont elle eut soin d'ôter la clef. Il faut dire que Tourangeot avait bu. Se voyant seul, il dérangea le paravent, et fut très étonné de me trouver là, affectant d'écrire aussi tranquillement que si je n'avais rien entendu. — « Qui diable te savait ici? » — Hé! quel bruit enragé fais-tu donc, avec ces » jeunes filles, que je ne m'entends pas?... » Au lieu de me répondre, il prit mon écritoire, dont il versa l'encre sur sa brûlure, jurant que Toinette le lui paierait, ainsi que la petite Luce. Je lui dis alors que j'avais tout entendu, et que j'étais bien surpris qu'il portât les choses aussi loin, avec une fille qui demeurait dans la maison, et qui, par cette raison même, devait être respectée? — « Est-ce que c'est » lui manquer de respect, que de la b—ser? » Je fus embarrassé de cet excès d'audace. Il fallait parler

---

» et le Serpent tentateur perdra toute sa force! Faites une » oraison éjaculatoire! » Au même instant, il déchargea sur les reins de Tourangeot un coup de sa bûche secouriste. Le Tartare fit un jurement épouvantable, et se redressa : — « Heureusement, » dit le Tartare, « que j'en étais à ma troi» sième fournée... » La servante était brisée; Edme fut obligé de la soutenir, pour descendre, tout en lui disant de se recommander au bienheureux Pâris, pour ne pas devenir grosse... Mais ce Tartare n'était-il pas moins brutal que moi?

net à ce déhonté : — « Et si tu lui faisais un enfant ?
» — Je l'épouserais. — Mais, si elle ne t'aime pas ?
» — C'est justement pour ça : si elle m'aimait, je
» n'aurais que faire de lui faire un enfant pour
» l'avoir. — Et ta Marie ? — Marie ?... T'as raison ;
» mais je ne l'ai pas fait, et je serais plus obligé
» à légitimer celui-ci, que j'aurais fait, que celui-là
» de Marie, qui l'est, et bien légitimé, hum !... Mais
» tu me fais songer à Marie ; je l'avais oubliée en
» buvant. Qui ne voit rien, ne dit rien » (phrase
parasite de Tourangeot) ; « j'y cours, si tu veux
» continuer à garder ? — Oui, oui, je le veux bien ;
» va, et laisse-moi travailler. » Il sortit aussitôt, et
Luce qui s'était réfugiée auprès de la Marianne,
chambrière des demoiselles Cuisin, rentra sur-le-champ. Elle appela Toinette, qui revint. Elles me
consultèrent pour savoir comment se plaindre à
M. Parangon ? Je leur répondis : — « Celle qui met
» ici le bon ordre, et qui maintient les mœurs, n'y
» est plus ; ne vous avisez pas de vous plaindre !
» car je vous avertis que si vous le faites l'une ou
» l'autre, c'est au renard que vous vous confesserez,
» et qu'il vous croquera. Si vous ne voulez pas m'en
» croire, que l'une de vous en essaye, en prenant
» des précautions, pour être secourue par l'autre. »
Je n'eus que le temps de dire ces mots. Quelqu'un
rentra : les deux jeunes filles étaient encore effrayées ;
l'une vint se mettre derrière le paravent, à mes pieds ;
l'autre s'enfuit dans la cuisine. C'était M. Parangon.

Toinette fut obligée de revenir. — « Monsieur

» reste-t-il? — Non, non, » dit en capucinant un peu le *bourgeois* libertin... « Vous êtes toujours de » plus en plus jolie, Toinette! — Ho! Monsieur, je » vous assure que vous voulez ben dire ça. — Il est » vrai que je l' veux ben dire... Oui, oui, je l' veux » ben dire. » Et il la tira sur ses genoux... Je craignis qu'une nouvelle scène ne commmençât, et que M. Parangon ne me pardonnât pas d'être resté coi, comme un espion; je toussai. Il fit un soubresaut : — « Qui est là? — C'est Monsieur Nicolas, qui gar» dait, pendant que j'étais à la cuisine. » M. Parangon dérangea la feuille pour me voir. Luce se glissa derrière ma chaise, où elle se tint accroupie. Pour moi, je ne levais pas les yeux, ma plume dans la bouche, et feignant de chercher un mot dans le dictionnaire. Je saluai enfin, en disant : — « Mon» sieur, je ne vous voyais pas... A's-vous besoin » ici? — Non, non; mais vous paraissez occupé » comme Archimède? — Monsieur, je n'entends » rien, quand je suis à travailler; vous savez que » j'ai peu de temps, et j'en profite. — A la bonne » heure, à la bonne heure!... Je sors... Toinette? » je soupe en ville. — Oui, Monsieur. » — Il sortait; mais comme il était fort gros, qu'il avait dérangé le paravent, en voulant mettre la main sous le fichu de Toinette, qui lui ouvrait la porte de toile, il le renversa en entier, avec un bruit si grand, que Luce fit un cri. — « Qui diable est donc là?... Ha! » c'est Luce!... Hé! que faites-vous là, Luce? » Je répondis pour elle, qu'en l'entendant rentrer, elle

s'y était cachée, croyant que c'était Tourangeot, qui venait de sortir, et dont elle redoutait le badinage... — « Et elle se refugie auprès de vous? — Oui, » Monsieur. — Luce, croyez-moi : Tourangeot » aboie; celui-ci ne dit rien, mais il mord. » Il sortit, après ce bon mot, nous laissant tous trois fort contents qu'il ne se fût pas fâché... — « Ho! je me » garderai bien de me plaindre à lui! » dit Toinette. « Si vous n'aviez pas toussé... Ho! comme il est... » je ne saurais dire ce mot-là du mari de Madame, » de mon maître. »

Nous retînmes Luce à souper : c'était une petite liberté, qui était toujours approuvée de M. et Mme Parangon, lors même qu'ils ne connaissaient pas nos amis; nous pouvions les retenir en leur absence : à plus forte raison, quand c'était quelqu'un dont ils avaient coutume de se servir... Tourangeot revint à huit heures; mais Loiseau et Bardet rentrèrent aussitôt que lui, de sorte que les jeunes filles furent en sûreté. Après le souper, nous jouâmes au *Curé,* jeu durant lequel Loiseau nous prouva combien un homme d'esprit peu rendre les moindres choses amusantes... A l'heure de remener Luce, cette jeune fille me prit le bras, et me pria de ne pas la confier à un autre. [J'observe ici en passant, que cette estime qu'on me marquait a longtemps conservé ma vertu.] Je dis à Toinette, devant Loiseau : — « On a soupé en ville, en grande frairie; gardez » Luce avec vous : elle s'en retournera demain. » Ce conseil plut à Toinette, et même à Luce. Nous

nous retirâmes, et elles restèrent pour attendre M. Parangon, qui ne rentrait jamais tard. Il revint très gai... mais, voyant Luce avec Toinette, il se contint. Les deux jeunes filles sortirent. Mais bientôt la sonnette rappela Toinette. Elle était hors d'état de se présenter; de sorte que Luce alla pour elle. M. Parangon demanda quelque chose. Elle le présénta sans lumière et sans parler. Mais c'était pour la retenir. — « Ma chère Toinette! » lui dit-il, « je » t'aime de tout mon cœur! Ne t'inquiète pas des » suites; j'y pourvoirai. — Ha, Monsieur! » lui dit Luce, « ayez pitié de moi! — C'est vous, Luce? » dit-il en capucinant. — « Oui, Monsieur. — Ha! » mon enfant! que je suis fâché! Le ciel me pré- » serve d'attaquer une pauvre orpheline, obligée » d'aller en journée! La séduire, serait la perdre... » Restez toujours sage, ma fille, et oubliez le mau- » vais exemple que je viens de vous donner. Allez » vous coucher; et que je sonne ou non, je vous » défends de venir, ainsi qu'à Toinette : ce sont les » fumées du vin. » Je suis charmé de rendre justice à M. Parangon, lorsque l'occasion s'en présente. Ce fut ainsi que se passa la Saint Martin.

Le 17 Novembre, j'étais bien avec la petite Julie Degurgis, enfant très facile, et qui aurait été perdue, si elle avait rencontré un séducteur, parce qu'elle aimait un jeune homme insupportable, qui, après avoir attendri son cœur, lui laissait voir tous les antres hommes plus aimables que lui (et c'est ici, peut-être, une des principales causes de la prostitu-

tion)... Je lui avais fait présent d'une boîte en forme de tabatière; car elle ne prenait pas de cette vilaine poudre, qui gâte si fort les femmes. Burat, le chirurgien, un de mes amis, et son amant, ne me parlait que d'elle; elle ne parlait que de lui; mais ils se brouillaient tous les soirs et se recherchaient tous les matins!... Comme j'étais à la promenade du bord de l'eau avec Julie, Burat survint : il était naturellement jaloux, et il fut très surpris de me voir avec sa maîtresse... Je dis à Julie : — « Voilà Burat; je vous laisse avec lui : je lui fais ce que je » voudrais qu'on me fît, si je rencontrais... — » Qui ? » interrompit-elle en riant, « Rose? — » Oui... Rose... » Je dis alors à Burat : — « On ne » me parlait que de toi... Sans doute on aimera » mieux te parler à toi-même; je vous laisse ensemble. — Non, reste, » répondit-il, « car dès » que nous serons seuls, nous allons nous quereller. » — Hé! pourquoi cela?... C'est toi qui as tort, » car Mademoiselle Julie est douce; c'est toi qui » l'asticotes. — Crois-tu, mon ami? — Rien de » plus certain!... Elle est douce, aimable, sensible; » elle t'aime. -- Ho! tiens, écoute-nous un instant. — Je le veux bien... » La conversation commença entre les deux amants par des reproches. Julie en faisait de mérités. Burat se défendait en récriminant. Mais tout ce qu'il disait était peu solide; j'écoutais à quatre pas. — « Hé bien? » me dit-il, » je te fais juge, à présent. — Je suis indigné contre » toi! » répondis-je. « Les reproches que Mademoi-

» selle te fait sont justes, et tu as des torts réels, que
» tu justifies par des sornettes... — Vrai, mon ami?
» Sur mon honneur! — Je suis donc un misérable!
» — Sans doute, et tu ne mérites pas ton bonheur! »
A ces mots, Burat se jeta dans mes bras : — « Voilà
» le seul véritable ami que j'aie!... Il est le premier
» qui m'ouvre les yeux. L'autre jour, nous nous
» sommes fâchés, Julie et moi, devant Colombat.
» Quand nous l'avons eu quitté, il m'a dit que le
» tort n'était pas de mon côté... Mon ami! s'il avait
» été de ma force, je l'aurais battu... Ho! que tu as
» d'esprit, toi! que tu es un bon ami!... Tu vois
» mon tort, et que je serais au desespoir d'avoir
» raison contre elle. » Il avait les larmes aux yeux.
— « Hé bien? » dis-je à Julie, « qu'est-ce que je
» vous disais? Vous aime-t-il? — Tu lui prouvais
» que je l'aime?... O mon cher Nicolas! jamais je
» ne l'oublierai, et je dirai un jour à mes enfants,
» qui seront les siens : Vous devez votre père et
» votre mère à Monsieur Nicolas de Sacy, mon
» ami. — Adieu! adieu! » leur criai-je à tous deux.
Et je m'enfuis. J'allai me renfermer pour songer
aussi à ma maîtresse, que je nommais Fanchette, et
qui était sa sœur aînée...

En rêvant creux à un objet, pour qui mon cœur trompait ma raison, il me vint en idée d'écrire à une Avignonnaise appelée Mlle *Potamon* : c'était la Beauté du pays; Clizot et Gonnet, ses compatriotes, n'en parlaient qu'avec ravissement. Je ne la connaissais pas; je n'en étais pas connu : mais qu'importe? ré-

fléchit-on à vingt ans? et connaît-on des obstacles, des convenances? Je fis mon épître amoureuse le même soir, et je la mis à la poste le lendemain.

Il ne m'arriva rien de remarquable jusqu'à la fin de l'année. J'aimais toujours Rose; mais si commodément que je trouve, au 13 Décembre, une velléité de m'attacher à Manon Baron, parce que je la trouvais aimable; parce que je savais qu'elle me voulait du bien; enfin pour le plaisir de combattre son petit scrupule, dont j'ai dit un mot. J'essayai, et j'ai beaucoup de probabilités que, si j'eusse été libre et que j'eusse attaqué sérieusement, j'aurais certainement réussi... On sera surpris de cette conduite de la part d'un homme sûr de la main, et presque du cœur, de la belle Fanchette? Et c'était précisément là ce qui me rendait entreprenant : j'avais, dans mes essais, cette hardiesse des gens qui ne risquent rien; tandis que d'un autre côté j'éprouvais cette inquiétude de l'oisiveté d'un cœur, qui n'a rien à faire pour conserver l'attachement de sa maîtresse.

Ce fut dans ce même temps qu'il me tomba dans l'esprit de faire mon ÉPITAPHE, à l'âge de vingt ans accomplis; c'est-à-dire avant d'avoir vécu : et jamais cette idée ne m'est revenue depuis. Il faut donc s'y tenir; car aussi bien mon caractère n'a guère changé depuis. Observons seulement que ce qui est dit des femmes en général n'est vrai que des passions secondaires (1).

---

(1) Prenez cette petite pièce, p. 1220 du DRAME DE LA VIE, où l'on remarquera l'exception délicate pour Madame

MON ÉPITAPHE

10 Décembre 1754

Ci gît le tendre cœur d'un Mortel amoureux,
De qui tout bel Objet sut s'attirer les vœux,
A qui nulle Beauté, par un malheur extrême,
Ne procura jamais félicité suprême.
Incertain dans ses vœux, ne sachant rien prévoir,
Il n'en voulait qu'au bien qu'il ne pouvait avoir.
Inconstant dans ses feux, jamais la même Belle
N'en alluma deux fois la brûlante étincelle.
Transporté dans l'abord, tout froid se retirant,
Son cœur à peine épris à lui-même se rend,
Et va se redonner, en sa prompte inconstance,
A quelque Objet nouveau qui penche la balance.
Mais s'il sort, une fois, de sa Belle amoureux,
Qu'on le lui pardonne une : il n'y revient pas deux.
Un seul Objet, hélas! la femme la plus belle,
Pouvait, par du retour, rendre son cœur fidèle!...
D'autres fois dans ses vœux par quelqu'un contrarié,
Ses feux ainsi soufflés et le succés varié
Entre un rival et lui, s'accroissait son audace;
Il voulait en vainqueur s'insérer dans la place;

Parangon. Les vers sont durs et rocailleux, mais je suis encore surpris de leur vérité! O mes jeunes amis! écrivez vos actions dans votre jeunesse! En cherchant, dans mes cahiers, les vers qu'on vient de lire, je tombe sur mes dates, *du* 1er *Auguste à la fin de Décembre* 1754, et elles me reportent délicieusement au temps où je les écrivais. Je m'y retrouve, je m'y sens, et quarante années s'effacent! C'est une délicieuse extase, qui dure quelques minutes, mais qui abreuve l'âme plusieurs heures d'une ambroisie enivrante et féïque.

Il la circonvenait, dans sa bouillante ardeur,
Triomphant par un feu qui pétille et se meurt.
Jamais un froid langage, où l'inutile brille,
N'ennuya ses amis, n'attiédit belle fille :
Brûlant dans ses caresses, au printemps de ses jours,
Celle qui s'y livrait, il l'enflamma toujours;
Toujours elle sortit, par l'amour enivrée,
De l'amoureuse main qui la tenait serrée...
Si tel il fut, ô vous qui par ici passez,
Respectez les défauts des pauvres trépassés !

Le 24 Décembre, veille de Noël, apprenant que Madame Parangon n'arriverait pas encore, je partis pour Sacy, où je restai jusqu'au 27. Ce fut à mon retour que je démentis mes principes à l'égard de Toinette... Je venais de la maison paternelle, il est vrai ; mais durant sept lieues faites lestement à pied, je m'étais repu de chimères amoureuses; j'arrivais ivre de cette volupté que donne le grand air à tout ce qui est fort et bien constitué. Toinette me reçut comme un frère; je la revis comme une sœur. Je me chauffais à côté d'elle, après avoir pris de sa main du vin et du sucre pour me déglacer l'haleine, disait-elle. Un feu inconnu circula dans mes veines. Je l'embrassai. Il y avait quatre jours que nous ne nous étions vus : elle ne faisait pas de difficultés. Mais bientôt je devins ardent, et d'autant plus dangereux que je ne la comprimais pas, comme dans d'autres circonstances. Elle était sans défiance, mes désirs étaient dévorants... Elle se leva. Je la guettais; je la fis trébucher : elle perdit l'aplomb, et se-

rait tombée si je ne l'avais soutenue. Je pris mon avantage... Toinette, comme on sait, n'était pas à l'épreuve de ce genre d'attaque. Résolu de triompher, je mis le comble à son ivresse en collant mes lèvres sur sa bouche vermeille... Elle poussa un profond soupir, et s'abandonna elle-même... Il n'y eut pas de violence, elle ne se défendit pas... Dieu tout-puissant! de quelles ineffables délices tu as entouré la reproduction de notre être!... Toinette était plongée dans une voluptueuse ivresse... Les portes angustes (*a*) du temple, adoucies par le baume de la volupté, cédaient lentement, comme aux vierges; mais elles n'en cédaient que plus délicieusement... Enfin, il partit, l'éclair du bonheur... et le sombre nuage du remords resta seul dans toute sa ténébreuse horreur... Toinette avait été si vivement émue que, rendue à elle-même, une langueur provocante paraissait encore sur son visage et dans ses yeux... La fureur de jouir me ressaisit... Toinette, suppliante, égarée, se livrait, au lieu de se défendre, avec l'énergie d'une fille de vingt-deux ans, forte, bien constituée, en poussant de profonds soupirs, entremêlés de cris inarticulés. Elle se roidissait; elle me pressait dans ses bras; elle ne se connaissait plus... Enfin, quelques mots tendres lui échappérent... On la sonna. Elle courut d'autant plus vivement qu'elle tremblait d'avoir été découverte.

En son absence, je réfléchis. Madame Parangon,

(*a*) Ne pas lire *augustes*. (*N. de l'Éd.*)

Fanchette, s'offrirent à mon esprit d'abord. Ensuite, le tort fait à Toinette, à mon amie, à mon écolière, à celle qui m'avait été recommandée... Elle rentra dans ce moment. Je la regardai; je lui pris la main. Ses larmes coulèrent. Ensuite, levant ses beaux yeux, qu'elle avait tenus baissés, elle me dit : — « Nous avons mortellement offensé Dieu! Mais... » sans l'offense de Dieu... ha! je vous aurais donné » de bon cœur... cette fleur, comme on dit... et ce » me sera du moins une consolation qu'elle ait été » cueillie par l'homme que j'aime seul au monde. » Elle me quitta aussitôt pour servir le souper.

Lorsqu'on fut sorti de table, j'espérais la consoler, en lui montrant toute l'estime que je faisais d'elle. Tout le monde sortit, jusqu'à Bardet; nous restâmes seuls. Je pris Toinette sur mes genoux; je l'embrassai, en lui disant : « Je vous aime de tout » mon cœur, ma chère fille; me pardonnez-vous? » — Ho! oui, vous l'êtes, pardonné; je ne saurais » pas plus vous en vouloir qu'à moi-même... » Je l'embrassai de nouveau, et je cherchai encore la victoire. Toinette me dit : — « Songez que vous vous » perdriez, si le malheur voulait qu'on rentrât! — » Vous ne parlez pas de vous, ma fille? — Je n'y » pensais pas. — Ha! Toinette! je vous ai possé- » dée! ç'a été l'un des plus heureux moments de » ma vie! Je t'ai possédée, fille aimable! j'ai goûté » un plaisir inconnu aux potentats! Tu es toute » parfaite : ainsi, ne crois pas que je puisse, à pré- » sent, me priver de ta possession! Elle est trop

» délicieuse! — Je me suis livrée, » répondit-elle; « j'ai senti qu'il le fallait, ou... vous laisser dans... » une sorte de rage... Car vous étiez... ho! à faire » peur... Je me suis abandonnée, parce que je n'ai » plus été maîtresse de me retenir. On désire tou- » jours de savoir ce que c'est : je le sais. Je ne » croyais pas le savoir avant mon mariage! J'en » mourrais de chagrin si ce n'était pas vous... Tout » en moi me trahissait, pour être d'accord avec » vous... Je ne vous refuserai jamais rien; mais que » dirons-nous à Madame Parangon?... Ne me ré- » pondez pas! » dit-elle, voyant que j'allais parler; « car je sais que vous avez un bon cœur, qui vous » fera plus de reproches que je ne pourrais vous en » faire; qui vous fera en tout parler comme il faut; » et que si vous manquez, c'est que vous avez une » *humeur* d'homme, qui vous fait faire ce que vous » désapprouvez. Ainsi, je ne vous en veux pas. » Mais je vous en prie! que nous ne soyons pas » deux misérables sans conscience, qui nous livrons » au libertinage! Respectons nos corps, et si nous » succombons encore, que ce ne soit qu'à la force, » et jamais de propos délibéré... » [Tel fut le raisonnement de Toinette : mais ce qui aurait été une dérision dans une héroïne de *Crébillon fils* était en elle une ingénuité vertueuse et touchante...] « Vous » êtes fatigué; allez vous reposer, et laissez-moi » attendre seule. — Non! je suis devenu jaloux, » depuis ce soir; je ne saurais vous laisser seule : » un Tourangeot peut venir; vous êtes émue; vous

» succomberiez... » Elle me regarda; puis, se levant, elle me dit : — « Otez-moi, si vous le pou-
» vez, la faiblesse de mon cœur, et vous verrez si
» je succombe avec vous?... Ingrat!... croyez-vous
» que je n'aie pas été attaquée par M. Parangon, par
» M. Bourgoin, par Tourangeot, par quelques ou-
» vriers?... Ils ne sont pas même parvenus à m'em-
» brasser! Je les renversais comme des enfants; je
» me fâchais, et leur ôtais jusqu'à la hardiesse de
» m'attaquer, par la honte de se trouver si faibles.
» Ne voyez-vous pas comme je suis grande et
» forte?... Allez, » ajouta-t-elle en baissant les yeux; « je ne demande qu'un bonheur, et le bon
» Dieu sait ce que c'est. Je sais à qui vous apparte-
» nez; en me donnant, je n'ai pas espéré ce que je
» refuserais de vous, à moins... que tout ne vous
» manquât dans le monde, et que je fusse un avan-
» tage pour vous... Mais si j'ai ce que je désire, je
» le chérirai, je le conserverai, l'aimerai... tant que le
» cœur me battra... Allez vous coucher, je vous en
» prie! » Je me levai pour sortir, en lui disant : — « Vous me persuadez... Adieu, ma Toinette, ma
» chère fille; mais un baiser? » Elle me le donna, mais en sœur, et modestement. Je sortis.

Je n'étais qu'au milieu de la cour, lorsque quelqu'un rentra. Je me cachai dans la cuisine, par curiosité, pour entendre et voir ce qui allait se passer. C'était Bourgoin. — « Ha! Toinette!
» seule?... Mais, qu'avez-vous?... du chagrin?...
» — Oui, Monsieur. — Que je vous console? —

» Ni vous, ni personne n'y pouvez rien. » Il la voulut embrasser... Je vis alors la vérité de ce qu'elle m'avait dit; elle l'étendit sur deux chaises, d'un revers, en lui disant : — « Au nom de Dieu, » Monsieur Bourgoin, laissez-moi ! » Il dit encore quelque chose : — « Toujours la même, toujours » revêche !... Mais vous êtes sage, et vous avez » raison. » Il rentra pour se coucher. Tourangeot survint. Il passa la main sous le menton de Toinette, qui lui donna un soufflet. — « Chienne ! » s'écria-t-il, « vous allez me le payer ! » Il se jeta sur elle ; mais la grande fille s'en débarrassa en deux tours de main, et le mit hors de la salle. Il voulait rentrer, quand M. Parangon arriva. La présence du maître fit fuir le Tartare. Mais c'était une troisième attaque pour Toinette. Il commença par déranger le paravent. — « Je regardais, » dit-il, « si le Monsieur Ni-» colas et Luce étaient encore cachés là !... Ah ça, » Toinette ? êtes-vous bien cruelle pour ce capon-» là ? car c'est un hypocrite !... — Il n'est pas dévot, » Monsieur... — C'est un hypocrite de bonté, de » vertu, de désintéressement avec les jeunes filles, » qui les croquera dix fois plutôt qu'un autre... Hé » bien, ma Toinette ? voyons, ma fille ?... Vous » savez ? je vous marierai ? Ne vous embarrassez de » rien ; vous êtes une jolie fille, et je sens tout ce » que vous valez... Je vous promets bons soins, » secret, et mariage. Je ferai les petites dépenses de » votre ménage ; je mettrai à l'imprimerie celui que » je vous donnerai. » En achevant ces mots, il la

saisit. Toinette lui dit : — « Ne vous en prenez qu'à » vous-même si je vous fais du mal. » Il la retenait toujours. Alors, elle le renversa, et le fit tomber avec son siège; mais elle le retint; car, vu sa grosseur, il se fût tué. — « Vous ne voulez donc pas » pas absolument? » lui dit-il. — « Jamais, Mon- » sieur. — N'en parlons plus. Je ne vous en aime » pas plus; mais je vous en estime davantage... Si » vous voulez être véritablement vertueuse, soyez-le » donc. Mais si j'apprenais dorénavant qu'un autre... » je ne vous le pardonnerais jamais,... qu'à la con- » dition... — Monsieur, si j'étais assez malheureuse » pour... avoir une faiblesse, et assez misérable » pour devenir une... je ne sais qui, vous ne me » laisseriez pas deux jours auprès de Madame. — » Ha! ha! c'est suivant... »

Toinette ayant fini son ouvrage, M. Parangon se mit au lit, et elle emporta les lumières. Je l'attendais. — « Quoi? vous êtes ici? — Oui; et j'ai tout vu... » Toinette! ha! Toinette! tu es un trésor, pour un » malheureux qui ne te vaut pas... Mais, ma fille, » je suis en feu... Je veux coucher avec toi... Je » veux... te prouver mon amour. — Jamais, » me dit-elle fermement, « même avec vous, je n'aurai une » faiblesse préméditée, et froidement consentie... » Jamais je ne me serai préparée pour me jeter dans » vos bras... Jamais je ne me serai volontairement » exposée, ni vous aussi, à être regardés comme » deux coupables tranquilles et sans remords, si on » nous surprenait... J'ai succombé; je succomberai

» peut-être encore... mais emportée malgré moi, » jamais *délibérée*... Respectez-vous vous-même, » mon cher maître; ne rendez pas votre Toinette » une coquine, qui vous avilirait ensuite!... Allez, » allez; et si vous me forcez à manquer de sagesse, » que ce ne soit jamais *prémédité* que vous le » fassiez. » [Observe ici, Lecteur, que je ne rends que le sens du discours de Toinette; mais que j'emploie ses propres expressions, lorsque je me les rappelle]... Son air, son geste, tout sembla commander à ma passion. — « Adieu, ma Toinette! » lui dis-je; « je ne sais quoi me dit que vous avez » raison. » [C'est en ce point de vue que Toinette est unique : elle avait cédé à l'émotion des sens, plutôt qu'à ma violence, et elle ne cesse pas d'être vertueuse. Elle ne se croit pas déshonorée, dégradée par une faiblesse naturelle; mais un consentement réfléchi lui répugne, quoiqu'elle eût envie d'avoir un enfant!... C'est ainsi que Colette... toujours également vertueuse, après un acte qu'elle n'eût pas souffert, maîtresse de l'empêcher, mais dont elle n'a jamais été fâchée, ne montra ni honte, ni faiblesse... Filles, et vous, femmes! voyez, par ces deux exemples, de quoi vous êtes capables, avec un cœur vraiment bon et pur?]

J'allai me coucher. La fatigue et le plaisir me donnèrent un sommeil profond. Le travail m'occupa le lendemain; mais j'avais des remords cruels! Un ressouvenir douloureux me montrait vil à moi-même. A quoi tient mon reste de vertu, d'honneur, de

décence? A Toinette : si elle avait consenti à me recevoir dans son lit, je devenais libertin crapuleux. Ha! je l'ai dit; je dois tout aux femmes. Les hommes ont les vices; elles peuvent ne les pas étouffer, et l'on dit alors qu'elles les ont donnés! Ce sont les vertus, qu'elles donnent! les vices sont à nous! Ma conduite le prouve!... Je réfléchissais en sentant mon remords : — « Et je méprise Monsieur Pa-
» rangon, » me disais-je; « et j'ai quelquefois osé
» m'autoriser de sa conduite, pour m'excuser à
» moi-même mon attentat!... Malheureux! et si
» quelqu'un vengeait sur ton épouse la pudeur si
» souvent outragée!... »

Je ne revis Toinette qu'en rougissant : suivant mon usage, je fus plus attentif, plus retenu à son égard; je dirais quasi-respectueux; et cette conduite acheva de me rendre toute son estime, que ma témérité avait diminuée sans doute.

Le 31 Décembre, j'eus une distraction à mes désirs et à mes remords. La tante de Mlle Potamon, cette Beauté célèbre d'Avignon, me fit réponse. Elle conjecturait « *qu'apparemment j'avais vu le portrait*
» *de sa nièce, qui ne pouvait être,* » disait-elle, « *qu'un*
» *larcin de peintre.* » Cette aventure d'étourdi m'amusa beaucoup, pendant quelques jours, et n'eut pas d'autres suites. Je n'avais eu que le dessein bizarre d'avoir une réponse de cette Belle, et je me trouvai comblé de joie, comme un véritable enfant. Mais, naturellement discret, je ne triomphai pas auprès de Clizot ni de Gonnet; ainsi,

je gardai le silence sur ma lettre, et sur la réponse.

Le 1er Janvier 1755, je répondis à la tante de Mlle Potamon. Je lui déclarais tout bonnement les motifs qui m'avaient fait écrire à sa nièce. Cette lettre resta sans réplique. J'étais mécontent de moi à la maison : je n'y restai plus les fêtes et dimanches. 1755
Je recherchai les sœurs Ferrand, surtout Aimée, la seconde, parce que l'aînée me boudait toujours un peu; les sœurs Julien, Manon Baron, la jolie Dhall. Je ne m'attachais pas; j'en étais plus gai, plus aimable, plus amusant. Dans les idées ordinaires, non dans les miennes, ce fut le plus heureux temps de ma vie : ce qui prouve ce que j'ai toujours senti, que les plaisirs comiques ne sont de vrais plaisirs que pour les âmes vides.

J'avais presque oublié Rose, lorsque, le 12 Janvier, Mme Chouin, me voyant passer, m'appela. J'entrai chez elle, et j'y trouvai, non sans la plus grande surprise... Rose Lambelin. Elle prit un air de timidité aimable, que je ne lui avais jamais vu. Nous eûmes un entretien particulier, grâce à Mme Chouin, qui me protégeait, ou Rose, je ne sais laquelle des deux. C'était par la conversation raisonnable que Rose brillait : on était homme avec elle. Sa manière de parler vous donnait de l'esprit, des idées, et mieux encore, du sentiment. Cet entretien fut délicieux, et finit trop tôt. — « Je ne sais, » me » dit-elle, « pourquoi ma voisine vous a appelé ? — » C'est par bonté pour moi; elle sait combien je » suis sensible au plaisir de vous voir. — En

» vérité, Monsieur, vous avez une politesse que j'ai
» admirée plus d'une fois! On dirait que vous avez
» été à Paris. — Il est vrai que j'ai vu la capitale;
» mais sans la voir : j'étais dans une pension, et
» cette pension était dans un hôpital, où le ton et
» la politesse ne sont pas merveilleux! Je ne suis
» que naturel et vrai. — Ou très fin! — Fin, moi?
» Ha, Rose! vous avez de l'esprit! — A vous parler
» sincèrement, je ne vous crois pas une finesse
» fausse : mais... la vôtre n'en est peut-être que plus
» dangereuse, parce qu'elle est affectueuse et polie.
» Les femmes ne devraient jamais s'exposer en tête-
» à-tête avec les hommes qui pensent. Ils sont
» timides, respectueux; mais ils attaquent le cœur,
» et le cœur d'une jeune fille, est... ce qu'elle a de
» plus faible. — Ce n'est pas vous, Mademoiselle!
» c'est ce que vous avez de plus fort... de plus... —
» Vous n'achevez pas cette dernière injure que vous
» alliez me dire? — Si, je l'achèverai, après que
» vous m'aurez donné l'assurance qu'elle ne vous
» fâchera pas. — Quelle assurance, et comment
» vous la donner?... Avec vous, je suis timide; je
» sens votre mérite; il me rend honteuse de mon
» peu d'esprit, de mon peu de savoir... Mais com-
» ment vous assurer... ce que vous demandez,
» autrement que je ne viens de le faire? — Ha,
» Rose! vous employez l'ironie avec moi, qui sais...
» trop bien peut-être... tout ce que vous valez... —
» Nous disons là des riens, qui passeraient presque
» pour de l'esprit, si d'autres les disaient. Mais

» nous!... Achevez votre injure? — Hé bien, le
» mot auquel je me suis arrêté, c'est... indomp-
» table. — Et c'était de mon cœur que vous par-
» liez? — Oui, de votre cœur. — Vous savez quel
» est mon rôle? je ne puis ni vous dire que
» vous avez raison, ni vous dire que vous vous
» trompez. — Que me diriez-vous donc? — Ce
» qui vous plaira. — Ce qui me plaît, c'est que
» votre cœur soit tendre, sensible, facile à prendre...
» plus facile encore à conserver... qu'il soit con-
» stant, fidèle,... fidèle... encore plus que constant...
» Vous riez? — Oui; vous dites là du galimatias...
» Je gage, que c'est *plus constant que fidèle,* que vous
» avez voulu dire?... — Attendez donc?... Ma foi
» non! c'est *plus fidèle que constant*. — Allez! c'est ce
» que je voulais savoir... Vous êtes homme... et
» une femme... — Une femme?... — Dirait *plus*
» *constant que fidèle*. Je le sens. — C'est donc ainsi
» que sentent les femmes?... Oui! c'est une suite
» de leur physique, de leur destination; et... — Je
» vous écoute avec plaisir : pourquoi vous arrêtez-
» vous? — Je me suis arrêté, pour vous demander
» si votre cœur est ce que je souhaite? — Il le sera,
» quand j'aurai trouvé celui qui le méritera. —
» Vous l'avez trouvé, belle Rose! Il est à vos
» genoux! — Ha, Parisien, Parisien! levez-vous!
» levez-vous! si vous ne voulez pas que je vous
» prenne pour un comédien! — D'honneur, je
» vous adore! — Ce n'est là, je crois, ni le ton de
» la vérité, ni celui du sentiment... Je n'ai que

» dix-sept ans, Monsieur; je sors d'un couvent, où
» la régle est sévère, même pour les pensionnaires;
» je ne connais ni le monde, ni ses usages, ni la
» marche des passions, ni leur langage : mais un
» instinct particulier me dit que si jamais vous
» m'aimez, et que vous me le disiez, votre air,
» votre ton, vos yeux et votre langage me persua-
» deront que vous dites vrai... comme aujourd'hui
» tout cela me dit, que vous... mentez... Vous êtes
» trop dissipé, depuis quelque temps, pour aimer...
» pour vous occuper même sérieusement de votre
» travail; vous êtes hors de vous-même. Je ne sais
» pourquoi; mais je sens que la chose est ainsi...
» Quand vous aimerez, vous serez moins dissipé,
» moins coquet; vous paraîtrez sérieux; une pro-
» preté grave et modeste remplacera cette affé-
» terie... Faut-il vous parler vrai?... Oui, je veux
» vous donner l'exemple de la sincérité : c'est moi
» qui ai prié ma voisine de vous appeler... — Ha!
» quelle bonté! — C'est selon : je voulais vous parler
» en bonne voisine. Vous allez aux salles de danse,
» avec ce que la ville a de plus libertin : de deux
» choses l'une, ou peut-être toutes deux, » ajouta-
t-elle en souriant, « ou vous vous croyez impas-
» sible, inabordable à la séduction; ou vous bravez
» le jugement de tous les honnêtes gens, parce que
» vous êtes déjà corrompu : autrement, vous crain-
» driez des compagnies aussi dangereuses. — Dan-
» gereuses! des libertins grossiers? Ha! Mademoi-
» selle Rose, mille fois moins que les vices aimables!

» — Me croyez-vous assez bornée pour croire que
» vous prendrez les vices d'un Léger, d'un Baras-
» Dallis, d'un Burat, d'un Colombat, d'un Salé,
» d'un Lacour, d'un Jossier-Patagon, et de quel-
» quelques autres? Non; vous sentez votre supé-
» riorité : mais vous les dédaignez trop; mais vous
» allez avec tous ces jeunes gens à pensées basses,
» communes, triviales, pour vous admirer, vous
» complaire dans votre supériorité. Vous ne les
» imiterez pas, du moins tout d'un coup; mais vous
» aurez, en les quittant, une indulgente insolence
» pour vos vices plus relevés; vous vous direz, vous
» penserez même, sans vous en apercevoir : En
» descendant jusque-là, je serai encore bien au
» dessus de Baras, de Burat, de Lenclos!... Et vous
» descendrez; vous vous rapprocherez d'eux, vous,
» fait pour planer si haut au-dessus de ces vils auto-
» mates, que vous honorez trop en les fréquentant!
» Vous les côtoyez!... Adieu : ma mère peut ren-
» trer, et je ne voudrais pas qu'elle sût que je parle
» à un jeune homme qui... jouit d'une assez mau-
» vaise réputation, depuis son aventure avec Made-
» moiselle Madelon Baron. » [Elle dit ces derniers
mots en souriant]. — « Comment, Mademoiselle,
» une mauvaise réputation? — Oui : non pas comme
» nos Auxerrois, de grossier, de médisant, de calom-
» niateur; mais... d'un garçon qui fait, très modes-
» tement, tout ce dont ils ont l'impudence de se
» vanter, sans l'avoir fait. Adieu. »

Elle sortit aussitôt de chez la bonne Mme Chouin,

qu'elle pria de me dire de ne me laisser voir qu'après un intervalle, et elle rentra fort à propos! car je n'avais pas encore achevé mes remercîments à ma voisine, que Mme Lambelin arriva. Le petit mystère que mettait Rose dans cette entrevue, ajoutait au charme. Et voilà comme cette spirituelle laideron, qui ne savait pas l'arrangement de mon mariage avec Mlle Fanchette, me formait des liens qui, bien que ce ne fussent que des toiles d'araignée, ne laisseront pas que me faire souffrir, lorsque je les voudrai rompre... Mais son ouvrage était encore loin de sa perfection, comme on ne tardera guère à le voir, à l'occasion des noces de Lenclos, auxquelles je fus invité.

Le 16 Janvier, veille de la fête de Toinette, je me procurai secrètement un bouquet, chez le jardinier-fleuriste Potard; j'y joignis quelques biscuits; pour du vin, elle en avait la clef à la maison, et elle était la maîtresse d'en prendre. Je mis dans une corbeille deux aunes de mousseline rayée, deux paires de bas du plus fin coton, achetés chez la voisine de Rose, Mme Durand; une paire de souliers d'étoffe bleue, et une paire de mules roses, que j'avais fait faire à son cordonnier; un beau mouchoir des Indes de soie, à fleurs superbes par leur éclat et leurs nuances; enfin, une belle pelote de table, dont le dedans était doublé de satin bleu-céleste, ouvrage des Ursulines : elle était à compartiments, dont un d'aiguilles, et les trois autres de différentes épingles. Je mis ce présent dans la cuisine, à l'instant où Toinette desser-

vait. Je revins ensuite auprès d'elle dans la salle. Je lui dis : — « Toinette, c'est demain votre fête; il » faut que je vous embrasse, pour vous la souhaiter. » Elle me présenta sa joue, et sur mes instances, sa jolie bouche. Je l'embrassai si vivement, que son émotion la prit. Je l'entraînai dans la cuisine, où... ma fougue impétueuse la détermina sans doute à me rendre heureux; car elle ne m'opposa pas les mêmes obstacles qu'à M. Parangon, à Bourgoin, et Tourangeot; elle se donna tout entière, avec des accessoires si agréables, par l'excès de sa sensibilité, qu'elle est l'unique femme comme elle que j'aie connue... — « Ha! je suis entraînée! » me dit-elle après, « et je n'ai pu vous résister... » En achevant ces mots, elle fondit en larmes. — « Regrettez-vous » mon bonheur? » lui dis-je. — « Non, non! mais » l'offense de Dieu... » Je me jetai à son cou; je l'embrassai tendrement, et la replongeai dans une mer de délices... J'y nageais avec elle, et ces moments m'égalaient aux Dieux... Enfin, elle se dégagea et fut se jeter à genoux devant son Christ. Je fus touché de sa piété, que la vivacité de ses passions ne rendait que plus ardente, et je me mis à genoux à côté d'elle, priant et récitant le premier Psaume de la Pénitence, composé dans une circonstance à peu près pareille à celle où je me trouvais : *Seigneur, ne me reprenez pas dans votre fureur, et ne me châtiez pas dans votre colère!* — « O mon Dieu! » dit Toinette, quand j'eus achevé, « pardonnez-lui! car vous » avez mis de la religion dans son cœur! » Nous

nous relevâmes alors, et je lui présentai son bouquet, qui la frappa d'admiration. Elle me remercia; et comme je voulais la caresser encore : — « Ho » non! il semblerait que je ne céderais plus à cause » de mon cœur... Non, non : le présent de mon » maître doit être sans tache. » Cette délicatesse naturelle achève de montrer la beauté de l'âme de Toinette : elle me cédait, parce qu'elle m'aimait, et que le plaisir que lui faisaient mes caresses, était si vif, qu'elle ne se trouvait plus de force pour y résister; mais l'apparence de la bassesse lui rendait tout son pouvoir sur elle-même. D'ailleurs, on a entrevu qu'elle avait envie d'avoir un enfant, pour l'aimer en place de son père, quand il serait éloigné. Colombe avait cette idée; Edmée Servigné l'avait eue. Certaine personne l'avait plus fortement encore. Je ne l'ai jamais trouvée que dans les âmes honnêtes et tendres... Je me retirai dans l'ivresse; car à chaque jouissance, le remords s'affaiblissait. Il fallait que Madame Parangon et Toinette valussent bien mieux que moi, puisque leurs chutes ne les rendirent jamais plus disposées à devenir vicieuses.

Le lendemain 17, à midi, je descendis pour dîner, occupé de mes plaisirs de la veille, que je me proposais de renouveler le soir. Mais d'autres événements m'attendaient : qu'on imagine et ma surprise, et ma joie! Je vis Madame Parangon, arrivée depuis plus d'une heure!... Je tressaillis! Peu s'en fallut que je ne tombasse d'une sorte de saisissement... Je revins à moi, à cause du monde, et je saluai la belle

dame, qui était un peu pâle. Elle me fit un air très agréable : mais comme tout le monde était là, nous ne nous dîmes que des choses générales.

Mes Cahiers font mention de l'entretien que nous eûmes le soir, après le souper, en ces termes : « *Colloquium perjucundum cum hera diva mox Parisiis adventa...* » Après les premiers compliments, et les questions, ainsi que les réponses nécessaires sur M[lle] Fanchette, dont elle m'annonça la présence pour le jour de la fête des Filles de la Paroisse (le 21 Janvier), notre entretien commença. Jamais peut-être elle n'avait pris avec moi un ton aussi doux, aussi... tendre; car c'est le mot... Il y avait si longtemps que nous ne nous étions vus! J'étais enchanté! — « Je suis contente de vous, » dit-elle; « et j'aime mieux votre situation actuelle que la » concentration. M. Loiseau m'a parlé de votre » conduite. M. Parangon paraît bien disposé pour » vous. Toinette s'en loue, et ne parle de vous » qu'avec attendrissement. (J'aime cette bonne » fille, » dit-elle en parenthèse, « presque autant » que si elle était ma sœur; c'est un attachement » sans exemple, et encore au delà de celui de Tiennette). Elle a été assez contente de Monsieur » Parangon, qui s'est honnêtement comporté; son » Tourangeot est le seul, contre lequel... elle a » quelque chose; mais elle l'a traité comme il le » méritait. Fanchette est partie pour Vermenton » sur-le-champ, parce que la chaise continuant sa » route, je n'ai pas voulu qu'elle différât de voir

» mon père, que j'ai prié de nous la ramener le 20
» au soir... Mon voyage de Paris a été heureux...
» de plus d'une manière : mais j'en redoutais cruel-
» lement le succès!... Je vous le dis, à présent qu'il
» est arrivé... Vous saurez un jour ce que cela
» signifie... Mais j'ai découvert une chose bien
» extraordinaire, à votre sujet! Une vieille demoi-
» selle, de Versailles, est venue dans la maison où
» j'étais, durant l'absence que j'ai été forcée de
» faire de celle de mon frère; elle était avec une
» petite fille d'environ cinq ans, et si jolie, que je
» n'ai pu m'empêcher de l'aimer. On ne la connais-
» sait dans cette maison que sous le nom de Madame
» Salocin (*a*), des environs de Gicours (*b*) : cette
» précaution était nécessaire... La vieille demoi-
» selle a pris confiance en moi; je me suis sentie
» bien disposée pour elle. La jeune enfant qu'elle
» avait avec elle est sa fille, quoiqu'elle la nom-
» mât sa nièce, et cette fille, elle l'avait eue
» d'un jeune homme ardent, emporté, qui veut que
» tout lui cède, quand il désire, et que, malgré ses
» défauts, on aime cependant, en dépit de sa raison.
» Comme je portais aussi un faux nom, Madame
» Demnod, de Nomverten (*c*), pays qui paraissait
» Allemand, la vieille demoiselle me dit son nom
» véritable : c'est Marguerite Pàris. — Margue-

(*a*) Anagramme de *Nicolas*. (*N. de l'Éd.*)
(*b*) Anagramme de *Courgis*. (*Id.*)
(*c*) Anagramme de *Vermenton*. (*Id.*)

» rite! » m'écriai-je. — « Oui; elle a quelque for-
» tune, et les choses sont arrangées de manière que
» sa fille et la vôtre aura tout. — « Ha! Madame,
» que je suis sensible à cette nouvelle!... Voyez
» comme elle m'enivre d'une joie... que je ne sau-
» rais modérer!... » En effet, elle éclatait dans tous
mes mouvements. Madame Parangon sourit. — « Je
» suis contente de vous. Je répète cette expression
» dans des circonstances où d'autres vous gronde-
» raient... Cette enfant m'est bien chère aussi!...
» J'ai dit à la mère que je servirais de seconde mère
» à sa fille; et il est convenu que je lui donnerai un
» jour une compagne. On l'a fait m'appeler sa tante
» et j'en ai pris les sentiments. — Vous êtes, Ma-
» dame, le chef-d'œuvre de la Divinité! Il est dit
» que je vous devrai tout, et que je ne pourrai
» jamais m'acquitter! — J'en serais bien fâchée!...
» En rendant ma sœur heureuse, vous vous acquit-
» terez. Je cède à Fanchette tout ce que vous me
» devez, et je l'ajoute à son mérite personnel... Ne
» craignez pas que je jette les hauts cris pour vos
» petites intrigues : j'aime mieux relâcher le lien
» que de vous le laisser rompre... Vous êtes devenu
» comme les autres jeunes gens; vous en serez
» moins orgueilleux un jour. » [Il fallait que cette
femme connût bien mon cœur! Ce mot fut terrible
et plus efficace que tous les reproches!] — « Mais,
» je ne travaille plus, depuis votre départ, Madame.
» J'ai laissé là mes livres; des plaisirs vides et la
» dissipation m'ont emporté. — Sincère aveu du

» moins!... Je ne sais pas si dans le genre de vie » que vous êtes destiné à mener, la science est bien » utile?... Mon père veut que vous ne lisiez plus » que des livres de Droit; que le PRATICIEN FRANÇAIS » devienne votre Molière, ou votre Racine. — Je » ne lirai plus d'autre livre! » m'écriai-je. — « Si » cela vous donnait des vapeurs? » reprit-elle en souriant. « Vous pourriez entremêler. — Ha! Vous » êtes trop bonne, Madame! Vous me gâtez! — Il » est bien agréable d'être bonne avec ceux qu'on » aime, quand on le peut sans danger!... Mais ce » n'est pas cela : je ne hais rien tant qu'un homme » sottement grave, et maussade par désœuvrement. » Si je suis charmée de votre dissipation actuelle, » c'est parce qu'elle rompt votre caractère trop » grave et trop concentré. Vous avez plus besoin » qu'un autre de l'usage du monde, et... même du » séjour de la capitale, quoique je le redoute pour » vous. Je vous dirai plus : vous avez peut-être » besoin de quelqu'un de ses vices pour contre- » balancer votre dangereuse facilité à vous exalter; » par exemple, d'un peu de ce dédain que les jeunes » fats de Paris affectent pour tout, particulièrement » pour les ouvrages d'esprit... et... le dirai-je? pour » les femmes... Cela vous paraît extraordinaire! » mais notre sexe vous ravit trop : heureux cepen- » dant par là, si vous aviez aimé d'abord celle qui » doit être votre épouse : au lieu que jusqu'à présent » votre goût pour les femmes n'a servi qu'à vous les » faire désirer toutes, avec un emportement qui

» vous fait tout braver. Une femme, à vos yeux, est
» un mets, un plaisir, un bonheur, votre désir vole
» à elle, et vos bras l'étreignent. Gaudet d'Arras dit
» que c'est que vous êtes bien constitué. Oui, si la
» destinée de l'homme n'avait que ce but, comme
» celle des chefs qu'on donne aux troupeaux et aux
» haras.. Ha! mon cousin! que vous dirait toute
» autre femme que moi, maîtresse de la maison
» où vous vivez, relativement à Toinette? Avez-
» vous pensé qu'elle me le tairait?... » (Je ne
m'attendais pas à ce trait; je fus atterré!)... « Il
» faudra demain faire un choix des livres à lire, afin
» que mon pére, qui doit passer ici quinze jours
» avec Fanchette, vous voie étudier ce qu'il appelle
» des choses solides. Vous avez une excellente
» mémoire; en peu de jours, vous paraîtrez instruit.
» — Madame, j'ai déjà lu chez mon père le *Pra-*
» *ticien Français*; je l'ai découvert ici dans les bou-
» quins : il est là; demain j'y jetterai un coup
» d'œil. Tenez, le voici... Je lirai les trois Traités
» de Renusson sur les Donations, les Testaments
» et les Substitutions, ainsi que celui des Obliga-
» tions de Pothier. — Comment! vous connaissez
» donc cette matière? — Un peu, Madame. — Ho!
» j'en ferai votre cour à mon père... Je ne sais trop
» ce que vous allez penser de moi : certainement
» vous devez me trouver indulgente... à l'excès,
» d'après ce qui s'est passé hier! Qui vous pardon-
» nerait? Dites-le moi, si vous le savez? — Celui et
» celle qui connaissent parfaitement mon cœur,

» Dieu et vous. — J'aime cette réponse, comme
» tout ce qui vient de toi, être calomnié par tout le
» monde, excepté par Dieu et par moi... Je sais, à
» ne pas en douter, qu'il n'y a aucune mauvaise
» intention, ni libertinage, dans votre action; et,
» comme je l'ai dit ce matin à Toinette repentante,
» que Dieu est le seul qui n'ait point été offensé :
» car je suis ici de l'avis de Gaudet d'Arras, qui me
» disait dans une autre occasion, que Dieu l'aurait
» sans doute été par toute autre chose que vous
» eussiez faite. Je distinguerai, tout comme lui, entre
» les crimes contre la Nature, et les fautes qui ne
» sont que contre les instituts humains; celles-ci
» n'entament point un cœur tel que le vötre. Toi-
» nette est lésée; mais je suis là pour réparer le
» mal; et tel est l'emploi que je me suis prescrit
» pour toute ma vie, d'amoindrir le mal que vous
» ferez, ou de le changer en bien. Si ma Toinette
» devient mère, je ferai que ce soit un bonheur pour
» elle, au lieu d'un mal. Je connais votre cœur:
» des passions vives, ouvrage de la Nature, et
» jamais d'intentions méchantes, corrompues. Tou-
» jours ce que vous avez fait fut un moindre mal,
» que si vous vous en fussiez abstenu... Je vous
» devais cette explication, pour vous motiver mon
» indulgence, qui aurait pu passer dans votre esprit
» à vous-même, pour une connivence coupable...
» Ha! loin de conniver, je vous ai puni, encore que
» mon cœur en souffrît; votre femme est passée,
» sans que vous l'ayez vue! Comment vos lèvres

» auraient-elles pressé les siennes, en présence de
» Toinette! C'est une inconvenance dont je n'ai pu
» soutenir l'idée... »

Depuis ces mots : « *J'aime cette réponse, comme* » *tout ce qui vient de toi...* » j'étais à genoux, la tête appuyée sur mon ange tutélaire, le visage caché dans son giron, ravi, ne respirant que pudeur et qu'innocence... J'allais éclater en témoignages de gratitude et de reconnaissance, lorsque j'entendis ouvrir la porte coupée. J'y portai de la lumière. Tourangeot rentrait. Madame Parangon le retint, sans doute pour le tancer au sujet de Toinette, et me renvoya.

Je crois n'avoir rien oublié de cet entretien, dont je me suis rappelé quelques détails omis, en le *casant*, aujourd'hui 7 Juillet 1794. C'est avec bien de la raison, que je le nomme *colloquium perjucundum*, dans les Notes de mon Cahier. Nous ne nous parlâmes plus que le 20, jour de l'arrivée de mon second père, avec Mlle Fanchette. Dans ce court intervalle, je fus d'une très grande tranquilité; je dévorais, le soir jusqu'à minuit, les livres dont j'ai parlé, afin de paraître savant, dès le premier jour. Je voyais Toinette; mais comme le discours de Madame Parangon avait augmenté ma considération pour cette belle fille, en me montrant son honnêteté, je la traitais avec la plus grande considération... Elle y était bien sensible! car j'entendis, un des trois jours, qu'elle disait à sa maitresse, en parlant de moi : — « Je
» crois, Madame, que ce jeune homme est unique,

» malgré ses défauts. Mais c'est qu'ils ne sont pas » haïssables, comme dans les autres... Si vous lui » marquez de l'amitié, il n'en devient pas plus hardi, » ni plus familier. — Il est vrai, ma fille : mais s'il » n'avait pas des qualités, crois-tu que je le distin- » guerais, et que je lui pardonnerais d'aussi grands » torts que les siens ?... » Madame Parangon dit ici le mot : si j'ai valu quelque chose, c'est parce que les faveurs des femmes m'ont toujours rendu plus respectueux, j'oserai dire même avec Tonton... La Nature le veut. Elle dit : RESPECTE LE DÉPÔT QUE TU VIENS DE CONFIER A LA FEMME.

Le 20, à midi, j'appris que le respectable père de ma première amie venait d'arriver, avec sa fille cadette. Je fis une petite toilette de propreté seulement, et je descendis, très ému, presque tremblant. Colette était assise sur les genoux de son père ; Fanchette était vis-à-vis d'elle, une main dans celles de sa sœur. A mon arrivée, Madame Parangon se leva, en rougissant un peu. — « Comment le trou- » vez-vous ? » dit-elle tout bas à son père. — « Mais » fort joli garçon !... Il a toujours passé pour sage, » et M. Droin l'aîné, des Villages de la Rivière, » mon bon ami, ne l'appelle que *la fille modeste ;* je » ne m'en serais pas défié. » La finesse extrême de mon ouïe me faisait entendre, quoique je fusse empêché d'avancer par un groupe de gens, qui me remarquèrent enfin, et me laissèrent approcher. Je m'inclinai profondément devant l'honorable vieillard, rougissant, et ne sachant comment jeter les

yeux sur lui. Il vit bien qu'il fallait m'encourager. — « Comment te portes-tu, mon cher ami ? » me dit-il. Ma réponse triviale fut accompagnée d'une action respectueuse, je lui baisai la main. — « Es-tu savant ? » Ma fille aînée me dit que tu sais déjà la Pratique ? » — Un peu : quand il vous plaira m'interroger, » Monsieur, je tâcherai de répondre à vos ques- » tions. — Nous verrons cela tantôt. Mets-toi là, » auprès de Fanchette, et dis-lui quelque chose. » Je me plaçai auprès de la jeune personne, et je la félicitai sur ce qu'elle avait grandi, sur ses grâces et ses attraits, qui allaient la mettre, le lendemain, au-dessus de toutes les Beautés de la ville. Mes douceurs, animées par la présence de Colette, furent très expressives. Le vieillard et ses filles parurent très contents de moi. Le premier dit à son aînée : — « Il a de l'esprit ; il s'énonce bien, et il s'est formé » au delà de mes espérances, quoique j'attendisse » beaucoup de lui ! Je rendrai son bonhomme de » père très content, au premier voyage qu'il fera » chez nous... Je crois que Fanchette sera heureuse » avec lui : elle l'aime, et » (très bas) « il ne fau- » drait pas que nos jeunes gens s'avisassent de l'a- » border, depuis son retour ! elle les reçoit... il faut » voir !... Et moi, j'ai dit tout uniment qu'elle » était promise et engagée... » Madame Parangon embrassa son père, à ces mots, en lui disant qu'elle ferait son bonheur de celui de sa sœur et du mien.

On se mit à table. Je causais avec Fanchette,

l'oreille attentive aux discours de son père; mais sans en faire semblant. Pendant le dìner, notre position presque isolée me donna occasion de déployer avec elle mes talents aimables; j'employai la douce et riante familiarité d'une longue connaissance : ce qui parut beaucoup lui plaire! car elle y répondit par ces expressions enfantines, si charmantes dans la bouche d'une jeune et jolie personne. Fanchette l'était au delà de toute expression; l'espoir d'être à elle était le mieux fondé; j'aimais si ardemment sa sœur, et je respectais si véritablement son père, que cette jeune personne me paraissait une fée au-dessus de l'humanité. Je hasardai de la nommer deux ou trois fois bas : « *Ma chère petite femme!* » Elle rougit, et me répondit, à la première fois : — « Monsieur, vous me donnez-là un titre dont je » m'honorerai. » A la seconde, elle me dit, en me pressant un peu une main qui avait cherché la sienne : — « Vous êtes le choix de mon père et de » ma sœur. » Une parente, qui n'était pas du secret, ayant remarqué notre conversation, souvent très particulière, elle me dit : — « Monsieur, il n'est pas » bien de parler bas, en compagnie, à une personne » aussi jeune que ma cousine. » Fanchette rougit, et je devins pâle comme si j'avais fait un crime. Madame Parangon elle-même fut décontenancée. Mais cette remontrance indiscrète fut sagement relevée par son père : — « Ma cousine, comme je suis » présent, ç'aurait été à moi de le dire, ou à ses » sœurs » (Mme Minon était du dìner, ainsi que son

mari), « surtout à Madame Parangon, qui est la » maîtresse de céans... Cependant je loue cette jeu- » nesse, quoique autorisée par moi, de ne pas vous » avoir répondu; car je regarde les jeunes gens, qui » répondent à leurs aînés, ainsi que vous et moi, et » n'en veulent rien souffrir, comme des dissipa- » teurs, consumant à la fois tous les avantages de la » vie, et n'en voulant rien réserver pour la vieil- » lesse. » (Me regardant). « Mon ami, verse-moi de » cette bouteille. » La dame qui avait parlé lui balbutia des excuses. Il n'y répondit pas; il était piqué. Comme nous restions graves et froids, Mlle Fanchette et moi, il me dit : — « Nicolas, fils » de mon ami, et mon ami toi-même, je ne trou- » verai jamais mauvais que tu parles à ma fille » devant tout le monde, quand tu lui parlerais bas; » car tu descends d'honnêtes gens, et tu as des » principes d'honneur... Ma cousine, » dit-il à sa parente, « ce n'est pas ici un de vos colifichets de » ville; c'est un jeune homme sérieux, occupé, » aimant l'étude et le travail manuel; il n'a pas le » temps d'être corrompu; encore moins celui d'être » *corrompeur*. » On vit bien qu'il était fâché. Madame Parangon fit adroitement changer de conversation. Je ne tardai pas à me lever : ce que l'aînée et la cadette approuvèrent, je le vis à leur sourire. Leur père me dit : — « Nicolas mon fils, vous ne » sortez pas; j'ai à vous parler. » Je vins derrière sa chaise, en lui disant : — « Je suis à vos ordres, » Monsieur. — C'est que j'ai un examen de juris-

» prudence à te faire subir : mais en particulier ; » cette matière n'étant pas amusante. Va prendre » tes livres, et monte là-haut, dans ma chambre à » coucher ; je ne veux avoir pour témoins de ta » gloire ou de ta honte, si tu es ignorant, que mes » trois filles et mes deux gendres, s'ils veulent en » être. » J'allai l'attendre, en repassant les sommaires des trois Traités de Renusson. Quant au *Praticien Français,* un coup d'œil suffit, pour me rappeler les principales matières.

Je fus seul une heure environ. Le vieillard monta, suivi de ses filles et de ses gendres. Je répétai par cœur les sommaires des trois Traités, comme si j'en eusse analysé les matières, tant sur les *donations*, les *substitutions,* que les *testaments*. L'ami de mon père fut enchanté. Comme il était assez fort sur l'*Ancien Praticien Français,* il s'appesantit un peu plus sur ce livre : ce qui fit bâiller trois personnes, Mme Minon, son mari et M. Parangon, qui se retirèrent tout doucement. — « Bon ! » dit le vieillard ; « je l'ai fait » exprès, pour qu'ils nous laissassent... Ma fille, » ajouta-t-il, en s'adressant à Madame Parangon, « le » vieillard Droin, dont j'ai parlé, homme du plus » grand mérite, a toujours dit à mon ami Restif » La Bretonne, que c'était un sujet que son Nicolas. » Et je le crois de même... Ma Fanchette, il se » pourrait qu'un jour tu fusses la mieux de tes » sœurs. » Il se leva, en me disant : — « Mon ami, » je ne te retiens plus. » Je remontai à l'imprimerie, où je me mis au travail avec autant d'ardeur que si

je n'eusse pas été dérangé. C'est ce qui m'a toute ma vie distingué de mes confrères les imprimeurs, que cette faculté de me remettre au travail, après un repas, un divertissement, ou une affaire.

Le soir, j'allai souper en ville, pour la première fois, avec M. et Mme Parangon. Je donnai la main à cette dame. Fanchette était avec son père; M. Parangon remenait Madame Minon qui nous était venue chercher, et chez laquelle nous allions souper. J'étais déjà comme de la famille; je fus placé auprès de Fanchette. Le vieillard, à table, fit mon éloge d'une manière très animée; il vanta ma famille; la célébrité que sa probité sévère lui donnait dans le canton; il parla de mon frère le curé, dont la réputation a toujours été bonne, ainsi que celle de l'abbé Thomas, qui passait pour un saint; en un mot, il fit connaître à ses gendres, ce qu'était celui qu'il destinait à leur alliance. Gaudet, qu'on estimait fort dans la maison, acheva ce que le vieillard avait commencé. Ce garçon m'aimait véritablement. Il vanta ce qu'il appelait ma supériorité sur mes camarades, plutôt comme il le sentait, que d'après la vérité. Il rapporta quelques anecdotes, où j'avais empêché ma société de donner dans certains excès avilissants. — » Ha! cela doit être! » s'écria le vieillard; « il ne » tiendrait ni de son père, ni de ses ancêtres, s'il » agissait autrement. Dans notre jeunesse, c'était » toujours Edme Restif qui était le *reteneur*, et qui » empêchait le mal prêt à être fait... » Madame Parangon, qui ne s'était pas attendue à ce que venait

de dire Gaudet, fut ravie de voir la bonne opinion qu'elle avait conçue de moi, justifiée par ce jeune homme. Elle dit que si je me dissipais autant qu'il le paraissait, à l'occasion des parties dont Gaudet venait de parler, c'était par son conseil; qu'elle ne croyait pas qu'un jeune homme dût se concentrer trop tôt; qu'il fallait qu'il fût jeune, avant que d'être rassis; de peur que l'ordre ne se renversât, et qu'il ne fît le garçon, quand il faudrait être homme. — « Oui! » reprit le respectable vieillard; « chaque » chose a son temps, et la sagesse déplacée n'est » pas sagesse. Je connais des funestes effets de la » concentration prématurée! Il la faut éviter :

Être fruit vert, avant que d'être mûre,
Est le trantran que suit dame Nature;

» dit un proverbe, ou un poète, je ne sais lequel... »

Après le souper, on joua, excepté Mlle Fanchette et moi; nous étions de chaque côté de Colette, et nous nous intéressions à son jeu plus qu'elle-même. Elle gagna. — « C'est moi qui vous porte bonheur, » ma sœur! » lui dit Fanchette. Colette la regarda; ses beaux yeux brillèrent, et elle l'embrassa deux fois, en lui disant : — « Oui, oui, tu me portes » bonheur, ma charmante amie!... »

O temps heureux! vous êtes encore le baume de ma vie! Et pourtant, qu'étiez-vous? Les songes légers d'une félicité trompeuse, mais si douce, qu'elle charme encore mes peines!... O temps heu-

reux! vous êtes passés, comme l'onde qui fuit, pressée par celle qui la suit, toujours différente, en paraissant toujours la même. Ainsi coulent les moments de la vie : le moment qui s'échappe est passé pour jamais, et le temps semble toujours le même; le fleuve d'hommes qui s'écoule paraît toujours composé de vieillards, d'hommes faits, de jeunesse, et d'enfants; on voit les mêmes folies, les mêmes crimes, les mêmes vertus rarement semées. Un spectateur isolé, éternel, croirait les hommes immortels comme lui : et ils n'ont été qu'un instant! ils n'ont eu qu'un instant de vie, souvent de malheur, et disparaissent pour jamais dans le gouffre de l'éternité, comme l'eau d'un fleuve dans l'abîme des mers (1)!... En revenant, je donnai la main à Fanchette, par l'ordre de son père, qui avait d'un côté sa fille Colette, de l'autre sa fille Minon, qu'entouraient leurs maris... Je dis à Mlle Fanchette :

---

(1) Le fleuve d'hommes est physiquement toujours le même : le fils est le produit de la vie du père; le petit-fils est ordinairement semblable au bis ou au trisaïeul, à quelques différences près, occasionnées par le sang des mères; ainsi de suite, tant que la Nature vivante existera dans tous les globes. N'est-ce pas ainsi que l'eau des fleuves, portée par eux à la mer, repompée par le soleil, condensée en nuages qui retombent en pluies, en neiges, reforme ensuite les fleuves?... O étude de la Nature, que tu es belle et consolante! Tu fais toujours découvrir la vérité, à moins que par excès d'ignorance, on ne s'aveugle soi-même, comme Bernardin-St-Pierre... Je profite ainsi des moindres circonstances de ma vie, pour ramener à la vérité certains Lecteurs, et préparer à la PHYSIQUE qui doit terminer cet Ouvrage.

— « Voilà une heureuse soirée pour moi, Mademoiselle! — J'en suis aussi flattée que vous. — » Ha! vous en doublez le charme, par ce mot obligeant! — Je ne veux pas déguiser mes sentiments » avec vous : nous sommes compatriotes; nos » parents sont amis; je vous regarde comme un de » mes frères, et je vous parle tout naturellement : » et puis cela fait plaisir à ma sœur chérie... Ce qui » me donne bonne opinion de vous, et ce qui augmente ma confiance, c'est qu'elle vous aime : je » sais qu'elle est difficile, et d'après son goût, je » n'examine plus. — On a dit tout à l'heure, à table, » que vous étiez une enfant, et vous raisonnez » comme la Sagesse. — Je vous dis ce que je » pense. — Si je vous voyais tous les jours, Mademoiselle, je serais trop heureux, et beaucoup plus » raisonnable. — J'aime aussi beaucoup à vous » voir... Depuis quelque temps, je m'informe de » ce qui regarde votre famille, à tous ceux qui la » connaissent... On m'a conté d'un Restif de vos » ancêtres, surnommé L'HOMME JUSTE, des choses » qui m'ont attendrie. Par exemple, on m'a dit : » Qu'un de ses fils ayant un jour endommagé, sans » le vouloir, en labourant, le bout d'un champ » voisin, sur lequel sa charrue tournait, l'Homme » juste s'en aperçut, en visitant ses blés nouveau-semés; et quoiqu'on ne se plaignît pas, vu qu'on » ne peut se dispenser de tourner sur le bout du » champ d'autrui, même ensemencé, à la récolte il » fit à la moisson mettre cinq gerbes sur le champ

» du pauvre homme son voisin. Celui-ci les refusa, » en disant que c'était l'usage de tourner sur les » emblures les uns des autres; tant pis pour celui » qui a semé le premier. — « Si cette raison est » bonne pour tout le monde, » répondit l'Homme » juste, « elle ne suffit pas pour moi, qui m'étant » trouvé plus d'une fois flatté de ce nom d'*Homme* » *juste,* qu'on me donne, me sens tenu à plus que » ne doivent les autres... » Ce trait m'a frappée, et » mon pére dit qu'il est fort beau! — Annoncé par » vous, Mademoiselle, qui me l'apprenez, il est » divin. » Nous étions arrivés, et l'on causait devant la porte. Mlle Fanchette rentra la premiére, suivant l'usage des jeunes personnes, au signal donné par son pére. Je dis à Madame Parangon, restée en arrière pour parler à Toinette : — Ce n'est » plus une enfant; c'est une autre vous-même, que » votre jeune sœur. »

Le lendemain 21, fête des Filles, Mlle Fanchette, comme invitée en leur nom, devait quêter, et avoir tous les honneurs, en faisant certaines dépenses qui rendaient ces distinctions onéreuse pour les filles peu riches. Mais les deux sœurs, Colette et Fanchette, jouissaient chacune d'un legs considérable, fait par deux tantes, mortes filles à Paris, où elles étaient favorites de deux grandes dames. La jolie Fanchette avait offert de rendre le pain bénit, etc. Elle fut parée en conséquence. Dés le matin, je courus chez le jardinier Potard, pour me procurer un bouquet. J'en eus un superbe, vu la

saison, en deux roses et quatre œillets blancs, avec une autre en rouge, pour Madame Parangon... Personne n'était prévenu de cette démarche. La nuit, j'avais composé des vers, écrits sur une grande feuille, dont je devais former le cornet; les vers étaient en *acrostiche,* genre admiré en province, et sur l'air des *Folies d'Espagne*. Il y avait quatre couplets, commencés par les 15 lettres des deux noms, précédées de l'A attributif. Mais ces vers n'ayant pas été inscrits dans mes cahiers, le feuillet volant sur lequel je les avais composés se perdit, et je ne me les rappelle qu'imparfaitement. Je parus habillé, à l'instant d'aller à la messe. Mlle Fanchette était prête, et je présentai mes bouquets. Madame Parangon aperçut de l'écriture au cornet de Fanchette, et elle le déroula, pour lire. Elle trouva l'idée de l'acrostiche admirable! (je crois qu'elle n'en avait jamais vu, et qu'elle m'en crut l'inventeur). Elle fut le porter à son père, qui pensa comme elle, et qui me demanda si c'était bien moi qui avais produit ce chef-d'œuvre?... Je lui dis que c'était bien moi; mais que si on le montrait à M. Parangon, il ne le trouverait pas merveilleux. — « Non, » répondit le vieillard, « c'est fait pour ma fille, et je le serre; » elle l'a vu, ainsi que ma Colette; cela restera » entre nous quatre; je ne veux pas qu'on m'ôte » l'idée que j'en ai, eût-on raison... Mon ami, voilà » comme il faut aimer : dans tout ce qui n'est que » jeu d'esprit, compliments, etc., on doit s'aveugler » pour ses amis, et ne rien faire qui jamais puisse

» détromper. — Papa? » dit Madame Parangon, « lisez-les donc à Fanchette! — Est-ce qu'elle ne » les a pas lus? — C'est moi qui les ai vus la pre- » mière, et j'ai cru devoir lire bas. — Bon! je » reconnais là ma Colette. » Le vieillard fit chanter à Fanchette les vers suivants, que j'écris après coup, autant que je puis me les rappeler :

A ma Fanchon, au beau jour qui s'apprête,
Faut que mon cœur présente un blanc bouquet;
Assortissons sur son sein, sur sa tête,
Nouvelles fleurs, innocent affiquet.

C'est en époux, énivré de tendresse,
Heureux par vous, que j'ai pris de l'espoir :
Encouragez, père de ma maîtresse!
Timidité, qui veut tout vous devoir!

Témérité ne fut jamais mon vice,
Et je n'attends rien que de la bonté;
Colette, hélas! sera-t-elle propice,
Oubliant tout, où j'ai démérité?

Langue des Dieux, en parlant de Colette,
Louer est tout ce qui dépend de toi!
En ces couplets, je l'unis à Fanchette,
Toutes les deux sont le bonheur pour moi.

Fanchette répéta trois fois ces couplets. Ensuite ils furent honorablement serrés par Madame Parangon, qui promit de les remettre à son père, lors de son départ. On est surpris du cas qu'une femme

d'esprit, comme Madame Parangon, paraissait faire d'aussi mauvais couplets!... Elle me le dit elle-même : « S'ils étaient bons, comment vous aurions-» nous prouvé notre amitié, en les admirant? Mon » père n'aime que vos sentiments, et il admire com-» ment vous nous avez placés là tous trois dans » votre acrostiche : outre que votre dernier couplet » n'est pas sans mérite... » Les deux bouquets placés, une fleur fut ôtée du sein des deux Belles pour le papa, le mari, et moi. Nous partîmes enfin. Fanchette avait l'air d'une mariée, et sa sœur paraissait ivre de joie. Toutes nos voisines accompagnèrent les deux sœurs. Je regardais Fanchette : quel doux éclat! et que ma vanité fut flattée de la trouver la plus belle! Lorsqu'on fut à l'église, comme Fanchette n'était pas généralement connue, on se demandait qui elle était? Mais en regardant sa sœur, on le devinait aisément. Elle fit la quête la plus riche qu'on ait vue de mémoire de jeune fille... Nous ne l'eûmes pas à dîner; Mme Thierrat, qui avait six jeunes personnes qui promettaient la beauté, s'en empara; nous ne la revîmes qu'à vêpres. Loiseau me fit compliment, et me témoigna tout bas son étonnement de ma dissipation, et de mon empressement pour toutes les jolies grisettes des salles de danse! Je lui répondis par un proverbe Espagnol, langue que je commençais d'étudier alors:

Quien canta, sus males espanta :
Qui chante, ses maux épouvante.

« Mon ami, » ajoutai-je, « quand on marche sur » des charbons ardents, il n'est guère possible de » s'arrêter... » Il ne put me comprendre : ce qui était ne pouvant naturellement tomber dans l'idée, vu ma situation.

Le soir, à souper, nous eûmes notre aimable Fanchette, que Toinette alla chercher, parce qu'on la voulait encore retenir. Nous étions invités chez M. Bourgoin, père de Manon; le prote et Loiseau y étaient. Ce fut là que mon ami vit pour la première fois Colette dans toute son amabilité; Fanchette dans son adorable mignardise, et Mme Minon sans morgue. Manon, toujours aisée, fut délicieuse! Aussi, ce bon garçon, dans un moment d'ivresse, se mit-il à chanter une ariette alors nouvelle :

Hé! laissez donc mon cœur en liberté!
Hé! laissez donc mon cœur par charité!

Ce qui fut d'autant plus plaisant, qu'il avait la voix très agréable, et qu'il connaissait le jeu de l'acteur *Rochart*. M. Parangon dit, en capucinant, à son beau-père : « Tous ces jeunes gens sages prennent feu » comme des étoupes, dès qu'ils voient des femmes » aimables : mais ils sont aussitôt consumés que » leurs patronnes... » Après le souper, nous fûmes du jeu, ma jeune maîtresse et moi; nous mîmes tout en commun, et nous gagnâmes; ce qu'on regarda comme un commencement de bonheur.

Mlle Fanchette et son digne père ne restèrent que

huit jours, au lieu de quinze; mais ce furent huit jours de fête, durant lesquels je fus l'amant le plus heureux du monde : je travaillais; j'étudiais, et je faisais l'amour; de sorte que je contentais tout le monde. Aussi Bourgoin dit-il un jour à table, en entendant m'interroger sur ce que j'avais appris de jurisprudence dans la journée : « Comment fait-il » donc? Il est toujours à l'ouvrage, et il étudie! — » Nous dormons trop, » répondis-je; « il faut re- » trancher un peu à la mollesse. — Je vois, » reprit le prote, « qu'on n'a rien sans peine. — Non vrai- » ment! » s'écria le vieillard; « le diligent a de la » peine, mais il a du bonheur : au lieu que le pa- » resseux ne vit pas; il languit... » Je ne passai pas un jour sans avoir un entretien particulier avec ma jeune maîtresse. Nous étions presque toujours écoutés, mais nous l'ignorions, du moins les premiers jours, car je m'en aperçus enfin, et l'on imagine comme je me comportai.

FIN

DU TOME CINQUIÈME



SUJETS DES ESTAMPES

PROJETÉES PAR L'AUTEUR

POUR CE VOLUME

XXXVI. — LA MASCARADE

— Page 14 —

Monsieur Nicolas suivant une belle mascarade à cheval et en char découvert à la *Thespis,* où l'on joue Mme Villetard, qui donne un soufflet à son mari. Il accompagne cinq demoiselles Morillon, la veuve Pernon, et Mlle Douy. On voit un parti opposé s'avancer, et la rixe s'engager : « Ha, drôles ! »

XXXVII. — QUELLE TURPITUDE !

— Page 20 —

Monsieur Nicolas dans les vignes, tenant la petite Marianne Lagneau, que Tonton Lenclos, qui est avec Gonnet, vient émoustiller en Bacchante : « Ne t'avise pas de » faire la petite bouche, pour parler mal de moi ! »

XXXVIII. — L'ATTENTAT

— Page 33 —

Monsieur Nicolas, au moment où Madame Parangon s'abandonne pour descendre, prêt à la recevoir dans ses bras. Une main se pose témérairement. « Posez-moi. — » Non ! »

XXXIX. — LE REPENTIR

— Page 57 —

Monsieur Nicolas, relevé par deux jeunes gens, Dhall et Baras-Dallis, sur la promenade des *Bénédictines,* près la rivière, à dix heures du soir : « Quelqu'un t'a-t-il mal-» traité?... Courons à la vengeance! »

XL. — ADIEUX DE COLOMBE

— Page 94 —

Monsieur Nicolas recevant dans ses bras Colombe, qui a presque tout le corps hors de la carriole, sur la grande route de Paris : « Je suis charmée de n'avoir pas » réussi!... » A ce mot, ses larmes...

XLI. — L'ILE D'AMOUR

— Page 111 —

Monsieur Nicolas sur la déclive méridionale de l'Ile d'Amour, feignant de lire à l'ombre des peupliers. Au-dessus de lui sont deux groupes, de sept dames et neuf

jeunes filles. Une des premières dit : « Voilà un lecteur » bien attentif ! » — On voit dans le lointain fuir des jeunes filles effrayées.

XLII. — LES GAGES

— Page 133 —

Monsieur Nicolas recevant pour gages la montre de Mlle Fanchette, par l'ordre de Mme Parangon, qui en tient une autre toute prête : « Ceci est à vous. — Je » puis donc la donner ! »

XLIII. — LA SALLE DE DANSE

— Page 149 —

Monsieur Nicolas dansant l'*Aimable Vainqueur* chez la Mâris, sous la conduite de son maître, en présence d'une foule de jeunes gens des deux sexes : « Dame ! c'est le » beau danseur ! » dit la Mâris. — Mlles Gaudon, Guiller, Bourdignon, Picard, Gendot, Morillon, Ferrand, Coquille, Laurent, Douy, Huot, Maîne Lebègue, Lucot, Valois, Laconche, Duchamp, Babet, Naturelle Borne, Rezard, etc.

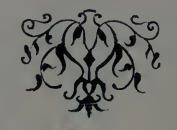
XLIV. — LE PARAVENT. — TOINETTE TRÉBUCHÉE

— Page 205 —

Monsieur Nicolas vu par M. Parangon, derrière le paravent renversé, au moment où le maître vient d'arracher le fichu de Toinette, qu'il tient encore. La petite Luce,

accroupie aux pieds du caché, se voyant découverte, s'écrie; tandis que M. Parangon, étonné d'avoir des témoins, dit : « Qui diable est donc là?... Ha! c'est » Luce! »

Dans le lointain, Toinette trébuchée, saisie par le Tartare Tourangeot, qui la comprime, au moment où Luce avance la main de derrière le paravent et vient de le piquer.



ERRATUM

Tome IV, page 223, ligne 12, au lieu de : *nam eresictonias epulas,* lire : *nam Eresichtonias epulas.* Un Lecteur, auquel nous sommes très obligé de son observation, nous indique le sens précis de ces mots, qui nous avait échappé, un peu par notre faute, et un peu aussi par celle de Restif : *eresictonias,* écrit avec un petit *e* initial et sans *h,* mis à l'accusatif pluriel au lieu du nominatif, nous semblait un mot de fantaisie.

Nous ne pouvons mieux faire que de reproduire l'explication qui nous est adressée :

« Restif a emprunté cette expression, qui signifie *repas d'Érésichton* (ou mieux *d'Érysichton),* comme qui dirait *repas de Tantale,* à la Mythologie, mais à la Mythologie quelque peu abstruse et peu connue, *reconditæ,* comme il eût aimé à dire. Érysichton, Thessalien, fils de Triopas, méprisa le culte de Cérès, et abattit une forêt qui lui était consacrée. La Déesse, irritée de cette impiété, l'en punit par une faim dévorante et que rien ne pouvait rassasier. Lorsqu'il eut sacrifié tous ses biens pour satisfaire sa voracité, sa fille Métra, qui avait obtenu de Neptune le pouvoir de se transformer en toutes sortes d'animaux, le soutint longtemps encore, en se faisant vendre par son père, et prenant une nouvelle forme dès qu'il l'avait vendue ; mais cet artifice ayant été découvert, Érysichton fut reduit à dévorer ses propres membres. »

Restif compare son amour non satisfait pour Madame Parangon à une nourriture qui ne saurait le rassasier, comme celle que trouvait Érysichton. Mais pourquoi, lui, qui abusait des capitales, n'en a-t-il pas mis une à cet adjectif tiré d'un nom propre ? Il obéissait à une fausse loi de la typographie moderne, que nous n'acceptons pas pour notre part, pas plus qu'elle n'est acceptée dans la typographie Anglaise, fidèle en cela aux bonnes traditions

du XVIe siècle. La distinction par une capitale de l'adjectif dérivé d'un nom propre nous paraît utile et souvent indispensable à la clarté. Imaginez le lecteur mis en face de ces mots : « Un écrivain mussipontain » ; le malheureux suera sang et eau pour deviner ce qualificatif de mussipontain ; il dépensera sa fortune en dictionnaires qui ne lui donneront jamais de solution : pourquoi ne pas l'avertir tout d'abord par une M capitale, que cet « écrivain Mussipontain » pourrait bien être un écrivain de Pont-à-Mousson ?

(N. de l'Éd.)



Paris. — Charles Unsinger, imprimeur, 83, rue du Bac.

